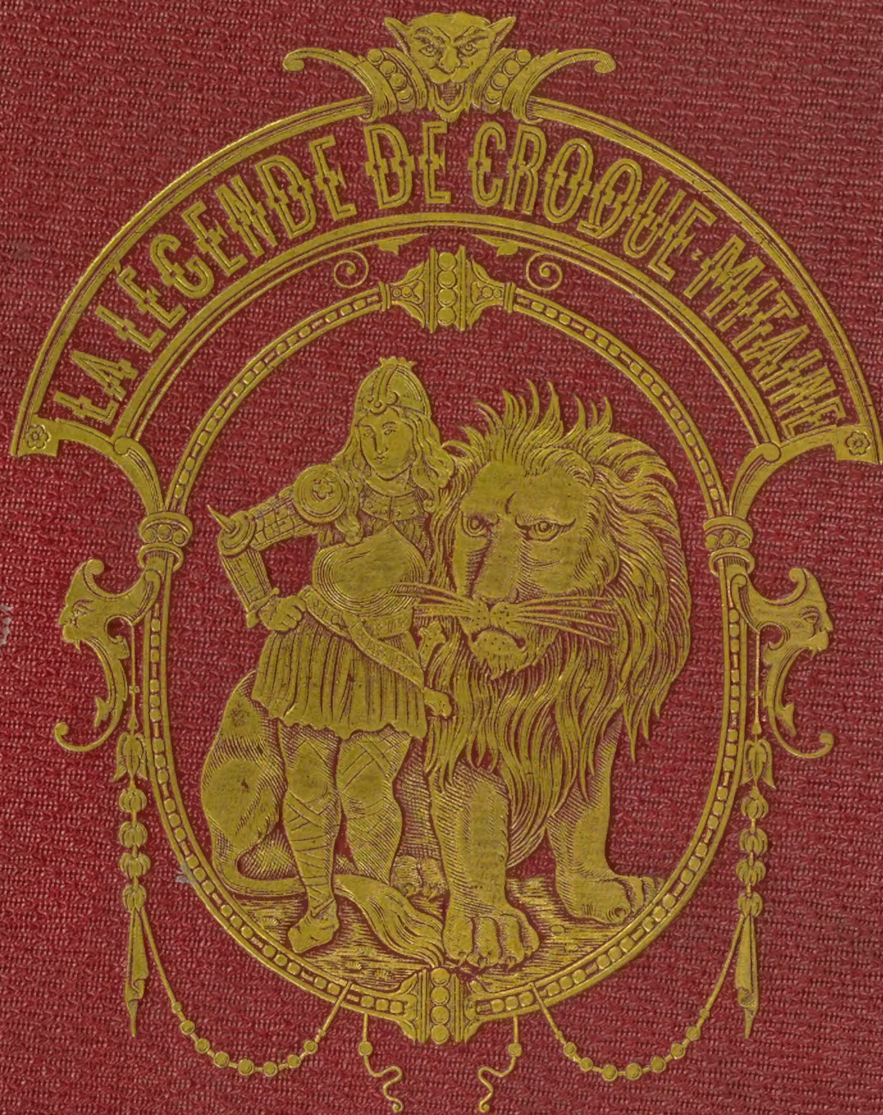

LA LÉGENDE DE CROQUE-MITAINE

LA LÉGENDE

DE

CROQUE-MITAINE

PARIS

IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie

Rue de Fleurus, 9


G. Doré

LA LÉGENDE

DE

CROQUE-MITAINE

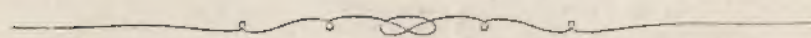
RECUEILLIE

PAR ERNEST L'ÉPINE

ET ILLUSTRÉE DE 177 VIGNETTES SUR BOIS

PAR GUSTAVE DORÉ

769 – 778



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

M DCCC LXIII



PRÉAMBULE.

Que Dieu soit avec vous, mes chers enfants; puisse la lecture de cette histoire vous être aussi agréable et aussi profitable que je le désire. Je vais faire défiler devant vous des souverains de tous les pays, des soldats de toutes les armes, des chevaliers de toutes les couleurs, des héros et des héroïnes de tous les âges. On se donnera, pour vous plaire, des coups d'épée et de lance, comme jamais il n'en a été reçu. Des armées entières vont rester sur le

carreau, et la page ne sera pas plutôt tournée que toutes les blessures seront guéries.

Si vous réfléchissez à ce que vous aurez lu, vous reconnaîtrez que, contrairement aux lois de la perspective, un danger, quel qu'il soit, est plus grand de loin que de près.

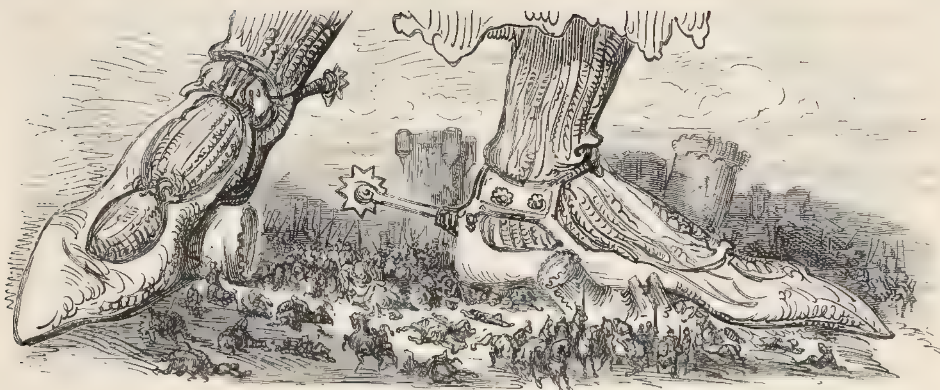


PREMIÈRE PARTIE



LA PASSE D'ARMES DE FRONSAC

769



Ses pieds étaient longs à merveille.

CHAPITRE I.

CHARLEMAGNE.

L'histoire que j'ai entrepris de vous conter s'est passée (si elle s'est passée) du temps du grand empereur Charlemagne.

Il n'est pas besoin d'écrire des contes, lorsque l'on veut intéresser en parlant de cette époque merveilleuse; la vérité est si surprenante qu'elle suffit bien à vous faire ouvrir les yeux à deux battants.

Que sont les chétifs prodiges des fées, ogres, géants, génies, farfadets, à côté de ceux qu'accomplit Charlemagne, et quelle baguette magique eut autant de pouvoir que son épée?

Il faut, avant d'aller plus loin, que je vous fasse, en quelques lignes, le portrait de ce héros :

Sa taille était de huit pieds à la mesure des siens, et les historiens disent dans leur enthousiasme : « Qu'ils étaient longs à merveille. » Ses yeux étaient grands et perçants, et, lorsqu'il était en colère, on eût dit qu'un incendie s'al-

lumait sous ses paupières. Il avait la face vermeille et large d'un empan ; ses cheveux étaient bruns et il portait toute sa barbe. Sa ceinture avait huit pieds de longueur, sans qu'il eût le corps disproportionné. Il mangeait volontiers en un repas la quatrième partie d'un mouton, ou une oie, ou un jambon, ou un paon ; il était sobre de vin et y mêlait peu d'eau. Sa force était si grande qu'il tordait, en se jouant, trois fers à cheval réunis en faisceau. Il enlevait de terre, à bras tendu, un chevalier armé de toutes pièces, debout sur la paume de sa main. D'un coup de son épée, il fendait en deux un cavalier en tenue de guerre.... et la monture par-dessus le marché. Ceci n'était qu'un jeu pour lui, et souvent, avec une bonne grâce dont il avait seul le secret, il se plaisait à donner cette preuve de sa force surnaturelle.

Sa colère était redoutée à l'égal du tonnerre ; car elle était aussi prompte à éclater et à frapper. Miséricordieux comme Titus, — sûr de jugement comme Salomon, — pieux comme saint Joseph, — magnifique comme Sardanapale, — avisé en paroles comme Ésope, il avait deux qualités plus rares que toutes celles-là réunies : quand il parlait, il pensait ce qu'il disait, et quand on lui parlait, il réfléchissait longuement pour comprendre l'intention de ceux qui



Il se façonna un royaume.

s'adressaient à lui. L'héritage de son père n'étant pas à sa taille, il se façonna un royaume plus en rapport avec ses instincts de géant.

Né en 742, couronné en , en 770 il avait conquis l'Aquitaine et la Lom-

bardie. Quatre ans après, l'Allemagne lui était soumise. Il fit cinquante-trois expéditions militaires, et commença le neuvième siècle en se laissant sacrer empereur d'Occident par le pape Léon III. Grand distributeur de couronnes, il donnait des royaumes et des duchés comme on donne de nos jours des sous-préfectures. Il lui fallut deux capitales : Rome et Aix-la-Chapelle.

Il promulgua un code de lois connu sous le nom de *Capitulaires*, protégea la religion, répandit les saintes Écritures, encouragea les arts et introduisit dans les cathédrales les orgues qu'il emprunta aux Lombards. Entouré de grands esprits dont il stimulait les efforts et avec lesquels il travaillait, il fonda des universités et des écoles, et mourut en 814, après quarante-trois années de règne : quarante-trois années de conquêtes et de miracles.

En vérité, mes enfants, si un héros tel que Charlemagne ne vous suffisait pas, vous seriez bien difficiles.





Après le décès de Pépin le Bref, ses deux fils se partagèrent le royaume.

CHAPITRE II.

QUE L'AUTEUR SE FÉLICITE DE NE PAS AVOIR A LIRE.

Je voudrais ne pas vous ennuyer, mes enfants ; je serais désolé que vous prissiez ce livre pour un livre sérieux, et, cependant, je suis obligé d'esquisser en peu de mots les grands événements qui agitaient la France lorsque commence cette histoire. Prenez donc votre courage à deux mains et avalez ce chapitre sans respirer, comme vous faites lorsqu'on vous donne quelque médecine bien noire.

Après le décès de Pépin le Bref (768), ses deux fils, Carloman et Charlemagne se partagèrent le royaume. Carloman qui était l'aîné, eut la Bourgogne, la Provence, la Septimanie et une grande partie de la Neustrie. Il se fit sacrer à Laon, le 9 octobre 768. Charlemagne eut l'Austrasie, une partie de la Neustrie, la Bavière et la Thuringe. Il se fit sacrer à Soissons, le même jour que Carloman. L'Aquitaine fut aussi l'objet d'un partage entre les deux frères.

Vous n'ignorez probablement pas que Pépin le Bref est le fondateur de la deuxième race de nos rois. La première, celle des Mérovingiens, n'était cependant pas éteinte lorsqu'il monta sur le trône : les ducs d'Aquitaine étaient de

sang mérovingien ; ils descendaient de Caribert, roi de Toulouse, fils de Clotaire II. Eudes, qui partage avec Charles Martel l'honneur d'avoir vaincu les Sarrasins à la sanglante bataille de Poitiers (732), était de cette race.

Hunald, fils de Eudes, au moment de la mort de Pépin, vivait depuis vingt-cinq ans dans un couvent où ce dernier l'avait fait enfermer. Grande était la haine des ducs mérovingiens d'Aquitaine pour les rois carlovingiens; aussi, dès que Hunald apprit l'avénement de Carloman et de Charles, il sortit de son monastère, prit les armes et proclama l'indépendance de l'Aquitaine.


Il sortit de son monastère.

Les deux nouveaux rois avaient lieu de redouter une pareille révolte qui pouvait, si elle n'était pas réprimée dès le début, réveiller et encourager les prétentions des descendants de Clovis sur la Neustrie. Charles convoqua un parlement et y appela son frère; tous deux s'y rendirent suivis de leurs évêques, comtes et barons, et la guerre fut décidée (769).

Les deux frères passèrent ensemble la Loire ; mais Carloman, qui avait un fort mauvais caractère, si l'on en juge par les chroniques du temps, engagea avec son frère des discussions si sérieuses, au sujet de sa part d'héritage, que l'on craignit un instant qu'ils n'en vinssent aux mains. Ils prirent la détermination de se séparer ; Carloman retourna à Laon et Charlemagne poursuivit seul l'entreprise. Ce dernier parcourut l'Aquitaine en vainqueur, comme l'avait parcourue Charles Martel. Hunald, poursuivi, traqué, se vit contraint à demander asile à son neveu, Loup, duc de Gascogne. Loup!... ne voilà-t-il pas un nom digne des plus beaux contes de fées? et ce Loup était vraiment bien


Carloman avait un fort mauvais caractère.

nommé, comme vous allez voir. Dès que Charlemagne connut la retraite de son ennemi, il expédia plusieurs de ses meilleurs chevaliers au duc de Gascogne, lui mandant qu'il eût à lui rendre le fugitif, faute de quoi il entrerait dans ses États et ne les quitterait qu'après les avoir ravagés.



Ce Loup était vraiment bien nommé.

En ce temps-là, on voyageait moins vite que de nos jours, mes enfants; aussi Charlemagne, prévoyant qu'il aurait plusieurs mois à attendre, résolut d'établir son camp sur les bords de la Dordogne. Puis, pour mettre le temps à profit et ne pas laisser ses soldats inactifs, il fit élever à cinq lieues de Bordeaux une puissante forteresse qui prit nom Fronsac, ou plutôt Fransiac, château des Français.

Le château était à peine terminé lorsque les ambassadeurs revinrent au camp. Avec eux était Loup de Gascogne, lequel n'eut pas honte de livrer à Charlemagne, pour gage de vasselage, Hunald et sa famille qui lui avaient demandé asile. La révolte n'ayant plus de chef, l'Aquitaine fut soumise.



Hunald, fils de Eudes.



Des tentes moins riches servaient de demeures à d'autres combattants. (Page 12.)

CHAPITRE III.

LE CORTÉGE.

Charles résolut de célébrer l'heureuse issue de cette expédition. Des joutes, des tournois s'organisèrent, les hérauts d'armes furent envoyés au loin; aussi arriva-t-il bientôt des chevaliers de toutes les provinces, les uns pour montrer leur courage et exercer leur force et adresse, les autres dans l'espoir de s'enrichir des dépouilles de leurs adversaires hors de combat.

Le lieu choisi pour la joute était une plaine veloutée de verdure, située sur la lisière d'une forêt de chênes cinq fois centenaires. Un cadre de collines formait une sorte d'amphithéâtre; au centre un vaste emplacement réservé aux

combattants avait été entouré de palissades. Deux entrées, une au nord et l'autre au midi, pouvaient donner passage à dix cavaliers de front. Deux hérauts et six poursuivants d'armes gardaient chacune de ces portes. De nombreux détachements dispersés çà et là maintenaient le bon ordre, et cela non sans peine, car à côté du camp militaire s'était formé un campement de bourgeois et de bourgeoises venus d'un peu partout. La discipline était là fort difficile à faire observer, et les coups de bâton pleuvaient sur les récalcitrants, d'autant plus dru qu'on était en pays conquis.

Sur une plate-forme, non loin de la porte du nord, s'élevaient douze tentes magnifiques réservées aux douze principaux chevaliers français tenants du tournoi. Des banderoles à leurs couleurs, ou aux couleurs de leurs dames, agitées par le vent, se tordaient au soleil comme des serpents ailés. Chaque chevalier devant son pavillon avait fait suspendre son écusson que gardait un écuyer.

Plus loin, des tentes moins riches servaient de demeure à plusieurs combattants que l'amitié ou le peu de fortune réunissait. Cet ensemble formait une ville bizarre qui avait jusqu'à des faubourgs composés d'écuries en planches, de logettes de toutes sortes habitées par les armuriers, maréchaux ferrants, chirurgiens et artisans dont la présence était indispensable. Les marchands étaient exempts de tous péages ou dîmes; aussi les juifs étaient venus vendre aux femmes des bijoux de Venise et des parfums d'Orient; les Bretons avaient apporté leur miel; les Provençaux étalaient leurs fines huiles d'olive, et tout autour de ces bonnes choses on voyait rôder pêle-mêle les bateleurs, les troubadours, les ménestrels et autres pauvres bohèmes, dont le nez est fin mais l'escarcelle vide.

Sur la lisière du bois s'élevait un pavillon plus magnifique que tous les autres. C'était celui de Charlemagne. Il était de drap d'or à larges bandes de pourpre parsemées d'aigles d'or, et si étincelant qu'il fallait avoir des yeux d'aiglon pour en supporter un instant l'éclat. Des chevaliers, des écuyers, des varlets, des pages allaient et venaient alentour, comme font dans la ruche les abeilles autour de leur reine. De chaque côté de la tente royale, et tout le long de la lisière du bois, des estrades avaient été élevées pour les spectateurs de qualité, qui promettaient d'être nombreux. Il en arrivait des nuées à chaque heure, tant l'on était friand d'un semblable spectacle et surtout désireux de contempler Charlemagne, dont le nom commençait à retentir dans toute l'Europe. La loge royale, plus élevée que les autres et plus richement ornée, avait été dressée un peu en avant du pavillon; Charles avait voulu que la reine de Beauté la partageât avec lui; aussi

était-elle gardée pour une moitié par les leudes les plus vaillants et pour l'autre par les filles les plus jolies. Ces deux cours faisaient leur service au milieu des éclats de rire qui ne cessaient de retentir.

Enfin pour achever ce tableau, mes petits amis, représentez-vous, à mi-pente entre l'arène et la forêt, une chapelle gothique surmontée d'une gigantesque croix de fer; là, chaque matin, Turpin, le bon et vaillant évêque de Reims, venait officier devant la multitude agenouillée.

Le jour du tournoi arriva enfin. Il y eut depuis bien des passes d'armes,



Les vieux arbres étaient chargés de curieux.

mais plus jamais on ne vit pareille affluence. Dès l'aube toutes les places étaient déjà prises; les vieux arbres étaient eux-mêmes plus chargés de curieux qu'un

prunier de fruits en août. Et les bonnes gens eurent, ma foi, bien raison de se presser, car eussent-ils vécu chacun dix existences, ils n'auraient rien revu de pareil. Il y eut force coups de pique donnés de côté et d'autre pour calmer la curieuse ardeur des plus enthousiastes; mais ces horions qui eussent été mal venus en toute autre circonstance, personne n'y prenait garde. Soudain, les fanfares font au loin retentir les airs; une brillante avant-garde vient prendre place dans l'enceinte, et Charlemagne entre dans l'arène avec une nombreuse escorte de chevaliers, de seigneurs, voire d'ecclésiastiques richement vêtus. L'enthousiasme ne connaît plus de bornes : « Montjoie! Montjoie! » crie-t-on de toutes parts. Charlemagne, qui devait plus tard affecter la simplicité la plus grande, a pour cette solennité revêtu de riches habits : sa chemise est de fin lin et les extrémités en sont rehaussées de broderies d'or. Sa tunique, de soie lamée d'or, est couverte de pierres précieuses plus éblouissantes les unes que les autres, telles que émeraudes, topazes et rubis. Ses bracelets et sa ceinture ont été ciselés avec un art infini. Son aumônière pend à ses côtés, criblée de perles et de pierreries à éblouir un aveugle. Sa tête est ceinte d'un brillant diadème. Sa figure resplendit d'un éclat inconnu, il dépasse d'une coudée les plus grands d'entre ses ducs, comtes et barons.

Son cheval, couvert d'or et de riches étoffes, semble fier du poids qu'il porte.

La reine, Franque d'origine, la belle Himiltrude, s'avance au milieu de ses suivantes. Son cou est teint de rose, comme autrefois celui des matrones romaines. Ses cheveux sont retenus par des bandelettes d'or et de pourpre serrées sur les tempes; sa chlamyde, par des agrafes de rubis. Son diadème, ses vêtements de pourpre lui donnent une majesté à nulle autre égale. C'est bien la femme de Charlemagne.

Mais si la reine surpasse toutes les autres femmes par son air majestueux, Aude, la nièce de Gérard de Vienne, la sœur d'Olivier le vaillant, la surpasse bien davantage par sa beauté, sa grâce et son charme. Elle porte une couronne très-légère en poussière de pierreries de toutes les couleurs. Ses cheveux sont blonds, frisant naturellement en boucles fines; ses yeux, bleus comme la mer aux pays du soleil; sa chair, rosée comme un calice de rose blanche; ses mains, petites à merveille. En passant près de Roland elle a pâli légèrement. Si elle eût été moins belle, je vous eusse parlé davantage de ses riches habits; mais à quoi bon, nul ne les remarquait. C'était vraiment une grande audace qu'avait



Viennent ensuite les pairs et les barons revêtus de leurs plus brillantes armures. (Page 17.)

la reine de garder auprès d'elle une si charmante demoiselle d'honneur. Chacun en voyant la belle Aude se disait : « La voilà, ou que je meure, celle qui sera reine de Beauté ! »

Aude a près d'elle sa sœur Mita, aussi blonde qu'elle, mais brunie à ce soleil d'Espagne sous lequel elle a été élevée. Des yeux noirs et vifs, des lèvres épaisses, le nez fin et droit, des cheveux pendant en nattes emmêlées dans de longues rangées de perles et de diamants enfilés : voilà son portrait en quelques mots. Son corsage est couvert de perles fines, on dirait une armure de nacre; aussi tous ceux qui la voient passer, admirant son air martial et sa riche cuirasse, lui donnent le surnom du « petit chevalier de Nacre. »

Derrière Aude et sa sœur suit un charmant essaim de jeunes filles; mais à peine les regarde-t-on.

Viennent ensuite les pairs et les barons revêtus de leurs plus brillantes armures. Quel cliquetis d'or, de fer et d'acier! Que d'épées devenues célèbres! Chacun de ces bras puissants en vaut dix sur le champ du tournoi; mais en bataille il en vaut mille. On s'explique à peine l'agilité de ces hommes sous ces formidables armures; un bœuf, de nos jours, aurait peine à en traîner une seule. Le casque pesait cent vingt-cinq livres. Ils maniaient en se jouant leurs épées, que nous soulevons à grand'peine. « A la bataille d'Hastings, dit Robert Wace, Taillefer faisait sauter la sienne comme si fust un bastonet. » Les chevaux étaient bien faits pour ces hommes; élevés dans les gras pâturages des bords du Rhin ou de la Bavière, de haute taille, d'encolure puissante, ils prenaient souvent leur part du combat, déchirant à belles dents les ennemis de leurs maîtres. Une fois domptés, on les enveloppait de fer pour les abriter contre les javelots, les lances et les épées.

Enfin paraît Roland, comte du Mans et sire de Blaives, fils du duc Milon d'Aiglant et de Berthe, sœur de Charlemagne. On dirait une statue de fer et de marbre. Sa main droite brandit une lance qui pourrait aujourd'hui servir de mât à quelque frégate; sa gauche repose sur sa fidèle épée, sur Durandal. Je ne saurais mieux le comparer qu'à l'archange Michel. Il a l'air à la fois redoutable et doux; doit-on l'aimer? doit-on le craindre? Il impose tellement qu'on s'étonne peu des miracles qu'il accomplit; il semble de race surhumaine, et on lui verrait décrocher quelque étoile ou tirer par la queue quelque comète, qu'on serait à peine surpris. Il est de même taille que Charlemagne, mais plus distingué de formes et de démarche. Son visage ouvert provoque la confiance et inspire

le respect. Lorsqu'il vous tend la main, on en est honoré comme d'une faveur royale, et, tout fier d'avoir subi ce contrôle d'honneur, on se sent plus assuré de son propre mérite.

Roland monte Veillantif, le seul cheval digne de lui.

Tout auprès se tient Olivier, comte de Gênes, frère de la belle Aude; il le cède à peine à Roland en force, en agilité et en belle grâce. A ses côtés brille son épée, Haute-Claire; il monte Ferrant d'Espagne, qui va droit à l'ennemi comme la flèche. Puis le duc Oger, Richard de Normandie, Thibault de Reims, Guy de Bourgogne, Oger le Danois, le duc Naimes de Bavière, Girard de Montdidier, Bernard, oncle de Charlemagne; Miton de Rennes, l'ami de Roland; Guillaume d'Orange au court nez, dont le nom faisait trembler les mécréants comme vous avez tous tremblé, mes petits, au nom de Croque-Mitaine!... et mille autres, sans oublier Turpin, le bon archevêque de Reims, si docte dans le conseil, si pieux à l'abbaye, si vaillant sur le champ de bataille. Turpin est armé en guerre. Son chapelet et sa masse d'armes s'entrechoquent; la poignée de son arme renferme un os précieux de saint Clet; il ne se sert pas d'épée, Dieu défendant de verser le sang. Il est vrai de dire que sa massue pèse cent cinquante livres.



Guillaume d'Orange au court nez.

Auprès de Charles on voit encore Lupus, duc de Gascogne, Lupus qui a vendu son hôte et tous les siens, Lupus qui n'a pour rival en traîtrise que Ganelon. Oh! que vous les haïrez tous deux, mes enfants, si vous me lisez jusqu'au bout.

Lupus se fait remarquer par son armure d'acier bruni, damasquinée d'argent. Ce sont les Sarrasins d'Espagne qui la lui ont vendue. Il est plus rude aux gens en paix qu'en guerre, et la potence est son arme favorite. Moins redouté



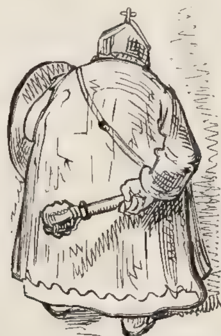
Enfin paraît Roland, comte du Mans et sire de Blaives. (Page 17.)

par ses ennemis que par ses sujets, il a plus tôt assommé un homme d'un coup de poing que vous n'avez dit : « Dieu vous bénisse. » Réputé pour son ingéniosité en matière de supplice, c'est lui qui le premier eut l'idée d'attacher des cordes mouillées autour des tempes de ses prisonniers pour leur faire sortir les yeux des orbites; lui aussi qui les faisait coudre dans des peaux de bœufs fraîchement dépecés et exposer ensuite au soleil jusqu'à ce qu'en se resserrant les peaux leur eussent brisé les os. Et ce qu'il y a d'affreux à dire, c'est que nul ne l'avait vu en colère. Il était froidement cruel, par vocation, par appétit. L'odeur du sang lui plaisait plus que l'encens ou la verveine. Charles lui parle à peine, il se contraint pour ne pas lui laisser voir combien il le méprise.

Le comte Ganelon de Mayence n'était pas d'espèce aussi basse. Sa bravoure, du moins, était extrême; il savait être de bon conseil, et si la jalousie que lui inspirait Roland ne l'avait poussé à mal, c'eût été un des plus vaillants suivants de Charlemagne. Cherchant toujours la solitude, taciturne, farouche même, impie, ne croyant à aucun grand sentiment, tel était Gane au moral. Ai-je besoin de vous dire qu'il n'avait pas d'amis? Sa taille était à peine de six pieds et demi, aussi en voulait-il à tous ceux qui le dépassaient, ne fût-ce que d'une ligne. Ses yeux brillaient à l'ombre de ses cheveux roux, comme ceux d'un caniche enragé. Il aimait l'or pour l'entasser et affectait une grande pauvreté. On eût dit un des Huns d'Attila, plutôt qu'un des paladins de la cour de Charlemagne.

Ganelon ne pouvait pas pardonner à Roland de lui avoir rendu plusieurs fois service; la supériorité du neveu de Charlemagne l'écrasait. Il y a là de quoi vous surprendre, mes enfants; mais il n'est que trop vrai que, pour les âmes viles, la reconnaissance est lourde et importune.

Il faut que je vous fasse connaître un des griefs du comte de Mayence.



Turpin, le bon et vaillant archevêque.



Deux d'entre eux ayant fait mine de résister, furent très-proprement cloués sur le chemin.

CHAPITRE IV.

COMME QUOI GANELON, COMTE DE MAYENCE, FUT SUR LE POINT D'ÊTRE FUMÉ EN COMPAGNIE DE DEUX POURCEAUX, ET CE QUI S'ENSUIVIT.

Le château de Ganelon était situé sur la plus haute cime des montagnes du Hartz : sur le Blocksberg. Là, au milieu de la forêt Hercinienne, qui n'avait pas moins de vingt-quatre lieues de longueur sur dix de largeur, s'élevait l'aire de ce vautour. Une route, une seule, traversait cette vaste étendue, mais Gane avait soin qu'elle fût toujours en bon état. C'était une politesse qu'il croyait devoir faire aux voyageurs qu'il détroussait.

Le comte avait auprès de lui une collection des mieux assorties de coquins de toutes les races : Saxons, Danois, Lombards, Avares, juifs et Sarrasins s'y donnaient la main pour le mieux des intérêts du diable. Un matin il les assembla tous et leur dit :

« Je vous apporte une heureuse nouvelle ; il se présente un bon tour à jouer à des marchands saxons. On m'assure à l'instant qu'une caravane composée de trente mules chargées de richesses et accompagnée d'une faible escorte doit traverser le Hartz, ce matin, pour se rendre à la foire de Saint-Denis. L'idée m'est venue de protéger le commerce français et de ne pas souffrir la concurrence qu'on



Le château de Ganelon était situé sur la plus haute cime des montagnes du Hartz.

cherche à lui faire. Emparons-nous de la pacotille et que les deux larrons veillent sur nous. »

Gane et ses gens se mirent à l'affût sur la lisière de la forêt. Ils ne tardèrent pas à voir s'élever au loin sur la route un nuage épais de poussière.

« Voilà, sans nul doute, ceux que nous attendons; évitons-leur les trois-quarts du voyage. »

Et la bande s'élança l'épée au poing. Les deux tourbillons de poussière se rapprochèrent; des cris partirent du plus éloigné.

« Holà!... que faites-vous?... vous allez écraser nos bêtes! »



Gane et ses gens étaient tombés au milieu d'une armée de pourceaux.

Gane et ses gens étaient tombés au milieu d'une armée de pourceaux que conduisaient des porchers westphaliens.

La surprise des assaillants fut si grande qu'elle donna aux porchers le temps de se grouper et de tirer leurs couteaux. Et ne méprisez pas cette arme, mes enfants, car ces couteaux étaient longs comme le bras, et de ceux qui servent aux bouchers à découdre le bétail et à le dépecer.

Ganelon demeura quelque temps indécis; cette hésitation lui fut fatale. Les Juifs et les Sarrasins, auxquels la viande de porc est interdite, ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin l'aventure; ils tournèrent les talons entraînant quelques-uns des leurs qui crurent que leur chef allait se remettre en embuscade. On n'est pas comte de Mayence sans aimer le jambon et la choucroute bien garnie; aussi Gane tint bon, et contemplant cet océan de graisse qui grognait à ses pieds, il commença à se lécher la moustache et à songer que c'était là un butin qui en valait bien un autre. Mais les porchers savaient à qui ils avaient affaire, et n'étaient venus en aussi grand nombre que parce qu'ils prévoyaient bien qu'ils seraient attaqués. Ils s'élancèrent sur le comte et ses gens, et commencèrent par couper les jarrets des chevaux.

Les dix cavaliers roulèrent sur la poussière au milieu du troupeau; deux d'entre eux ayant fait mine de résister, furent très-proprement cloués sur le chemin, mêlant leur sang à celui de deux truies écrasées par les chevaux. Les autres furent désarmés et prirent la fuite. Quant à Gane, on lui lia solidement les mains derrière le dos.

« Ah çà! — dit le chef de la bande westphalienne, — avant que les fuyards ne reviennent en force, si nous pendions leur chef? »

Cet avis fut goûté de tout le monde, excepté de Ganelon, qui ne cessait de pousser des jurons formidables. On le traîna tout armé sous un chêne, et les porchers, après avoir choisi une branche digne de porter un tel fruit, lui passèrent la corde au cou. On amena ensuite les deux truies, seules victimes du comte de Mayence, et après leur avoir ajusté une solide cravate de chanvre, on les hissa aux deux extrémités de la branche, réservant au chevalier la place d'honneur. Ces apprêts terminés Ganelon fut traîné, pieds et poings liés, au lieu du supplice. Il se roulait ivre de rage, l'écume aux lèvres, appelant vainement ses compagnons de pillage et leur prodiguant les injures. Il eut beau se débattre, une vingtaine de bras robustes le hissèrent entre ses deux compagnes.

« Baisse la visière de son casque, — dit le chef des porchers à celui qui était monté sur la branche pour ajuster la corde, — le monstre est hideux avec sa tête de tous les jours, que sera-ce tout à l'heure? »

Ganelon continua à se débattre au bout de la corde, à la grande joie des assistants qui trouvaient qu'il avait la vie dure, mais qui ne s'en plaignaient pas.



Ganelon continua à se debattre au bout de la corde.

Cependant le pendu commença à trouver que la mort était bien lente à venir. Il avait trop fait pendre pour ne pas s'y connaître, et le cas l'intéressait trop directement pour ne pas appeler toute son attention.

« Ces coquins ont fait leur besogne tout de travers, se dit-il, il y a longtemps que je devrais être mort. »

Il s'aperçut alors qu'il était suspendu et non pendu, ses bourreaux ayant passé la corde autour de la gorge d'acier de son casque.

« Par les mille noms du diable ! se dit Gane, ceci est une autre affaire, et tout n'est peut-être pas encore perdu; seulement, si je continue mes gambades, je vais donner l'éveil à ces imbéciles et ils pourraient bien me pendre avec plus de soin. Faisons donc le mort et le diable enverra sûrement quelqu'un à mon secours. Ce serait trop bête à lui de me laisser mourir. »

Mais pour n'être pas mort tout à fait, le comte de Mayence n'en valait

guère mieux. Le sang lui monta au visage et injecta ses yeux ; il commença à entendre un bourdonnement lugubre qui ressemblait fort à un glas ; sa bouche devint sèche, ses lèvres se contractèrent et bientôt ses membres se tordirent dans un suprême effort. Ganelon se dit que tout était fini et perdit connaissance en balbutiant une dernière imprécation.

Les porchers enhardis par leur succès et ne voulant pas abandonner leurs deux morts à l'ennemi, résolurent de les faire griller pour leur repas. Ils placèrent des sentinelles, rassemblèrent leurs troupeaux, et se préparèrent à fêter joyeusement leur victoire.

« M'est avis, dit le chef, que nous aurions regret toute notre vie de ne pas avoir éclairci un point intéressant pour la science culinaire ; l'occasion se présente à nous belle et rare, ne la laissons pas échapper. N'êtes-vous pas curieux autant que moi de savoir si la chair de chevalier est plus longue à fumer que celle de porc ? »



Il s'approcha alors du pendu. (Page 29.)

Cette proposition eut le plus grand succès. On plaça donc sous chacune des trois victimes un amas de branches et de feuilles sèches, et l'on y mit le feu. Puis, se tenant par la main, les vainqueurs commencèrent une ronde accompagnée de hourras !... Une vraie ronde de porchers.

Roland passait par là, revenant de Saxe où l'avait envoyé Charlemagne. Certes, il avait en guerre laissé bien des morts sur son chemin, mais jamais il n'eût souffert que l'on commît une cruauté devant lui. Ces chants sinistres, cette ronde infernale, ce hideux appareil de supplice l'indignèrent ; comme il n'était

jamais long à prendre un parti, il poussa son cheval contre les danseurs et les dispersa du plat de son épée, ne voulant pas leur faire l'honneur de se servir du tranchant qu'il réservait à des adversaires plus dignes de lui.

Il s'approcha alors du pendu et pour couper la corde, il dut maintenir pendant quelques secondes Veillantif, piétinant dans la braise, au milieu des flammes. Le comte de Mayence tomba lourdement dans le brasier. Roland mit pied à terre et d'un coup de talon le fit rouler à cinquante pas, puis il courut lui porter secours.

Son premier soin fut de le débarrasser de son casque. En reconnaissant celui auquel il venait de sauver la vie, je dois avouer qu'il fit la grimace. Le comte du Mans, le plus parfait modèle de la chevalerie, ne pouvait pas aimer les gens de cette espèce. Il n'en fut pas moins empressé à lui venir en aide.



Son premier soin fut de le débarrasser de son casque.

Ganelon rouvrit les yeux. Ses chutes successives l'avaient rappelé à la vie, mieux que ne l'eût fait l'eau de Cologne. En voyant son sauveur, il fut plus péniblement impressionné que ne l'avait été Roland.

« Êtes-vous blessé, comte? que puis-je faire pour vous secourir?

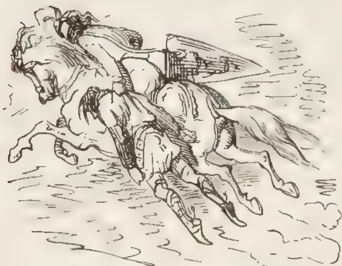
— Je n'ai pas besoin de votre pitié, sire de Blaives; pourquoi m'avez-vous secouru? Je ne suis pas de race et de caractère à aimer qu'on m'oblige, et il m'eût été moins cruel de mourir que de vous devoir la vie.

— Je vous pardonne ces paroles, seigneur Gane. Vous venez d'éprouver tant de secousses que vous n'êtes évidemment pas dans votre bon sens. »

Le comte de Mayence fut pris à ces mots d'un tel accès de colère, qu'il trouva la force de se redresser et s'élançant sur son sauveur, il le prit à la gorge.

« Vous allez encore vous faire mal, — dit froidement Roland en se dégageant, — vous oubliez que vous êtes en convalescence. Laissez-moi vous donner les soins que vous méritez de recevoir. »

Et prenant son adversaire par la nuque, il le traîna dans la profondeur du bois, lui lia les mains avec la corde qui avait déjà servi à le pendre et l'attacha solidement à un arbre. Ganelon écumait, le sang lui venait aux lèvres, ses yeux étaient effrayants pour tout autre que pour Roland.


Il le traîna dans la profondeur des bois.

« Maintenant, comte, calmez-vous. Je veux vous porter secours en dépit de vous-même. Rien ne provoque la rêverie comme la solitude; vous êtes seul, vous allez réfléchir à votre aise, et comme vous êtes un homme avisé, vous vous direz : « Ce Roland est bien bon de ne pas m'avoir rompu les os. » Et comme vous êtes lâche et mauvais, peut-être direz-vous aussi : « Ce Roland est bien sot de ne m'avoir pas mis à mort. » Puis vous finirez par comprendre qu'un homme tel que moi ne peut que mépriser un homme tel que vous. Rêvez, et si Dieu vous inspire, il vous conseillera la prudence. Maintenant, évitez de crier pour que vos ennemis ne troublent pas vos méditations; elles pourraient bien finir au bout d'une corde. Je vais aller à votre château, dire qu'on vous porte secours, et comme mon royal oncle m'attend à Cologne, pardonnez-moi de ne pas vous attendre. N'oubliez pas que je suis et serai toujours prêt à vous honorer d'un coup de lance ou d'épée, malgré tout le dégoût que j'éprouve à croiser le fer avec un voleur de grands chemins. »


Ganelon écumait.

Les pensées de Ganelon étaient si effroyables qu'il ne trouvait pas de termes humains pour les exprimer. Il baissa le front et quand il se vit seul, il pleura.

Ses larmes tombèrent sur l'herbe; une chenille qui cherchait pâture les prit pour des gouttes de rosée ; elle en but une et mourut empoisonnée.

Deux heures après, les porchers étaient loin et Gane rentrait dans son château.

Huit jours après, tous ceux que Gane soupçonna d'avoir eu connaissance de sa mésaventure étaient morts.

Six mois après, il était à la cour de Charlemagne assis à la même table que Roland. On servit du porc au comte de Mayence qui refusa d'en prendre.

« Vous lui gardez rancune, comte, c'est mal.... Qui sait! vous repoussez peut-être un ancien compagnon d'infortunes. »



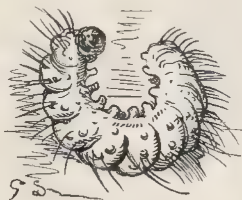
Ganelon devint blême.

Ganelon devint blême ; mais il ne bougea pas. Après le repas Roland vint à lui.

« Avez-vous donc oublié vos menaces et l'offre que je vous ai faite sur vos terres du Harz ?

— Je n'oublie pas, » dit le comte de Mayence.

Voilà quelle fut la cause première de la haine de Ganelon pour Roland.



Elle mourut empoisonnée. (Page 30.)

CHAPITRE V.

ANGOULAFFRE AUX DENTS DE CUIVRE, PRÉFET DE JÉRUSALEM.


Le premier est Angoulaffre. (Page 34.)

Pendant que je flânais avec vous sur le Blocksberg, mes enfants, Charlemagne, suivi de son brillant cortége, parcourait l'arène en faisant caracoler son cheval.

Il allait gagner la loge royale, lorsque des clameurs s'élevèrent dans la foule. Tous les yeux se tournèrent du côté de la porte du Midi, d'où venait une musique bizarre accompagnée de cris. Charlemagne s'arrêta et envoya demander qui se permettait de troubler ainsi la fête. Un écuyer partit au galop et revint bientôt lui dire :

« Sire, des mécréants d'Espagne viennent offrir le combat à vos pairs et barons au nom du roi Marsille, qui tient sa cour à Saragosse. Leur aspect est effroyable ; ils arrivent en cortége, précédés d'une musique vraiment digne de païens, et demandent à paraître devant vous.

— Qu'ils entrent, — dit Charlemagne en faisant signe de la main aux hérauts qui gardaient la porte. — Voilà pour

vous une heureuse aventure, ajouta-t-il en se tournant vers ses barons. Vous allez pouvoir vous faire un peu la main sur ces chiens d'Espagne, en attendant que nous allions leur rendre visite jusque dans Saragosse, voire jusqu'à Grenade. Nous leur ferons tâter du baptême pour la gloire de Dieu et leur salut.

— Ont-ils donc perdu toute vergogne, qu'ils osent regarder des chrétiens en face? dit Miton de Rennes; la terre n'a cependant pas encore eu le temps de boire tout le sang répandu aux plaines de Poitiers.

— Ils y vont sans doute faire pèlerinage, dit Turpin, et prier pour leurs pères, si tant est que ces mécréants en aient et ne sortent pas grands et vêtus des gueules de l'enfer.

— Comment rougiraient-ils, dit Aude en montrant les premiers Sarrasins qui passaient la barrière; ils ont le visage de la couleur des harnais de nos chevaux?

— Oh! les vilains animaux! dit Hemiltrude en fermant les yeux; il est impossible que ce soient là des hommes.

— Que personne n'oublie que ce sont nos hôtes, dit Charlemagne; soyons courtois, même avec des païens. »

La curiosité est à son comble; tout le monde s'est levé à l'aspect des premiers envoyés de Marsille.

Les chevaliers de la suite du roi se dressent sur leurs étriers pour mieux voir les nouveaux venus.

D'abord entrent soixante cavaliers éthiopiens plus noirs que le diable. Leurs nez écrasés, leurs larges oreilles ornées d'anneaux pesants, leurs lèvres épaisses sont pour les spectateurs autant de sujets de risée. Leurs bras nus sont chargés de bracelets au poignet et près des épaules. Ils ont la tête couverte d'un casque léger autour duquel s'enroule un turban de soie blanche. Tous sont vêtus de riches étoffes et s'escriment à qui mieux mieux, les uns en frappant à tour de bras sur leurs timbales, d'autres en soufflant à pleins poumons dans des trompettes de forme bizarre; ceux-ci agitent des clochettes, ceux-là frappent leurs triangles d'acier, et de temps en temps retentit le bruit lugubre de dix gongs de bronze dont les vibrations font trembler la poitrine au point de donner envie de tousser.

Viennent ensuite cent cavaliers de bonne mine couverts de hauberts à triples mailles si souples et si légers que des filles de quinze ans les eussent portés

avec aisance, et, malgré cela, à l'épreuve d'une lance sarrazine.... D'une lance française? — nous verrons bientôt. Leur front est protégé par de bons heaumes de Saragosse, ils sont armés de lourds épieux de Valence, et leurs épées, quoique légères, entaillent l'acier ou l'enlèvent par copeaux, tant ils sont habiles à s'en servir.

Derrière eux marchent douze porteurs de gonfanons. Là le croissant et la queue de cheval des Barbarins a remplacé la croix et les banderoles qui guident les fidèles aux combats.

Enfin, à dix longueurs de cheval de cette avant-garde, paraissent les envoyés de Marsille, roi de Portugal, de Castille, d'Aragon, de Léon et de Valence. Tous, en les voyant, ont frémi. La raillerie a fait place à la stupeur.

Le premier est *Angoulaffre aux dents de cuivre.*

Sa hauteur est de douze coudées, sa face large de trois pieds, son nez long de neuf pouces; ses bras et ses cuisses sont d'une toise, les doigts de sa main de dix pouces dix lignes. Sa bouche, d'une grandeur démesurée, est armée de dents jaunes, aiguës et tranchantes. On dirait plutôt une herse puissante, destinée à défendre l'entrée d'un repaire, qu'une mâchoire humaine. Il descend de Goliath, et prend le titre de Préfet de Jérusalem. Il a la force de trente hommes, et sa masse d'armes est faite d'un chêne de deux cents ans[1].

Le colosse est vêtu de peaux de bêtes inconnues, tuées par lui sur les cimes de l'Atlas, là où nul autre mortel n'a pu atteindre. Son cheval n'a pas son pareil, puisqu'il est de taille à le porter. Le hennissement qu'il pousse en entrant dans l'arène, donne peur aux autres chevaux qui se cabrent et désarçonnent quelques chevaliers. La gent sarrazine rit aux éclats. Himiltrude effrayée essaye un signe de croix, convaincue que les nouveaux venus vont s'en aller en fumée avant qu'elle n'ait dit : Ainsi soit-il; mais les païens avancent en bon ordre.

« Il faut que l'enfer ait ouvert ses portes! » dit Mita.

1. Plusieurs savants ont prétendu qu'Angoulaffre fit un voyage en Italie, qu'il passa par Pise et qu'un soir, étant ivre, il se laissa choir sur la fameuse tour, qui ne put supporter cette secousse et perdit, depuis ce moment, son centre de gravité. C'est une erreur que je me plais à rectifier; la *Tour penchée*, commencée en 1174 seulement, n'a été achevée que vers le milieu du quatorzième siècle.

— Je ne sais si les mécréants en sont sortis ce matin, dit Olivier, mais à coup sûr ils y coucheront ce soir. »

Charlemagne fronce le sourcil; Aude tremble pour Roland dont elle devine les pensées.

Près d'Augoulaffre aux dents de cuivre, chevauche *Mourad Henakych Meimoumovassi*, fils de Marsille. On l'appelle *le Seigneur au lion*.

Voici pourquoi.



Aude tremble pour Roland.



Le chef, montrant le coin le plus obscur de la lisière du bois, le leur désigna. (Page 39.)

CHAPITRE VI.

LES TROIS CAPRICES DE MOURAD.

Marsille trouva son fils un matin plus câlin qu'à l'ordinaire; il le prit sur ses genoux et lui dit :

« Qu'a donc aujourd'hui mon enfant? Jamais il ne m'embrasse et voilà que, depuis ce matin, j'ai reçu trois fois ses caresses!

— Seigneur, dit Mourad en appuyant sa petite tête sur la poitrine de son père, je voudrais le yatagan qui est à votre ceinture.

— As-tu donc brisé tous tes jouets; es-tu fatigué de tes jeux que tu me demandes un aussi terrible hochet?

— J'ai sept ans, reprit Mourad en se redressant, je ne suis plus un enfant, et puis porter une arme! La vue du sang n'a rien qui m'épouvante; voyez plutôt.... »

Et prenant vivement le yatagan avant que le roi ait eu le temps de s'y opposer, il se fait une entaille dans le bras. Alors regardant fièrement son père :

« Vous voyez que vous pouvez me le donner. »



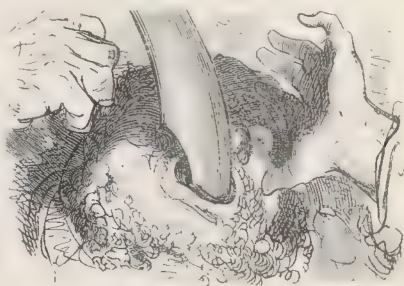
Vous voyez que vous pouvez me le donner.

Le roi étancha le sang avec sa ceinture, embrassa son enfant et lui laissa l'arme tant désirée.

Le soir, Mourad eut un second caprice.

Il n'était jamais sorti seul; se promener la nuit dans la campagne, quoi de plus désirable? Il ne connaissait la nature qu'au soleil, il voulut la connaître silencieuse, pleine d'ombres et de clartés demi-voilées. On lui avait parlé du chant des oiseaux de nuit, du cri du lion affamé, des insectes brillant dans les herbes et faisant un écrin de chaque buisson; de parfums inconnus que la terre ne prête aux plantes qu'aux heures mystérieuses. Il résolut de voir, d'entendre, de connaître tout cela.

Mourad se coucha comme à l'ordinaire. Il plaça son yatagan sous son chevet et attendit que tout reposât dans le palais. Puis il se leva doucement, s'habilla et se dirigea vers la porte. Son gouverneur la gardait, endormi sur le seuil.



Mourad lui enfonça son yatagan dans la gorge, puis il sortit.

Il s'arrêta et réfléchit.

« Si j'essaye d'ouvrir cette porte, je vais réveiller mon gardien; si je le réveille, cédera-t-il à mes prières? non certainement; cédera-t-il à mes menaces? il en rira; je vais donc en interrompant son sommeil le mettre dans un grand embarras, dont il me saura mauvais gré; mieux vaut ne pas le réveiller. » Et Mourad lui enfonça son yatagan dans la gorge; puis il sortit.

Il lui fallut d'abord traverser les jardins. Il lui semblait qu'il ne les avait jamais vus. Les jets d'eau, en retombant dans les vasques, faisaient des trilles argentins qui accompagnaient à ravir les roulades du rossignol. Des chauves-souris, semblables à de grands oiseaux de cuir, traçaient des ronds dans l'air sans qu'on entendît un bruissement d'ailes. Les arbres tamisant la clarté de la lune dessinaient sur le sol des mosaïques de lumière et d'ombre. Il crut voir bouger les lions de marbre et recula; puis, ayant reconnu son erreur, il se retourna honteux de lui-même afin d'être certain que nul ne pourrait rire de sa peur. Ah! si dans ce moment un lion vivant avait passé, il lui eût fait payer cher la frayeur que lui avait causée la statue.

Mais une fois la première surprise calmée, Mourad, qui n'était pas précisément d'un tempérament poétique, pressa le pas. Ce qu'il voulait voir ce n'était pas ce jardin, prison merveilleuse dont il n'avait jamais franchi les murs, où chaque pas se faisait sur la mousse; il lui fallait l'espace et les aventures, l'imprévu. Il sauta par-dessus le mur et tomba au milieu d'une ronde de Nubiens.

Ces braves prirent d'abord la fuite.... ils n'étaient que dix, et un nuage venait de passer sur la lune. Mais quand ils virent qu'ils n'avaient affaire qu'à un enfant, ils revinrent sur leurs pas.

Vous avez dû vous apercevoir que Mourad n'agissait pas à la légère; c'était un esprit réfléchi. Quand il vit approcher la ronde, il se dit :

« Ces gens ont fui, ils fuiront bien encore. Dois-je les attendre? Non; le mieux est de courir sur eux. » C'est ce qu'il fit. Il y eut un choc, et le premier qu'il rencontra en eut du regret; mais ses regrets ne durèrent pas longtemps, deux minutes après il était mort. Mourad jeta de l'argent aux autres et disparut dans un buisson.


Deux minutes après il était mort.

Les Nubiens ne ramassèrent pas le mort, mais ils ramassèrent l'argent; seulement il faut du temps pour retrouver quelques sequins dans la poussière, même par un beau clair de lune d'Orient, aussi Mourad put-il s'enfuir à son aise et gagner un bois sombre et touffu.

Une fois l'argent partagé, le chef réunit ses soldats et leur dit :

« Vous êtes tous aussi lâches qu'idiots. C'est un enfant que nous avons devant nous : quelque voleur précoce qui vient de contracter un emprunt sur la cassette royale. C'est un Pactole que cet enfant; il nous a roulé dans les jambes, en nous éclaboussant de quelques pièces d'or; il faut remonter à la source. C'est de ce côté qu'il a fui, notre intérêt et notre devoir nous disent assez ce que nous avons à faire. »

Les neuf soldats se mirent en marche, n'avançant qu'avec précaution, et fouillant les buissons de leurs lances.

Mourad les entendait venir et se tenait immobile dans sa cachette.

Un moment vint où ils durent traverser une clairière qu'inondait la clarté de la lune. Ils se consultèrent un instant; de quel côté devaient-ils diriger leurs recherches? Le chef, montrant le coin le plus obscur de la lisière du bois, le leur désigna. C'est toujours l'endroit le plus sombre que cherchent les imbéciles ou les novices qui se cachent, oubliant que c'est le premier qui sera fouillé.

Au moment où le chef désignait ainsi à sa petite troupe le chemin qu'elle



Il sentit dix griffes lui pénétrer dans les épaules. (Page 39.)

devait prendre, Mourad, qui s'était blotti dans le taillis, sentit une haleine humide lui brûler le cou et dix griffes lui pénétrer dans les épaules.

Si je vous disais qu'il n'eut pas peur, je mentirais; surtout lorsqu'en se re-

tournant il vit deux yeux.... deux étoiles rougeâtres le regarder dans la nuit. Mais la peur ne séjournait pas dans le cœur de Mourad. Cependant il distingua près de lui un autre groupe d'étoiles, effroyable constellation!... Le royal enfant était couché au milieu d'une portée de trois lionceaux.

L'inconnu avait pu le faire tressaillir; mais une fois qu'il sut à quoi s'en tenir, il reprit possession de lui-même et se mit à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

« Me voici entre trois lionceaux et neuf Nubiens armés jusqu'aux dents; lesquels dois-je le plus redouter? Les Nubiens, assurément, car ils ont eu peur et j'ai tué un des leurs : deux vengeances à tirer de moi. Si je tue un des lionceaux il criera, et, à ce cri, ces oiseaux de nuit s'envoleront. » Mourad saisit donc à la gorge le monstre qui continuait à lui labourer la chair, et lui enfonça son yatagan dans le ventre; mais il s'y prit mal, car le lionceau passa de vie à trépas sans faire ouf!... Aussi la petite armée continua-t-elle à avancer en bon ordre; seulement, au lieu de marcher elle se mit à courir.



Le lionceau passa de vie à trépas sans faire ouf!

L'enfant alors se redressa; il prit un second lionceau et le lança au visage des soldats, lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas du taillis. Ce projectile d'un nouveau genre eut un effet foudroyant; les Nubiens parcoururent en dix secondes le chemin qu'ils avaient mis vingt-cinq minutes à faire.

Le champ de bataille restait à Mourad. Des trois lionceaux un était mort, le deuxième se roulait sur le sable avec une large blessure dans le flanc; celui-là n'imitait pas le mutisme de son frère, il remplissait l'air de cris déchirants. Le troisième s'était blotti sous un amas de feuillage, et faisait entendre de sourds grondements. Ici Mourad eut un troisième caprice. Pour un début ce n'était pas trop mal.

Il voulut rapporter le dernier des lionceaux en souvenir de sa première sortie. Il rentra donc dans les broussailles et chercha à tâtons. Les deux enfants ne tardèrent pas à se trouver face à face. Le jeune lion, que le sort de ses aînés avait fait réfléchir, se tenait sur la défensive; aussi quand Mourad fut à sa portée, il lui enfonça ses dix griffes dans la nuque.

Mourad sourit; il eût été fâché de ramener un gibier sans défense : et, saisissant sa proie à la gorge, il lui fit lâcher prise. Le lionceau ouvrit la gueule, râla, et, tout étourdi, roula sur le flanc.



Les Nubiens parcoururent en dix secondes le chemin. (Page 40.)

Le fils de Marsille le prit alors par la peau du cou et l'emporta.

Mais le blessé continuait ses lamentations, auxquelles répondit bientôt un cri puissant et sauvage : la mère arrivait à l'appel de ses petits.

Mourad comprit que toute fuite était impossible. La lionne venait de s'arrêter sur une hauteur et se détachait en silhouette sur le ciel blanc. Elle regardait, éperdue, anxieuse, la clairière d'où partaient les cris. Elle aperçut bientôt le blessé et ne fit qu'un bond jusqu'à lui; elle le tourna dans tous les sens, léchant ses blessures, piétinant, égratignant le sol. De temps en temps elle levait la tête et poussait un rugissement menaçant. Ses caresses sauvages hâtèrent la mort du lionceau. Quand la mère vit qu'il ne bougeait plus, elle se redressa comme pour chercher sur qui venger le grand malheur qui venait la surprendre; elle entendit alors les plaintes de ce dernier enfant qu'on lui volait et s'arrêta surprise de tant d'audace.

On eût dit qu'elle comprenait que Mourad ne pouvait pas fuir; aussi, sans se hâter, battant ses flancs de sa queue, la tête basse, les oreilles couchées, la gueule entr'ouverte, elle s'avança vers lui, commençant à tracer des courbes dont il était terrifiant d'être le centre.

Pendant ce temps, Mourad avait arraché ses vêtements et les avait roulés

autour de son bras gauche; le couteau à la main, il attendait, décidé à se bien défendre, mais convaincu qu'il n'avait que peu de minutes à vivre. Marchant



Elle se détachait en silhouette sur le ciel blanc. (Page 41.)

toujours à reculons, ne quittant pas des yeux les yeux de son redoutable adversaire, il avait gagné un rocher contre lequel il s'était appuyé.

Quand la lionne ne fut plus qu'à quelques pas de l'enfant, elle s'élança sur lui. Mourad tomba à genoux; son bras gauche disparut presque tout entier dans la gueule du monstre. La douleur qu'il ressentit était horrible; il poussa un cri si sauvage que la lionne en fut intimidée. Alors, ne sachant plus ce qu'il faisait, ivre de rage et de stupeur, guidé bien moins par son courage que par son instinct, il enfonça son yatagan dans le ventre de la lionne; et, ramenant son arme de bas en haut, il lui fit une plaie béante par laquelle les entrailles s'échappèrent. L'enfant se sentit inondé de sang; il tomba sous le poids du cadavre et perdit connaissance.

En vérité, mes amis, il ne fait pas bon rester dehors; rentrons ensemble dans le palais de Marsille, et voyons ce qui s'y était passé.



Il enfonça son yatagan dans le ventre de la lionne. (Page 42.)

D'heure en heure, pendant la nuit, des rondes parcouraient le château. Il arriva qu'un soldat, en passant devant la chambre de Mourad, glissa, au grand scandale de son chef, et s'étendit sur la dalle tout de son long.



Il se releva et rentra au corps de garde.

Il se releva et rentra au corps de garde en butte aux quolibets de ses camarades. Une lampe fumeuse éclairait la salle tant bien que mal; le soldat re-

marqua, en s'en approchant, que ses mains étaient rouges de sang; il crut s'être blessé, se tâta et s'aperçut que ses vêtements en étaient également imprégnés.

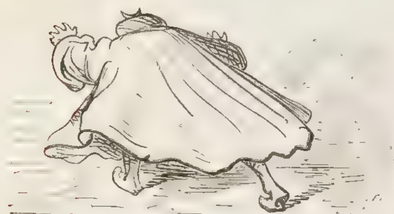
« Voilà qui est étrange, dit-il à son chef, je ne suis pas blessé et cependant regardez mes mains, mes habits. »

L'officier prit un falot et, accompagné par le soldat, il recommença sa ronde



Arrivé devant la porte de la chambre de Mourad, il s'arrêta.

en sens inverse. Arrivé devant la porte de la chambre de Mourad, il s'arrêta et remarqua avec stupeur un filet de sang qui prenait sa source dans l'intérieur de l'appartement. Il courut en hâte prévenir le commandant du poste, chargé du service de nuit; celui-ci s'en fut, tout effaré, donner avis de cette découverte au gouverneur du palais, qui en fit part aussitôt au chambellan de service, lequel, n'osant prendre la responsabilité de réveiller le sultan, s'en alla trouver le ministre, qui hors d'haleine, porta cette grave nouvelle à son maître.



Le ministre, hors d'haleine.

Marsille se fit habiller au plus vite. Pâle, tremblant, les yeux à demi ouverts, les vêtements en désordre il courut chez la sultane. Celle-ci, qui ne s'attendait pas à cette visite et qui n'avait jamais vu son seigneur en pareil équipage, poussa un cri. A ce cri les cinquante suivantes de garde arrivèrent effarées. En

entendant le récit de Marsille, la belle Hadrama et dix de ses femmes tombèrent pâmées.

« Par les sourcils du Prophète!... c'est bien le moment de faire de pareilles singeries!... nous n'avons pas un instant à perdre.... celle de vous qui reprendra ses sens la dernière, recevra cinquante coups de verges.... »

Au même instant tout le monde fut sur pied et prêt à partir.

Le roi, la reine, le ministre, le gouverneur, le chambellan, le chef du poste, l'officier, le soldat, les cinquante suivantes, les cinquante gardes du corps et les eunuques se mirent en marche précédés de vingt nègres porteurs de torches.

Le cortége arriva devant la chambre de Mourad; la porte fut enfoncée. En voyant quelle était la victime, le Roi respira plus librement.

« Ce gouverneur nous a fait une peur!... dit la belle Hadrama.

— C'est votre faute, ministre, dit Marsille, en fronçant le sourcil.... Qui vous a donné l'audace de nous troubler pour cela?

— Seigneur, c'est votre chambellan de service qui est venu me réveiller et me dire que le prince se mourait. Si j'avais pu supposer.... »



Mon fils est mort!

Le chambellan, voyant sa faveur en danger, rejeta la faute sur le gouverneur du palais, qui s'en prit au commandant du poste. Celui-ci accusa l'officier de garde, qui fit appliquer sur-le-champ cent coups de bambou au soldat cause première de tout le mal.

Le cortége rassuré allait se remettre en marche, quand la reine poussa un cri.

« Qu'est-ce qu'il y a encore? dit Marsille en faisant comme tout le monde trois pas en arrière.

— Ne voyez-vous pas que la chambre est vide? on a tué mon fils.... il n'y a pas à en douter, je rêvais chat, quand vous m'avez réveillée.... Mon fils est mort! mon fils est mort!

— Ce ne peut être que le gouverneur qui l'a tué....

— Vous ne savez ce que vous dites, chambellan, reprit Marsille; et vous,

madame, vous êtes folle. Rentrez dans vos appartements. Quant à vous, gouverneur du palais, songez que si mon fils n'est pas retrouvé au soleil levant, vous aurez les honneurs du pal. Allez, je compte sur votre zèle. »

Marsille rentra chez lui, s'étendit sur des coussins, et dormit jusqu'à neuf heures, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il vit, en ouvrant les yeux, le gouverneur du palais, immobile au pied de son lit.

« Ah! vous voilà! m'apportez-vous de bonnes nouvelles?

— Seigneur, le jeune prince est retrouvé.

— Eh bien! dit Marsille à la belle Hadrama qui venait d'entrer, vous voyez que vous étiez trop prompte à vous alarmer. »

La sultane ne répondit rien et essuya une larme.

« Et où avez-vous retrouvé Mourad?

— Dans le bois d'oliviers qui borde le parc.

— Ah! Ah!.... voilà mon aiglon qui essaye ses ailes. Que faisait-il?

— Le prince dormait auprès d'une lionne et de trois lionceaux.

— C'est impossible, gouverneur!.... Je vous connais, vous ne seriez pas allé le chercher là.

— Seigneur, la lionne était morte, ainsi que deux de ses petits; le troisième, le seul vivant, ne pouvant plus teter sa mère, la dévorait.

— Et qui donc avait fait ce beau carnage?

— Moi, » dit Mourad, entrant pâle et sanglant, suivi de deux esclaves qui tenaient son lionceau enchaîné.


Le ministre présenta un rapport au sultan.

Marsille se leva, il courut au-devant de son fils, le prit dans ses bras et le couvrit de caresses. L'enfant ne les lui rendit pas; il venait de s'évanouir, épuisé par la perte de son sang et vaincu par la douleur.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il fut soigné en fils de roi, en vainqueur de lions.

Le ministre présenta, quelques jours après, un rapport au sultan, par lequel il prouvait d'une façon péremptoire que le gouverneur du prince s'était donné la mort.

Marsille sourit.

« Voilà un beau travail, ministre, je tiens à vous en récompenser : c'est vous qui remplacerez le gouverneur auprès de mon fils. »

Mourad grandit, et son lionceau ne le quitta plus; partout on les voyait en-

semble, même sur le champ de bataille. Aussi firent-ils en même temps leur entrée à la passe d'armes de Fronsac.

Vous connaissez maintenant Mourad-Henakyeh–Meïmoumovassi ; retournons auprès de Charlemagne.



Son lionceau ne le quitta plus. (Page 47.)



Grande fut la surprise des assistants. (Page 50.)

CHAPITRE VII.

UN AMI DANGEREUX

Une fois entrés dans l'arène, les Sarrasins se formèrent en demi-cercle.

Les deux ambassadeurs s'avancèrent.

Mourad prit la parole :

« Je viens à toi, Charles, roi des Francs, de la part de mon père, Marsille, roi de Portugal, de Valence, de Léon et de Castille. Mon nom est Mourad-Henackyeh-Meïmoumovassi ; celui qui m'accompagne a nom Angoulaffre ; il est préfet de Jé-

rusalem et descend de Goliath en ligne directe. Nous venons offrir le combat à outrance à tes pairs et barons, dont nous déclarons ici nous soucier moins que d'un pepin de grenade, et prétendons faire respecter à tous ceux qui ces paroles entendront, le nom de notre Dieu et celui de Mahomet, son glorieux prophète. Nous offrons le combat seuls contre vingt, trente ou quarante; — à pied, à cheval, armés ou non armés, acceptant par avance toutes les conditions qu'il plaira à toi et aux tiens de choisir. Faute par vous d'accepter la rencontre, déclarons que notre intention est d'en donner sujet de risée aux quatre coins du monde, regardant comme félons et couards ceux qui refuseraient de se mesurer avec nous. En gage de ces paroles, voici mon gant. »

Mourad jeta son gantelet au milieu de l'arène; Angoulaffre en fit autant.

Un murmure parcourut le cortége; Charles l'apaisa d'un geste et prit ainsi parole :

« Je remercie le roi Marsille, qui règne à Saragosse, de l'honneur qu'il nous fai en envoyant son fils auprès de nous; seulement ce fils est jeune, et ses paroles s'en ressentent. Il ne paraît pas connaître notre histoire, nos goûts et nos usages. Rien ne nous plaît autant que le combat pour la bonne cause; il n'était donc pas nécessaire d'accompagner de menaces une offre bien accueillie d'avance et qui eût gagné à être plus courtoisement faite. Nous acceptons le défi; heureux de combattre pour l'amour du Dieu en trois personnes, seul créateur de toutes choses, et pour la confusion de Mahomet, vrai larron de paradis. Aucun de nous ne se fait, pour sa sûreté, accompagner par des bêtes fauves; mais tous nous avons assez chassé le gros gibier, soit l'ours, soit le buffle aux cornes puissantes, pour ne pas redouter le maître prudent et son escorte. Nul ici ne descend de Goliath ou autre mécréant enfanté par œuvre démoniaque; mais tous sauront se montrer dignes de David, le favori du Seigneur. Ce que peuvent faire des hommes braves et forts, animés de l'amour de Dieu et du pays, nous le ferons, — confiants dans celui qui dispose de la victoire. »

L'escorte de Charlemagne fit entendre de bruyantes acclamations, auxquelles les Sarrasins répondirent par des cris en l'honneur de Mahomet.

Charlemagne désigna Bernard, son oncle, et Naymes, duc de Bavière, pour régler les conditions du combat. Quant à Mourad, il choisit Priamus, roi de Perse, et Garlan le Barbu, alcade de Valence.

Pendant que ceci se passait, le lion de Mourad, qui avait nom Oghris, ce qui signifie « Gueule de bronze » en sarrasinois, le lion de Mourad avait cessé de

rugir; et chose miraculeuse, ses yeux ordinairement remplis d'éclairs étaient devenus langoureux comme ceux d'une brebis; tout en lui s'était adouci. Fasciné, il regardait Aude, qui, ne se doutant pas du charme opéré par sa beauté, continuait de causer avec Roland. Il s'avança lentement vers elle, ne la quittant pas du regard et toujours plus humble à mesure qu'il approchait.

Chacun était préoccupé de telle sorte, que le monstre eût pu arriver jusqu'à Aude sans qu'on le remarquât. Mais les chevaux à son approche s'écartèrent brusquement et se mirent à trembler si fort, qu'ils imprimèrent aux harnais un mouvement de roulis des plus désagréables; ce qui attira l'attention de Charlemagne et de sa suite. Les yeux se portèrent alors sur le lion; mais lui, absorbé par sa contemplation, continua d'avancer, plus humble que jamais. Quand ils virent à qui il en voulait, les chevaliers tirèrent leurs épées et poussèrent des cris de menace; mais il continua d'avancer sans les voir. Mourad étonné appela son lion. Trois fois il poussa ce cri qui le faisait toujours accourir à ses pieds, mais le lion continua d'avancer sans l'entendre. Mourad, honteux et pâle de rage, s'élança sur lui et le frappa de son épieu; mais le lion continua d'avancer sans se retourner.

Aude surprise, Aude qui ne tremblait jamais lorsque Roland et Olivier étaient près d'elle, Aude émue de pitié pour ce monstre fasciné qui s'avançait vers elle soumis et tremblant, Aude eut le courage de descendre de cheval et de s'approcher du lion.

Comme il parut joyeux en la voyant près de lui! on eût vraiment dit qu'il cherchait à la rassurer, et que, pour faire oublier sa force, il se faisait le plus petit qu'il lui était possible. Arrivé près d'elle, il se coucha et lui lécha les pieds. Aude se courba et passa ses doigts dans sa crinière; le monstre lui lécha la main en tremblant. Alors la belle prit son écharpe et l'attacha autour du cou d'Oghris qui, se relevant bien doucement de peur de l'effrayer, se laissa conduire en laisse.

Grande fut la surprise des assistants; mais le plus étonné de tous, ce fut Mourad. Le Sarrasin ne se piquait pas de galanterie ni de belles manières; aussi, mettant pied à terre, il prit son lion par la crinière, et sans se soucier du frêle lien qui l'enchaînait aux mains de la belle Aude, il voulut l'attirer à lui. Mais le lion furieux, lui montrant les dents, se mit à rugir de telle sorte, qu'il en résulta une bagarre sans précédents. Tous les chevaux se cabrèrent, faisant vider les étriers aux cavaliers ordinairement les plus fermes en selle; les spectateurs, qui en trouvèrent la force, se mirent à fuir dans toutes les directions, et, à deux

lieues de là, des paysans effrayés consultèrent avec surprise le ciel bleu, persuadés que le tonnerre venait de se laisser choir. Puis une fois cette tempête apaisée, on vit avec terreur Mourad étendu sur le sol; on le devina plus qu'on ne le reconnut. De l'acier broyé avec de la chair, quelques lambeaux d'étoffes, voilà tout ce qui restait du fils de Marsille. Le lion avait payé ses dettes de famille; le fils avait vengé sa mère.



Le fils avait vengé sa mère.



J'ai étouffé un éléphant. (Page 53.)

CHAPITRE VIII

OÙ LE PRÉFET DE JÉRUSALEM COMMENCE À MONTRER SES DENTS.

Angoulaffre qui, jusque-là, était resté impassible, commença à sentir la rage lui monter à la gorge. Il s'avança vers le lion qui s'était couché de nouveau aux pieds de la maîtresse de son choix, et l'enleva de terre par l'oreille, aussi facilement que nous prendrions un lapin; puis il s'apprêta à lui tordre le cou.

Olivier s'avança.

« Quelle rançon te faut-il pour ce lion? C'est un jouet qui plaît à ma

sœur, et je serais aise de le lui offrir ; veux-tu de l'or ou des pierres précieuses?

« Au pays où je commande, sur les bords de la mer Rouge, j'ai un palais de turquoises aux colonnes de cristal. Nul n'est assez bon marcheur pour en faire le tour entre le lever et le coucher du soleil ; cent tourelles d'argent s'élèvent vers le ciel ; sur chacune d'elles se tient un chœur ou un orchestre. Au centre est un dôme gigantesque en or émaillé et sur le faîte un diamant si gros et si étincelant qu'on le voit la nuit à trente lieues en mer. On l'appelle « le Diamant du salut, » parce qu'il guide nos marins et rivalise avec l'étoile polaire.

« J'ai une épée nommée Glorieuse. Galas, Munifican et Ainsias y travaillèrent chacun deux ans. Tu n'ignores pas qu'ils firent en outre neuf épées, chacun trois.

« Ainsias fit Baptisme, Florence et Graban à Fier-à-Bras ;

« Munifican fit Durandal à Roland, Sauvagine et Courtain à Oger le Danois;

« Galas fit Flamberge et Joyeuse à Charlemagne, et la tierce, Haute-Clair pour Closamont.

« Quand les dix épées furent faites, les trois frères firent venir un géant et lui dirent de frapper de toutes ses forces Glorieuse du tranchant des neuf épées.

« Glorieuse subit l'épreuve et entailla les neuf lames à un pied de la poignée. Donne-moi ce lion et Glorieuse est à toi. »

Angoulaffre sourit et laissa voir une double rangée de dents jaunes comme le cuivre et tranchantes comme des haches :

« Que ferais-je de tes armes? Regarde et dis-moi si j'en ai besoin. Vois ces ongles, ils pénètrent plus avant dans l'acier que les tiens dans la chair. Vois ces dents, quelle machine de guerre aurait autant de puissance? je puis en les joignant, sans efforts, couper un chevalier en deux, à la ceinture. Vois ces mains, elles cueillent un chêne comme tu cueilles une violette. Vois ces bras et frémis : un jour en chasse chez le roi de Perse, j'ai étouffé un éléphant. Vois ces pieds et tremble de les approcher : dans la Nubie un rhinocéros présomptueux m'attaqua; il me fit une entaille dans le mollet, la corne brisée resta dans la blessure et j'écrasai le colosse sous mes pieds. A quoi me servirait ton arme?

— Il me faut ce lion cependant, et puisque tu ne veux pas accepter rançon pour lui, il sera le prix de notre combat.

— Prétendrais-tu me combattre seul ? » dit Angoulaffre en riant d'une façon si bruyante que le lion crut sa dernière heure venue.

— Faut-il donc se mettre plusieurs pour combattre un chien ? »

Le géant surpris lâcha le lion. Celui-ci fut en boitant se cacher derrière Aude, comme un caniche qui vient de recevoir une correction.

« Soit, dit Angoulaffre, je suis de bonne humeur aujourd'hui ; tu me vois disposé à rire et bénis-en ton Dieu. Je ne suis d'ailleurs pas fâché de te faire voir comment mordent les chiens de mon pays. »

Pendant cette discussion, les spectateurs, encore plus curieux qu'effrayés, avaient repris leurs places ; les chevaliers, avec l'aide de leurs écuyers, étaient remontés sur leurs coursiers ; les restes de Mourad avaient disparu. Charlemagne ayant gagné la loge royale, fit signe que le tournoi pouvait commencer.

Les trompettes retentirent de nouveau, mêlant leur éclat au bruit strident de la musique sarrasine. Les hérauts parcoururent l'arène, assignant à chacun son poste de combat. Alors Angoulaffre aux dents de cuivre s'approcha de Charlemagne.

« Est-ce bien toi qu'on appelle le roi ; et quel peuple est donc celui de France que tu suffis à le gouverner ? Est-ce un souverain que j'ai devant les yeux, un souverain vêtu de soie comme une femme ? Vous nous appelez chiens, chrétiens maudits, et vous vivez dans des taupinières comme si vous aviez conscience de salir le soleil qui daigne vous toucher du bout de ses rayons de rebut. Dans mon pays, le roi n'est pas seulement roi par la naissance ; fût-il caché au milieu de cent mille, on dirait en le voyant : voilà le roi ! Il s'habille de fer et rougirait de se laisser voir vêtu d'étoffes, quand ses fidèles vont combattre. Couard et sans hardiesse, tu as laissé mourir devant toi un héros, fils de roi, sans essayer de lui porter secours ; tu as eu plus pitié des tiens que de ton hôte, et vraiment vous avez dû vous réjouir, vous autres, en le voyant tomber. Mahomet l'a rappelé à lui, indigné de voir que nous étions deux pour défendre son nom contre d'aussi chétifs adversaires. Je suffirai seul à pareille besogne. Envoie-moi donc tes pairs et barons, ensemble ou séparément, et s'ils osent entreprendre cette aventure, crois-moi, embrasse-les une dernière fois avant de t'en séparer. »

Et, montrant Olivier, Angoulaffre continua :

« Ce petit qui est là-bas a osé me défier ; donne-lui une escorte un peu digne de moi, s'il s'en trouve ici ; et je consens à perdre quelques instants avec lui. »

Charlemagne n'était pas habitué à entendre de pareils discours; son sang bouillait dans ses veines, et, suivant un cours irrégulier, lui apportait par moment la rougeur au front ou le laissait livide comme un mort. Il faut croire



Est-ce bien toi qu'on appelle le roi ? (Page 54.)

qu'on ne meurt pas de colère, puisque Charles a vécu depuis. Sa noblesse n'était guère plus calme ; Angoulaffre, lui, souriait toujours.

« C'est par des coups de lance qu'on répond à de telles paroles, tu en vas recevoir cent pour chacune des syllabes que tu as osé prononcer.

— Mal dit, roitelet, reprit le géant, nos vaillants n'ont jamais besoin de porter deux coups à leurs adversaires.

— Assez de paroles, seigneur, dit Roland, ne voyez-vous donc pas combien nous souffrons d'attendre? » Puis à Olivier : « Mon frère, mon ami, tu trouves beau mon château des bords de la Seine, prends-le, et laisse-moi combattre le premier.

— Non, dit Olivier, pour la tiare je ne céderais pas cette occasion de mériter mon entrée en paradis.

— Prends mon cheval et cède-moi ta place, dit Oger le Danois, tu sais que Tache-Brun n'a pas d'égal.

— Vous êtes fous d'insister, et c'est vraiment me faire injure, aucun de vous ne ferait ce que vous me demandez. »

Olivier, après avoir baisé la main du roi, se fait armer et court prendre place à l'extrémité du champ clos, en face d'Angoulaffre, qui continue ses ricanements.



Angoulaffre sourit. (Page 53.)

CHAPITRE IX.

OÙ L'AIGLE TOMBE; OÙ LE CORBEAU CROASSE; OÙ LE LOUP HURLE; OÙ LE LION RUGIT.



Des larmes roulent dans les yeux de Charlemagne.

De grosses larmes roulent dans les yeux de Charlemagne. Il regarde tristement ses pairs et se demande si Dieu permettra que de pareils champions de la croix meurent sans gloire sous le poing d'un mécréant.

Olivier se signe et s'élance sur le géant. Tout le monde tremble ; Olivier seul ne tremble pas.

Il va sans dire, mes enfants, que les conditions ordinaires de ces sortes de combats avaient dû être modifiées, car elles défendaient de frapper ailleurs qu'entre les quatre membres et jamais de pointe. Angoulaffre ayant six fois la taille d'Olivier, comment s'y fussent-ils pris?

Les deux combattants s'élancent l'un sur l'autre et disparaissent au milieu d'un nuage épais de poussière. Puis on entend un grand bruit de ferraille, qui glace le sang dans toutes les veines. Olivier est-il désarçonné? Est-ce le bruit de sa chute? non!... le nuage se dissipe et laisse voir Olivier ferme en selle à l'extrémité de la lice, prêt à fournir une nouvelle course. Sa lance a rompu la boucle du ceinturon d'Angoulaffre, dont le sabre a creusé, en tombant, une profonde ornière dans le sol.

Des acclamations frénétiques retentissent, hourra! pour le bon chevalier!...

« Laissez aller! » Ils s'élancent de nouveau et disparaissent dans la poussière. Cette fois encore Olivier échappe au colosse. Mais celui-ci, gêné par le

peu d'étendue de l'arène et ayant mal calculé ses distances, arrive la lance en avant sur les tribunes publiques. Son arme redoutable trace un sillon mortel dans la foule, et ébranle la charpente qui s'effondre sur les assistants. Dans la bagarre, le cheval d'Angoulaffre s'est déchiré le poitrail.



Le nuage se dissipe. (Page 57.)

Jamais Ganelon n'a été de si bonne humeur; il déteste Olivier dont l'amitié pour Roland est proverbiale.

« Ce soir, se dit-il, ces vantards dormiront entre quatre planches. »

Lupus n'a ni moins de joie ni moins de haine au cœur que Ganelon. Le duc d'Aquitaine, ébloui par la beauté de la sœur d'Olivier, a demandé sa main; Gérard de Vienne l'a repoussé avec mépris. « Demandez-là à Roland, » a ajouté Olivier en riant. Lupus et Ganelon étaient faits pour s'entendre; aussi ne cessent-ils de plaisanter à voix basse pendant qu'Olivier combat.

Charlemagne, qui n'aimait pas que l'on fût d'humeur joyeuse dans de pareilles occasions, ne tarde pas à remarquer ces rires étouffés et à en être impatienté. Ce bourdonnement ironique l'agace; la harangue d'Angoulaffre lui grince encore dans les oreilles, aussi se croit-il le sujet des railleries de ses vassaux. Il se redresse alors, heureux de trouver un prétexte pour donner cours à sa colère et s'adressant à Ganelon et à Lupus :

« Le loup et le corbeau, Dieu me pardonne! osent railler l'aigle. Est-il donc descendu si bas qu'il se trouve à leur portée?

— Que notre seigneur ne se méprenne pas de la sorte, reprend Lupus, l'acte

récent de soumission que nous avons fait n'est-il pas de nature à nous mettre à l'abri de semblables suppositions?

— Quelle est donc alors la cause de cette joie malsaine? Quand le loup est en gaieté, le berger doit prendre garde.

— Un coup maladroit d'Olivier nous a fait sourire, dit Ganelon en lançant un mauvais regard sur les combattants.

— Ah! c'est ce vaillant qui est en butte à vos railleries! En vérité, vous



Des cris d'horreur retentirent de tous côtés. (Page 60.)

eussiez mieux fait de rire de moi. Ne suis-je donc plus Charlemagne et ce mécréant avait-il raison? Parce qu'un géant m'a regardé en face, voilà que les nains viennent me mordre les talons. Un de mes meilleurs soutiens a osé, pour l'amour de moi, tenter une entreprise dont la pensée est faite pour donner le vertige; peut-être il va mourir, et l'on ose rire de lui à mes côtés. Vous avez eu grand tort, je vous assure; et puisque l'aventure que court Olivier est de celles qui font sourire, vous la courrez tous deux sur l'heure. Maintenant, corbeau, maintenant, loup, priez pour ce vengeur, car je jure Dieu que vous le remplacerez au combat. »

Puis laissant Ganelon et Lupus interdits, Charlemagne fut se rasseoir.

Olivier et Angoulaffre, qui n'attendaient que la présence du roi, coururent de nouveau l'un sur l'autre. Cette fois Ferrant d'Espagne arriva seul de l'autre côté de l'arène; le géant avait mieux pris ses mesures.

Il s'était baissé de telle sorte que son visage touchait l'encolure de son cheval. Olivier en profita et lui enfonça sa lance dans l'œil gauche; Angoulaffre alors le saisit dans sa main puissante et le serra tellement que l'armure, faussée de tous côtés, lui entra dans les chairs.

On vit alors le colosse se dresser sur ses étriers et lancer à terre le malheureux chevalier, qui y demeura sans mouvement. Son armure était broyée et remplie de sang.

Des cris d'horreur retentirent de tous côtés, mais ils furent bientôt couverts par les vivat et la musique des Sarrasins.

Charlemagne reste immobile, ses yeux ne quittent pas le corps d'Olivier. Ses preux l'entourent, lui demandant de les envoyer au combat; il ne les entend pas.

On apporte une civière, des médecins accourent, un cris 'élève.... « Olivier respire encore!... » Alors Charles se redresse et, des larmes dans les yeux, il s'écrie :

« Mon seigneur saint Jacques, vous en qui j'ai toujours eu tant de foi, sauvez ce brave chevalier, et je vous promets une chapelle au pays des Sarrasins. Elle sera si belle, mon seigneur saint Jacques, que vous en verrez Dieu et les saints jaloux. »

Puis se tournant vers Ganelon et Lupus : « Et maintenant, à vous, comte de Mayence! à vous, duc d'Aquitaine! je vous jure le Dieu tout-puissant que si vous n'acceptez pas le combat, demain, à la même place où ce vaillant vient de tomber, vous serez dégradés de l'ordre de chevalerie.

— Qu'il en soit ainsi, dit Ganelon, si nous ne vous faisons pas voir que nous sommes d'aussi bonne race que vos favoris. » Et, suivi de Lupus, il descend dans le champ clos.



Jamais Ganelon n'a été de si bonne humeur.

CHAPITRE X.

ANGOULAFFRE LE MAGNANIME.



Il se dirigea alors vers la chapelle. (Page 62.)

Quand Angoulaffre vit approcher ses nouveaux adversaires, il fronça le sourcil.

« Ah çà! pour qui me prend-on ici, et pourquoi m'envoyer toute cette marmaille? Ma foi, roitelet, je ne te fais pas mon compliment; voilà un triste échantillon de ta cour, et tu n'as pas grand'-peine à en être le premier. Je crois, en vérité, que tu m'envoies des chevaliers de rebut, dont tu n'es pas fâché de te défaire; tu espères ainsi me lasser et te débarrasser de ce fretin. Je ne te donnerai pas ce plaisir et rougirais de prendre au sérieux ces petits hommes. Par le Prophète! mon père serait bien surpris s'il voyait quelle besogne on me donne à faire. »

Et, haussant les épaules, Angoulaffre s'en fut prendre place au bout de l'arène. Il refusa la lance que lui apportaient trente de ses écuyers.

« Il serait plaisant que je prisse des armes pour combattre ces pygmées. »

Puis il partit sans trop hâter le pas de son cheval.

Ganelon et Lupus s'élancèrent la lance en arrêt ; mais au lieu d'en diriger la pointe sur le géant, ils s'appliquèrent à frapper le cheval.

« Aussi lâches que laids !... s'écria Angoulaffre. Charles, Charles, je ne te donnerai pas la joie de te débarrasser de ceux-ci. Je prétends les épargner et les laisser concourir en paix à ta honte à venir. »

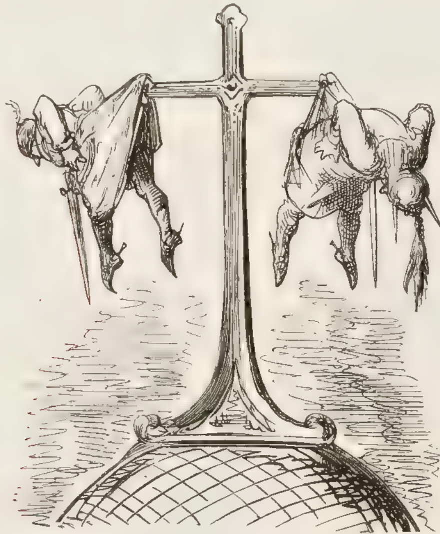
Le géant se baissa, prit les deux chevaliers comme il avait pris Olivier, et, les regardant plus à son aise :

« Fi ! les vilains chrétiens, dit-il, ce serait un meurtre que de les tuer. »

Il se dirigea alors vers la chapelle, tenant toujours Gane et Lupus.

Vous n'avez sans doute pas oublié, mes enfants, la chapelle dont je vous ai parlé au commencement de ce conte. Une grande croix de fer la surmontait ; Angoulaffre s'en approcha, et sans faire le moindre mal à ses prisonniers, il les accrocha par leurs ceinturons aux branches horizontales de la croix comme deux bagues à un baguier.

« Défenseurs de la croix, soyez-en les gardiens ! » dit le colosse, et il retourna prendre sa place dans l'arène.



Défenseurs de la croix, soyez-en les gardiens.



Angoulaffre tombe assis par terre. (Page 67.)

CHAPITRE XI.

COMMENT ANGOULAFFRE EUT UNE RAGE DE DENTS DONT IL MOURUT.

Roland n'écoute plus rien; l'insolence du géant a amoncelé dans son cœur une de ces colères auxquelles rien ne résiste, quand elles ont pour auxiliaires une force et un courage comme les siens. La honte infligée à Ganelon et à Lupus l'exaspère; il ne voit plus en eux des rivaux, des ennemis indignes; ils sont chevaliers, ils sont chrétiens, et il prend sa part de l'insulte qui leur est faite.

Il monte sur Veillantif et s'élance dans le champ clos. Un murmure flatteur le salue à son entrée; on sent que le vrai combat commence seulement, et que si Roland est vaincu, nul ne pourra lui succéder. L'honneur du nom français est l'enjeu de ce tournoi. Trois pages sont allés chercher le gant jeté par Angoulaffre en signe de défi et le traînent péniblement au milieu de l'arène. Roland se baisse, le ramasse, et s'approchant du colosse, il le lui lance au visage.

En recevant cette insulte, le Sarrasin perd son sang-froid et pousse un juron si effroyable, que l'assemblée entière fait le signe de la croix.

Vous ne serez pas étonnés, mes enfants, si je ne le reproduis pas ici. Ce seul mot compose cependant toute la harangue du préfet de Jérusalem. Il se sent en présence d'un ennemi digne de lui, et comprend que le moment des paroles est passé. De même qu'un buveur blasé aime le vin « qui gratte, » les vaillants sont friands d'adversaires qui frappent dru.

Le colosse, cette fois, prend sa lance et son large bouclier. Les spectateurs n'ont pas une goutte de sang dans les veines; bien des prières sont adressées à Dieu pour le triomphe du chevalier chrétien.



Angoulaffre ivre de fureur.

Le signal est donné.... les combattants s'élancent et se rencontrent à moitié chemin. Angoulaffre s'est baissé pour atteindre Roland; celui-ci, avec une adresse surhumaine, évite l'effroyable coup qui lui est destiné et frappe son ennemi au visage. La lance se loge entre deux dents et s'y brise.

Les plus grands courages sont doublés de petites faiblesses; le héros qui vient de jouer gaiement sa vie sur le champ de bataille, recule souvent à la vue d'une araignée. Angoulaffre, lui, tremblait à l'idée d'un dentiste; comme la plupart d'entre vous, mes petits. Une molaire endommagée le faisait souffrir depuis quinze jours.... Vous jugez de la rage qu'il éprouva en recevant sur cette dent un effroyable coup de lance!

Ce n'est plus un homme, ce n'est plus un géant, c'est un monstre inconnu,

ivre de fureur. Il perd ce sang-froid qui jusque-là a doublé sa force; et jetant ses armes, il se précipite en aveugle sur son adversaire. Mais Roland, que le danger n'a jamais ému, l'évite avec art et le harcèle; il semble jouer avec son redoutable ennemi. Un coup habile tranche la sous-ventrière du cheval d'Angoulaffre; la selle tourne, le géant perd l'équilibre et tombe au bruit des éclats de rire de l'assemblée.

Roland s'approche, lui tend la main et l'aide à se relever; puis il lui demande s'il a besoin de repos.

« Jamais je ne laisse un combat inachevé, répond le colosse, j'ai soif, voilà tout. »

Charlemagne a entendu ces mots; il donne des ordres à ses pages, et l'on roule au milieu de l'arène une barrique de vin d'Espagne. Angoulaffre la défonce d'un coup de poing, la vide d'un trait, et jetant la futaille vide par-dessus le mur d'enceinte, il remonte à cheval.

Les combattants choisissent de nouvelles lances, et, après avoir pris du champ,



Cette fois ils s'atteignent tous deux en pleine poitrine.

se jettent l'un sur l'autre. Cette fois ils s'atteignent tous deux en pleine poitrine Quels coups, mes enfants! De nos jours un vaisseau cuirassé n'y eût pas résisté.

Angoulaffre est repoussé jusqu'à l'extrémité de la croupe de son cheval; il serre les genoux de telle sorte, pour éviter une seconde chute, que la malheureuse bête en devient poussive. C'est pitié de l'entendre tousser.

Roland a fléchi sous le coup; son dos a touché la croupe de Veillantif; mais le brave chevalier n'a pas quitté la selle. La lance a glissé sur sa bonne



Leur musique reste muette cette fois. (Page 67.)

armure, de la ceinture jusqu'à l'épaule. Il en est quitte pour un crachement de sang.

« Il me répugne de tuer un brave tel que toi, dit le préfet de Jérusalem. Je t'offre la vie, accepte-la.

— Je ne puis accepter de toi que des horions, reprend Roland d'une voix douce, parce que je suis assuré de te rendre tout ce que j'aurai reçu, voire te faire largesse.

— Soit! » dit Angoulaffre, et les voilà aux prises de nouveau.

Le géant a jeté sa lance et pris une hache d'armes, dont la vue donne

le frisson à l'assemblée. Roland jette aussi sa lance et tire Durandal du fourreau.

Veillantif semble doué d'une intelligence humaine ; le brave animal devine les moindres intentions de son maître. Tantôt il bondit, tantôt il rase le sol ; puis il s'élance ou se cabre, et toujours il passe au milieu des coups sans être atteint. Le cheval du Sarrasin est loin de le valoir ; sa grande taille, son poids le rendent difficile à diriger. Il tousse depuis quelques minutes et n'obéit qu'avec peine au mors et à l'éperon. Grâce à une volte habile, Roland prend le géant de flanc et, d'un coup de sa formidable épée, il coupe en deux le cheval de son ennemi. Angoulaffre tombe assis par terre entre les deux moitiés de sa monture, en poussant un cri de stupeur et de rage.

Les mahométans ont cessé de rire ; leur musique reste muette cette fois. Garlan le Barbu qui les commande écume de colère ; il a arraché un bon dixième de sa barbe ; c'est que l'alcade de Valence prévoit le sort d'Angoulaffre et se demande si les siens reverront l'Espagne. Roland est acclamé, mais il n'y prend pas garde, et mettant pied à terre, il s'approche du colosse qui ne s'est pas encore relevé :

« Reste assis, préfet de Jérusalem, et pendant que tu te reposeras, envoie-moi quelques-uns des tiens ; de la sorte il n'y aura pas de temps perdu.

— Que le tonnerre m'écrase si je te laisse un instant de répit ! Monte à cheval et défends-toi bien.

— Je n'ai l'habitude d'accepter aucun avantage, et puisque te voilà démonté, je continuerai le combat à pied. »



Dix chevaux ont emporté les restes de la monture d'Angoulaffre.

Pendant ce dialogue, dix chevaux ont emporté les restes de la monture d'Angoulaffre.

Alors commence un combat encore plus terrible que les précédents. On se demande comment Roland échappe aux coups nombreux qui lui sont destinés. Mais le vaillant chevalier fait si bien qu'il approche du monstre et lui coupe la

jambe droite à la hauteur du genou. Vous devinez, mes enfants, quelle triste figure fait le préfet de Jérusalem avec ses jambes dépareillées ; il tombe et mord la terre avec rage, il se roule, cherche à se relever et pleure de son impuissance.

Roland s'approche :

« Tu ne peux plus continuer ce combat ; ta vie m'appartient. Accepte le baptême et je t'épargne. »

Sans répondre, Angoulaffre se roule jusqu'à la place où sa hache est tombée, il la ramasse et se coupe la jambe gauche au-dessus du mollet. Il se redresse alors, et regardant fièrement Roland, il lui dit ce seul mot :

« Continuons. »

A la vue de cet acte d'héroïsme, chrétiens et Sarrasins applaudissent. Charlemagne lui-même est ému.

« Préfet de Jérusalem, dit-il, cesse un combat inutile. Quelle preuve plus grande peux-tu donner de ton courage? Crois-moi, quand tu reparaîtras ainsi mutilé devant ton roi, dis-lui : « C'est Roland qui m'a vaincu, » et tu ne le verras pas sourire.

— Vous pouvez donc vivre, vous autres, avec la honte d'avoir été vaincus? Cela seul est au-dessus de nos forces. Regardez, cœurs timides. Vous avez vu comment nous combattons, voyez maintenant comment nous savons mourir. »

Je ne vous raconterai pas, mes enfants, la fin de cette terrible lutte : ce n'est plus un duel, c'est une boucherie. Les coups se succèdent sans relâche ; Roland est couvert de blessures, son armure tombe pièce à pièce sous la hache du Sarrasin, mais il ne recule pas. Il sent ses forces diminuer et veut à tout prix en finir ; aussi, sans souci de la mort à laquelle il s'expose, il s'approche de son ennemi et lui porte un coup terrible qui l'étend à ses pieds.

Il y eut un moment pendant lequel l'assemblée impressionnée demeura silencieuse. Le respect qu'impose toujours le courage, contint l'élan de la joie générale ; cependant cette première minute passée, chacun se sentit comme délivré d'un immense danger ; la vue de Roland, au-devant duquel se rendait Charlemagne, fit éclater de toutes parts des hourras frénétiques.

Le roi embrassa son neveu et lui dit :

« Je veux te récompenser pour une si belle victoire ; que désires-tu? Ma reconnaissance est sans limite ; sois donc ambitieux sans réserve : quelle province veux-tu que je te donne?

— Je suis plus ambitieux que cela, seigneur. Le jour où je voudrai une province, j'irai la prendre.

— Que te faut-il, alors? »

Aude venait de quitter Olivier, qui n'avait plus besoin de ses soins ; elle avait senti que le triomphe de son bien-aimé serait incomplet, si elle n'y assistait pas : Roland la regarda de telle sorte que Charles se tournant du côté de Gérard de Vienne, lui dit :

« Voilà un ambitieux qui vous demande sa récompense. Qu'en dites-vous, Gérard ? et vous dame Guibourg ? Ne vous semble-t-il pas que votre nièce serait heureuse d'avoir pour époux mon ami et neveu Roland ? Je vous la demande pour lui.

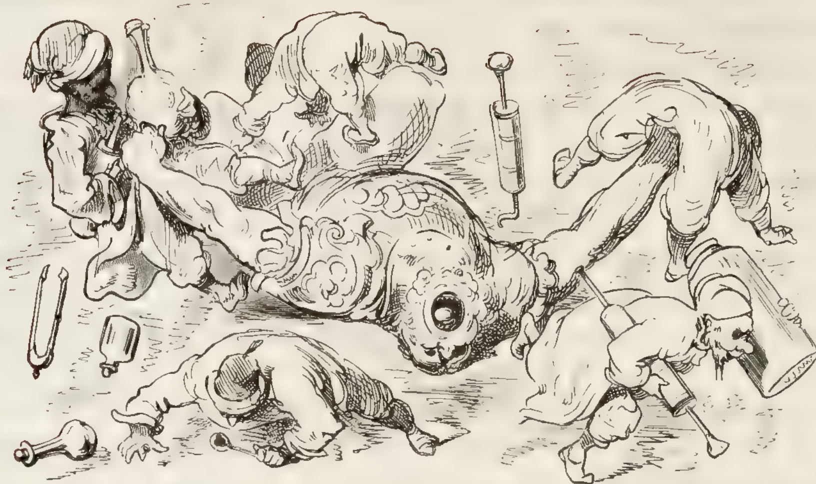
— Sire, dit Gérard, c'est nous faire trop d'honneur.

— Aude ne saurait avoir un meilleur mari que Roland qui est de votre lignage, ajouta dame Guibourg.

— Je n'étais pas assez riche pour satisfaire cet insatiable, reprit Charlemagne; merci Gérard, de m'être venu en aide. Ah çà! Turpin, voilà de la besogne pour vous. Nul autre n'est digne de célébrer un tel mariage ; préparez-nous un beau sermon. Les fiançailles auront lieu dès notre retour à Cologne. »



Continuons. (Page 68.)



Allez au diable, distributeurs de drogues. (Page 70.)

CHAPITRE XII

LE TESTAMENT D'ANGOULAFFRE.

Angoulaffre était étendu sur le sol, entouré de ses compagnons d'armes. Quand les médecins vinrent pour panser ses blessures, il les repoussa.

« Allez au diable, distributeurs de drogues. Mon âme ne fera pas la folie de demeurer dans une habitation aussi délabrée que celle que je puis lui offrir maintenant ; tous vos remèdes ne feraient que la chasser plus vite. Approche, Alcayd de Valence ; Corsablix, Margariz, entourez-moi tous, que je meure en regardant vos visages amis. Racontez au roi Marsille comment est mort Mourad, comment je suis mort. Dites-lui bien que mon dernier souffle m'a servi à demander vengeance de ce Roland. Je vous lègue à tous une haine trop vivace, trop forte, pour qu'elle ne me survive pas. Je destine mes biens, sans exception, à l'accomplis-

sement de cette œuvre. Si la corruption doit vous venir en aide, n'épargnez rien; il n'y a pas de conscience humaine qui ne croule à la vue des richesses dont vous allez disposer. Jurez-moi de ne rien négliger pour hâter la chute de ce maudit, et je mourrai plus tranquille.

— Compte sur nous, dit Priamus; nous héritons de ta haine, et, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, ce Roland périra de notre main.



Compte sur nous, dit Priamus.

— Nous le partagerons en autant de morceaux qu'il t'a fait de blessures, dit Garlan le Barbu.

— Sa mort sera matière à légende, ajoute Abysme, le favori de Marsille; je te jure qu'il en sera parlé encore, alors que le souvenir de ce Charlot sera éteint.

— Priez Mahomet qu'il vous protége, car celui qui m'a vaincu n'est pas facile à vaincre, dit Angoulaffre.

— Fallût-il dépeupler la Nubie, la Perse, l'Égypte, l'Atlas, le Caucase, la Scythie et l'Espagne pour former nos bataillons, reprit Écremis de Vauterne, aussi vrai que Mahomet est plus fort que saint Pierre, Roland, Charles et ses pairs mourront avant peu!

— Avant un an nous coucherons à Cologne, dit un autre.

— Assez, bavards et fanfarons! reprit Angoulaffre qui sentait le froid l'envahir; tâchez de rapporter vos os en Espagne, et, si Mahomet vous en fait la

grâce, renouvelez-y ces promesses. En attendant, veillez sur votre peau au tournoi de demain.... La mort me tient à la gorge.... Adieu.... Ah! chien de Roland!... »

Ce fut le dernier mot du préfet de Jérusalem.

Soixante Sarrasins prirent trente lances qu'ils tinrent chacun par un bout, et marchant sur deux rangs, les uns derrière les autres, ils improvisèrent une civière sur laquelle on étendit le corps du géant.

Deux heures auparavant, il entrait à cheval, suivi d'un brillant cortége de rois, d'émirs et d'alcayds, précédé d'une musique sauvage, fier de sa force, sûr de son courage, railleur et menaçant; mais quand Dieu ne prend pas fait et cause pour le lion, le moucheron en vient facilement à bout.



Avant un an nous coucherons à Cologne. (Page 71.)



CHAPITRE XIII.

OÙ LES DEUX LARRONS DESCENDENT DE CROIX.

L'assemblée était tellement émue, que nul ne pensait plus à Ganelon et à Lupus. Ce fut Pinabel, le neveu du comte de Mayence, qui le premier se les rappela. Il s'approcha de Charlemagne, lui demanda s'il ne convenait pas de secourir les deux pendus, et s'il voulait bien lui confier ce soin.

« C'est Roland que cela regarde, dit le roi; il les a délivrés, c'est à lui qu'ils appartiennent. Mon neveu, allez donc dénicher ces deux héros qui font là-bas triste figure. Vous jugerez sans doute à propos de leur donner la volée. »

Roland causait avec Aude; cette interruption le contraria. Il se dirigea cependant vers la chapelle, mais il y arriva de fort méchante humeur.

« Il est vraiment cruel, dit-il à Ganelon, d'être dérangé à chaque instant de la sorte pour des gens qui vous savent mauvais gré du bien qu'on leur fait. Quand on n'est pas de force à soutenir une aventure, on ne s'y expose pas. Voilà deux fois, sans reproche, que je vous décroche sur le chemin; — pour l'amour de

Dieu! ne compromettez pas ainsi le nom français à la légère; songez que vous n'êtes pas seul à le porter et que je ne serai pas toujours là sur vos talons pour réparer vos fautes. »

Et sans attendre davantage, ayant remis les pendus sur pied, Roland retourna auprès de la belle Aude.

« Ah çà! dit Lupus à Ganelon, vous sentez-vous d'humeur à digérer toutes ces insolences?

— Il me semble, seigneur duc, que vous en avez votre part et que vous vous en accommodez à merveille.

— Il serait temps d'en finir.

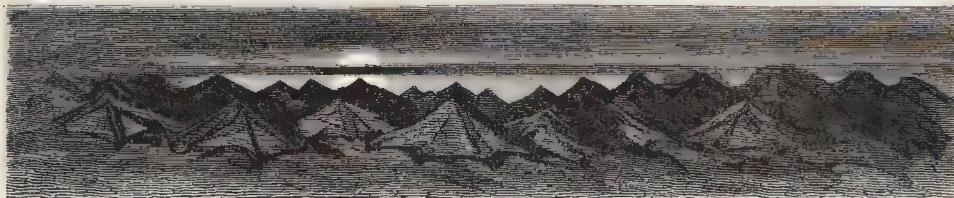
— Qui vous retient? dit le comte avec un sourire.

— Les mêmes raisons qui vous font patienter. Ce Roland est un brutal et.... »

Mais les badauds se groupaient autour des deux vaincus et ne leur épargnaient pas les railleries. Ne voulant pas continuer à faire les frais de la gaieté publique, ils prirent le parti de la retraite et rentrèrent sous leurs tentes, où ils passèrent la nuit à former des projets fort peu catholiques, bien que prenant naissance dans des cerveaux chrétiens.



Il serait temps d'en finir.



Il est neuf heures, tout repose au camp.

CHAPITRE XIV.

LA CUIRASSE DE LIN.

Il est neuf heures, tout repose au camp; on a éteint les feux par mesure de prudence; la lune a seule le droit de briller. Dans la plaine cependant, des batteleurs continuent leurs prouesses à la clarté des torches, devant de rares amateurs; mais le public leur faisant défaut, ils plient bagage et vont chercher le sommeil au pied de quelque arbre de la forêt. Les moindres bruits meurent peu à peu; à peine un chant d'oiseau vient-il animer la plus belle des nuits. De loin en loin encore, on entend un cliquetis de fer : c'est une ronde de cavaliers. Les armures brillent un instant sous les rayons de la lune et disparaissent aussitôt dans l'obscurité; et c'est tout.

Faisons aussi notre ronde et voyons ce qui se passe dans le camp. Commençons par la tente royale. Si vous n'étiez pas avec moi, mes enfants, je vous défierais bien d'y entrer. Jamais trésor ni reliques ne furent si soigneusement défendus. Charles repose sur un grand lit de parade; cent vingt hommes des plus fiers et des plus hardis sont chargés de sa garde. Quarante chevaliers font à tour de rôle le tiers de la veillée : dix au chevet, dix aux pieds, dix à dextre, dix à senestre; chacun tenant une épée et un cierge ardent.

Aude s'est aussi retirée dans sa tente; elle ne dort pas et pense à tous les

incidents de cette journée à la fois maudite et bénie : maudite, car elle a failli lui enlever son frère, son cher Olivier; bénie, car elle a décidé de ses fiançailles avec Roland, son cher Roland. Ses femmes sont près d'elle. Dix Mauresques lui chantent des refrains d'Espagne, qu'elle préfère à tous les autres, mais ce soir elle ne les entend pas; elle rêve. Quatre Saxonnes peignent ses longs cheveux, attendant pour la coiffer un signe qu'elle oublie de faire. Huit Lombardes ont préparé un bain aromatique; mais trois fois déjà, elles l'ont renouvelé, car il s'est refroidi trois fois depuis qu'elle rêve. Oghris n'a pas été plus heureux. Il a posé doucement sa tête sur ses genoux, mais elle ne lui a pas fait l'aumône d'un regard. C'est là un gardien, qui rend plaisante la précaution que l'on a prise de placer des gardes à la porte.

Roland repose près d'Olivier. Les deux vaillants se sont endormis, la main dans la main. Les amis sont devenus frères.



Roland repose près d'Olivier.

Pendant ce temps, Gane et Lupus combinent une entreprise meurtrière.

« Ne croyez-vous pas que Marsille donnerait un bon prix du corps de ce Roland?

— Je le crois, répond le duc d'Aquitaine, mais le mieux serait de le lui livrer vivant pour qu'il s'en arrangeât. C'est l'adresse qu'il lui faut opposer; quant à la force n'y songeons pas, ni vous ni moi n'en viendrions à bout. »

Sortons du camp et voyons quels sont ceux qui se promènent sur la lisière du bois. Un couple charmant cause à voix basse. Mita, la digne sœur d'Aude la belle, Mita, que nous avons remarquée en tête du cortége royal et que l'on avait surnommée « le petit chevalier de nacre », Mita marche appuyée sur le bras de Miton de Rennes, l'ami de Roland; derrière eux viennent une suivante et un page.

« Elle est bien heureuse ma sœur, d'avoir pour chevalier un homme comme ce Roland!

— Ne voyez-vous donc pas que vous me brisez le cœur en me parlant de la sorte. Faut-il donc pour vous plaire être le seul chevalier qui ne se puisse égaler?

— Je sais ce que je vaux, et mérite, ce me semble, que l'on fasse des prodiges pour m'obtenir. Écoutez, seigneur Miton, vous voulez m'épouser, n'est-il

pas vrai? Vous me répétez sans cesse que vous feriez des miracles pour me plaire....

— C'est la vérité.

— Eh bien! j'en veux la preuve dès demain; au point du jour vous recevrez mes ordres. Si vous menez à bien l'entreprise que je vous ménage, je serai vôtre, et avec fierté; si vous l'entreprenez sans y réussir, je serai votre amie, comme par le passé, mais rien de plus; si vous reculez, ne m'adressez plus la parole, je vous répondrais comme à un lâche. »

Ils étaient arrivés à l'entrée du camp; là ils se séparèrent.

« A revoir, Miton, puissiez-vous réussir demain. Je vais le demander à Dieu. »

Puis elle tendit au chevalier une main qui tremblait et que celui-ci baisa respectueusement.

Miton rentra chez lui et ne ferma pas les yeux de la nuit. Chaque fois qu'un pas se faisait entendre auprès de sa tente, il courait à l'entrée, croyant recevoir enfin le message de Mita. Au petit jour une suivante parut; elle lui remit un paquet et lui dit :

« Ma maîtresse m'envoie vers vous pour vous faire connaître ses volontés. Va trouver le seigneur Miton, m'a-t-elle dit, et s'il tient réellement à me prouver qu'il est digne de moi, qu'il se réjouisse, car je veux lui en fournir l'occasion. Remets-lui cette chemise de lin que j'ai portée, et dis-lui de la revêtir aujourd'hui pour le combat. S'il m'aime, il la considérera comme un talisman plus fort et plus sûr que l'acier, et, plein de confiance, il se présentera au tournoi sans autre arme défensive que ses chausses de mailles, son écu et son heaume. S'il fait cela et s'il triomphe, je serai prête à lui donner telle preuve d'attachement qu'il me demandera; s'il ne réussit pas dans cette aventure, il n'en aura pas moins mon estime et mon amitié pour l'avoir entreprise; s'il meurt, je porterai son deuil et mourrai dans un couvent; s'il refuse, je le mépriserai comme le plus faux et le plus lâche des hommes. »

Miton s'agenouilla pour recevoir l'envoi de sa dame; c'était peut-être son linceul qu'il couvrait de baisers; puis il se releva souriant et dit à la messagère :

« Retournez auprès de celle que vous avez l'honneur de servir; dites-lui que je suis heureux et fier qu'elle m'ait donné l'occasion de mourir pour lui plaire. Sans elle la vie n'est rien pour moi, et c'est me soumettre à une épreuve vraiment trop légère. Je craignais qu'elle ne m'éloignât, c'eût été me tuer lentement.

Je me sens bien heureux, maintenant que chaque minute qui s'écoule peut lui être ouvertement consacrée. »



Miton s'agenouilla pour recevoir l'envoi de sa dame

Miton donna à la suivante tout l'or et l'argent qu'il possédait, la congédia et se prépara au combat.

Il revêtit la chemise envoyée par Mita, et je vous assure qu'il avait fort belle mine et ne prêtait pas à rire, lorsqu'il fut équipé comme l'avait voulu sa dame.

Il est bon de vous dire aussi, mes enfants, que notre chevalier avait vingt-trois ans, un charmant visage encadré par de longs cheveux blonds, et qu'il ne le cédait à personne pour l'élégance et la force. L'armure de lin qu'il venait d'endosser, assujettie autour de sa taille par un riche ceinturon, lui descendait jusqu'aux genoux, laissant à nu son cou et ses bras qu'il avait fort blancs. Ainsi équipé, il fit demander Turpin, lui conta son aventure, se confessa, communia et se mit en prières, attendant l'heure d'entrer en lice.



Il fit demander Turpin.



Ils se rencontrent au milieu de la lice avec un épouvantable fracas. (Page 81.)

CHAPITRE XV.

MONT-JOIE! MONT-JOIE! GLOIRE A JÉSUS.

Il est neuf heures du matin. Les hérauts vont de tous côtés criant à plein gosier : « Lacez les heaumes ! lacez les heaumes ! » Les combattants se préparent ; ils examinent une dernière fois avec le plus grand soin les moindres pièces de leur armure, s'assurent que leurs chevaux sont solidement harnachés et, ces précautions une fois prises, se rendent dans la lice : les Sarrasins par la porte du Midi, les chrétiens par celle du Nord. Charlemagne prend place dans la loge impériale ; Himiltrude est à ses côtés. Aude s'assied dans la tribune réservée à la reine de Beauté. Oghris s'est couché à ses pieds et promène des yeux étonnés sur la foule.

Les tribunes sont encombrées, les combattants à leur poste ; les fanfares et les acclamations remplissent l'air ; Charlemagne attend. Les hérauts réclament alors

le silence, lisent les conditions de la joute et exhortent les chevaliers à faire leur devoir en l'honneur de Dieu, de l'empereur et des dames. Puis ils invitent les deux chefs chrétien et sarrasin à prendre chacun le commandement du corps qui lui est confié.

Garlan le Barbu sort des rangs et passe ses gens en revue; Miton en fait autant et s'avance dans l'arène. La vue de son bizarre accoutrement attire l'attention générale.

« Qu'est-ce à dire! s'écria Charlemagne, Miton a-t-il perdu la raison? vient-il ici chercher la mort? Qu'on lui porte à l'instant l'ordre de quitter le champ clos. »

Ogier le Danois, interprète de la volonté impériale, s'élance; mais il est retenu par Turpin qui a entendu l'exclamation de Charles.

« Pardonnez-moi, sire, de suspendre ainsi l'exécution d'un ordre que vous avez donné; mais Miton accomplit un vœu. Votre Majesté essayerait en vain de l'empêcher de combattre; Dieu seul est assez puissant pour le sauver. »

Et le regard sévère de l'évêque rencontre le regard suppliant de Mita, qui détourne les yeux.

Aude a tout compris et veut intervenir.

« Sire, vous ne pouvez laisser mourir ainsi un brave chevalier. »

Charlemagne secoue tristement la tête :

« Je connais Miton, rien ne l'empêchera de poursuivre cette entreprise. »

Puis se tournant vers la cour de la reine de Beauté :


Miton heureux et fier.

« J'ai parmi vous, mesdames, une bien cruelle ennemie qui envoie ainsi à la mort un de mes meilleurs chevaliers. Disons pour le condamné de cette furieuse beauté la prière des morts. »

Alors chacun se lève et répète à voix basse la prière que Turpin prononce à haute voix. Seule, Mita éperdue n'a pas la force de se redresser; elle tombe à genoux et y serait restée inerte, accablée, si sa sœur ne l'avait pas relevée.

Pendant ce temps, Miton, étranger à ce qui se passe, n'entendant même pas les cris de la foule, les prières de ses compagnons d'arme qui l'exhortent à ne pas se livrer ainsi à la mort, Miton, heureux et fier de l'épreuve qu'il va subir, a pris ses dispositions de combat.

Cent chevaliers sont à leur poste : cinquante sarrasins et autant de français. Leurs chefs les ont placés sur deux rangs : vingt-cinq de front. C'est vraiment un imposant spectacle que celui de ces vaillants revêtus de leurs plus brillantes armures, roides et bien alignés, fermes sur leur selle de bataille; on dirait une colonnade d'acier. Les chevaux, non moins impatients que leurs maîtres, hennissent et frappent la terre du pied. Enfin Charlemagne donne le signal.

« Laissez aller! laissez aller! » crient les hérauts.

A peine leur voix s'est-elle fait entendre, que les combattants du premier rang se sont élancés. Ils se rencontrent au milieu de la lice avec un épouvantable fracas. En vain les spectateurs cherchent à distinguer le résultat de ce premier choc; il faut attendre que la poussière se soit dissipée. Le cœur de Mita bat bien fort pendant ces quelques secondes ; enfin elle voit son chevalier, ferme en selle, aux prises avec Garlan le Barbu. La moitié des combattants est sur le sol; quelques-uns dans un si piteux état, que leurs écuyers doivent les venir prendre et les traîner hors de la bagarre. D'autres cependant se relèvent et vont cherchant de nouveaux adversaires.

Priamus a eu sa lance brisée, mais il n'a pas vidé les arçons. Il avise Girars de Roussillon aux prises avec Corsablix, un sauvage d'au delà l'Atlas, et s'élance sur lui l'épée haute; mais le héros de Bourgogne l'a vu venir et se jetant brusquement sur son premier adversaire, il le prend à la gorge, s'en sert comme d'un bouclier, l'oppose aux coups du roi de Perse et le jette sanglant et étranglé sous les pieds des chevaux. Alors, n'ayant plus affaire qu'à un seul ennemi, Girars entreprend d'escalader le cheval de Priamus, et il fait si bien des pieds, des ongles et des dents, que le voilà en selle, tandis que le roi de Perse se roule sur la poussière, rendant son âme impie par vingt blessures.

« Allah akbar!... Dieu est grand! » crient les Sarrasins. « Gloire à Jésus!... Mont-joie! mont-joie! » crient les chrétiens; et voilà le second rang qui s'ébranle et prend part au combat. Cet ouragan d'acier fait de nouvelles victimes. Le cri des trompettes et des nacaires sarrasines, les roulements des tympanons et des gongs couvrent le bruit des gémissements et des imprécations. On enlève les morts et les mourants une fois encore; les blessés se mettent à l'abri tant bien que mal. Quarante combattants restent aux prises : vingt-cinq mécréants, quinze français. Depuis un quart d'heure, Miton et Garlan luttent sans qu'aucun ait l'avantage. Du tranchant de son épée, le comte de Rennes a fendu le cabasset de l'Alcayd de Valence et lui aurait ouvert le crâne, si le turban n'avait

amorti le coup. Garlan a entaillé l'écu de son adversaire et la chemise de lin commence à se marbrer de sang. Miton voit diminuer le nombre des preux qu'il commande et veut en finir avec son ennemi, pour leur porter secours. Il s'approche; les genoux se touchent, l'étrier frotte l'étrier; sans souci du danger il se découvre, saisit Garlan par le collet de sa cotte de mailles, l'enlève, le passe de la main droite dans la main gauche, lui appuie son épée sur la gorge et l'oblige à demander grâce. Puis il le renvoie à pied hors de l'enceinte du combat et donne le cheval du mécréant à Thierry, duc d'Ardennes, qui vient d'être démonté.

Cha'chaân el Da'djah, émir de Tolède, a la présomptueuse pensée de venger Garlan le Barbu; comme si, pour avoir déchiré quelques lions dans le désert, éventré quelques éléphants et taillé en pièces un millier d'ennemis, on pouvait prétendre vaincre un chevalier français! Il pousse son cri de guerre et s'élance à la rencontre du comte de Rennes en brandissant un fléau à sept chaînes, — le même dont Attila se servait contre les légions d'Aétius. Mais le coup ne rencontre que le vide, entraîne l'émir et lui fait perdre l'équilibre. Miton en profite pour saisir Cha'chaân el Da'djah par la jambe; il l'arrache de selle avec tant de violence, qu'il brise en même temps le troussequin, entraîne le harnais et renverse le cheval sur le flanc. Alors les assistants virent, chose étrange! le comte de Rennes prendre son ennemi par les chevilles, — se dresser sur ses étriers, — et, se servant de ce corps comme d'une massue, le faire tournoyer au-dessus de sa tête, s'élancer dans la mêlée et assommer les infidèles à coups d'émir. Chaque fois qu'elle retombe, la chair rencontre une arme en défense; aussi n'en reste-t-il bientôt que des lambeaux. Peu à peu l'arme humaine perd de son poids et devient hors de service. Lorsque Miton la rejette, elle a couché sur le sable huit Sarrasins.

Il promène alors ses yeux dans le champ clos. Marganice, préfet de Carthage, combat Roard de Limoges et Itiers de Clermont; — Garnaille, roi d'Éthiopie, tient tête à Lambert le Court et à Humbert, comte de Bourges; — M'kamat-Haddada, calife de la Mecque, fait bonne contenance en face de Riol du Mans, d'Hoël de Nantes et de Bazin le Genevois; — Alis, roi de Maroc, est aux prises avec Pinabel, tandis que Sangaran, qui commande aux sources du Niger, Baïmalanko, chef des tribus des bords des Lacs salés, tous deux plus noirs que le péché, et Zumzum-Kalakh, roi de Garbe, serrent de près Aimery de Narbonne, qui leur rend deux estocades pour une.

Miton vole au secours de ce dernier et le dégage en trois minutes et vingt coups d'épée. Sangaran et Baïmalanko tombent et vont rejoindre le diable, dont ils portent la livrée.

« Merci et à charge de revanche, dit Aimery au comte de Rennes; dans quelques instants j'aurai fini avec ce mécréant. Un tête-à-tête n'a jamais rien qui m'effarouche. Laisse-moi et porte plutôt secours à Pinabel, auquel il reste à peine assez de sang pour ne pas mourir. »

En effet, le neveu de Ganelon frappe en aveugle; son sang lui coule dans les yeux. Le roi de Maroc, qui voit venir à lui un nouvel adversaire, prend brusquement le parti d'abandonner Pinabel et de courir sus à Miton. Cette volte est si habilement faite, qu'elle surprend ce dernier et le livre, pendant quatre secondes, entièrement découvert à la rage d'Alis. Ce moment d'oubli vaut au comte de Rennes un coup d'épée qui lui ouvre le bras gauche, de l'épaule au coude, et lui trace un chevron purpurin sur le poignet. Mita pousse un cri comme si elle eût reçu le coup, et cache sa figure dans ses deux mains.

« Voyez donc, sire, dit Himiltrude, comme cette petite Mita prend intérêt au combat; la blessure que vient de recevoir le comte de Rennes lui fait grandement saigner le cœur.

— Gardez pour vous ces sornettes, madame, répondit l'empereur, qui n'aimait pas qu'on le troublât mal à propos; quand les hommes jouent de l'épée, les femmes ne doivent pas jouer de la langue. »

Et il tourne brusquement le dos à la reine. Le fait est que le moment était mal choisi pour discourir.

Riol du Mans venait de faire sauter, d'un revers habile, la tête de M'kamat-Haddada. Ce projectile d'un nouveau genre était venu frapper au visage Marganice, préfet de Carthage, et l'avait troublé au point de lui faire négliger de parer un coup furieux que lui portait Itiers de Clermont. Cette négligence bien excusable lui coûta la vie : un coup de sabre le cloua sur la croupe de son cheval comme un papillon sur du liége.

Garmaille sent aussi que sa fin est proche; Lambert le Court ne lui laisse pas de répit.

« Il ne sera pas dit, s'écrie fièrement le roi des Éthiopiens, que j'aurai reçu la mort d'une main chrétienne! »

Et, appuyant sur le sol la poignée de son épée, il se traverse le corps et meurt en criant : « Allah! »

Aimery de Narbonne, un enfant de seize ans, semble jouer avec son adversaire.

« Chien! lui dit Zumzum-Kalakh, ne combattras-tu pas plus sérieusement?

— Je vais t'apprendre la politesse, dit Aimerillot sans cesser de rire; d'abord, je n'aime pas que l'on me parle la tête couverte. »

Et son épée fait voler en morceaux le casque du roi de Garbe : un de ces casques fameux des antiques tribus des Beni-Ad.

« A la bonne heure, païen! Craignais-tu pas de te noircir le teint? »

Un coup de hache qui brise l'écu du comte de Narbonne est la réponse de Zumzum-Kalakh.

« Dieu me pardonne, il devient méchant, reprend Aimery sans se déconcerter; il faut le mettre en pénitence. »

Son épée siffle, fait voler l'arme avec le poignet droit du roi de Garbe, et met ainsi fin au combat.

Le roi de Maroc seul résiste encore. Miton a hâte d'en finir, car il sent ses forces qui l'abandonnent; cependant il n'accepte d'aide que de Dieu. Son écu est brisé; son bras gauche, ouvert par une terrible entaille, reste inerte à son côté, et c'est au prix de cinq blessures qu'il peut en faire une à son ennemi.

Mita est étrangère à tout ce qui n'est pas le comte de Rennes; elle vit de sa vie, elle souffre de ses blessures et serait tombée morte du coup qui l'eût achevé. Combien elle maudit sa cruelle exigence! quelle haine elle porte au roi de Maroc! En vérité, jamais la mort d'un homme ne fut ainsi demandée à Dieu.

Miton sent le froid l'envahir, un bourdonnement lugubre lui fait craindre une fin prochaine; il se roidit contre la mort, porte un dernier coup à l'ennemi, et tombe sans connaissance sous les pieds de son cheval. Ce coup est le dernier que reçoit le roi maure; l'épée a traversé la poitrine et la lame est restée dans la plaie. Il est pris du frisson de la mort, il ouvre les bras, lâche ses armes et pousse un cri si terrible, que son cheval effrayé part au galop, droit devant lui, et vient se heurter contre le mur d'enceinte. Le cavalier roule sur le sol : le roi de Maroc est mort!

Charlemagne se lève rayonnant.

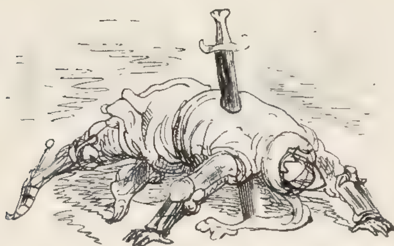
« Ogier, dit-il au roi de Danemark, allez me querir des nouvelles de Miton, et dites-lui combien je l'aime. Je ne suis d'ailleurs pas seul à l'aimer ici, à ce

qu'il paraît. Ah çà! petite, ajouta-t-il en s'adressant à Mita, vous avez de dangereux caprices. Les choses ont bien tourné cette fois-ci, mais je vous engage à ne pas tenter le diable une seconde fois. »

Mita se jette aux pieds de l'empereur et lui baise la main sans mot dire.

Charlemagne sourit :

« Allons, relevez-vous, comtesse de Rennes. »



Le roi de Maroc est mort! (Page 84.)



De cette brillante ambassade, il ne restait que les timbaliers!

CHAPITRE XVI.

MARCHE FUNÈBRE.

Ainsi se termina cette brillante passe d'armes. N'avais-je pas raison, mes enfants, quand je vous disais qu'on n'en vit jamais de pareille?

On conduisit à l'ambulance tous les blessés sarrasins, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils n'eussent pas été mieux soignés s'ils avaient reçu le baptême. On enterra les morts.... ils étaient soixante-trois, ni plus, ni moins. Il y eut après cette joute bien des trônes vacants aux pays orientaux. Les médecins déclarèrent qu'aucun des blessés ne pourrait se remettre en chemin avant un mois au plus tôt.

Charlemagne combla les survivants de riches cadeaux; puis, après quatre ou cinq jours de fêtes, il fit ses préparatifs de départ, laissant une forte garnison à Fronsac. Il voulait célébrer l'Avent dans une ville du diocèse de Julliers, autrefois nommée Durie, et la solennité de la Résurrection à Saint-Lambert de Liége.

Quand les Sarrasins se virent seuls, ils convinrent, — après délibération, — d'informer sans retard le roi Marsille du triste sort de ses envoyés, et de lui porter le corps de son fils. Nul ne se souciait de se charger d'un tel message et

chacun prétendit souffrir horriblement de ses blessures. Ainsi, de cette brillante ambassade, il ne restait que les timbaliers!

Le cortége se mit en route pour l'Espagne; les tympanons voilés de blanc précédaient de vingt pas un cercueil. C'est ainsi que Mourad Henakyeh Meimoumovassi rentra dans les États de son père.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE



LE PARADIS DE MAHOMET



Il a pris Mitaine en grande amitié. (Page 100.)

CHAPITRE I.

COMMENT CROQUE-MITAINE FUT BAPTISÉ.

En tournant cette page, mes chers enfants, vous avez, sans vous en douter, vieilli de neuf ans. Vous voyez que le temps passe vite à me lire.

Suis-je trop exigeant en vous demandant de faire avec moi un voyage de cinq minutes, de l'an 769 à 778?

Charlemagne après avoir, comme nous l'avons dit plus haut, accompli ses devoirs religieux à Duren et à Saint-Lambert de Liége, se rendit à Worms pour y commencer l'année 770. C'est là que Miton et Mita furent unis; là aussi que cette dernière mit au monde une adorable petite fille qui prit nom Mitaine — un bel ange frais, ferme et velouté, avec de grands yeux noirs et coiffé de cheveux blonds comme d'une auréole! — Charlemagne le vit un jour dans les bras de sa mère; il crut à une vision.

« Ah! se dit le bon empereur, n'est-ce pas là madame la Vierge que je vois, portant son petit Jésus? »

Et quand il fut plus près et qu'il reconnut la comtesse de Rennes :

« Vous êtes trop heureuse vraiment, dame Mita; savez-vous bien que Notre Seigneur vous a traitée en favorite? Il est impossible que ce joli petit ange ne porte pas bonheur à qui l'approche, et, s'il n'a pas encore été racheté du péché, je demande à me porter pour lui caution devant Dieu. Voulez-vous que je sois son parrain? »



Notre Seigneur vous a traitée en favorite.

Charlemagne prit la petite main de l'enfant pour l'embrasser; le bras disparut tout entier sous la moustache et dans la barbe. Puis, radieux de cette rencontre qui lui semblait un heureux présage, l'empereur se rendit à une assemblée du peuple qu'il avait convoquée. Il se sentait si dispos et si léger de peines qu'il céda aux instances de sa mère Berthe *aux grands pieds*, qui, depuis longtemps, cherchait en vain à le réconcilier avec son frère Carloman. Cette même année, Himiltrude donna le jour à un fils, charmant de figure mais contrefait. Charles l'appela Pépin, le peuple l'appela *le Bossu*, et quand le peuple s'avise de servir de parrain, les noms qu'il donne sont éternels.

Cet héritier n'était pas fait pour flatter l'amour-propre d'un empereur, aussi son père l'accueillit fort mal et résolut de répudier Himiltrude.

Aude et Roland, moins heureux que Miton et Mita, n'en étaient encore qu'aux fiançailles.

« Sire, ne serait-il pas temps d'en finir avec ce mariage? dit un jour le comte du Mans à Charlemagne; depuis huit mois, j'attends votre bon plaisir et espère que vous voudrez bien enfin fixer le jour de nos noces. »

L'empereur venait de se disputer avec sa femme au sujet de son fils, aussi avait-il le mariage en horreur et reçut-il fort mal son neveu.

« Par ma barbe! je vous trouve trop impatient, sachez-le; à peine avez-vous le menton fertile et déjà vous voulez prendre maître! Ceci n'est point de mon goût. Vous avez votre nom à faire avant de le donner à d'autres; et d'ailleurs on se bat mal quand on a femme et famille. Ne me rompez donc plus la tête de ceci; vous êtes l'un et l'autre assez jeunes pour attendre.... Attendez. »

La reine Berthe, qui n'avait pas plus de goût pour sa bru que Charlemagne n'en avait pour sa femme, partit pour la Lombardie afin de négocier une alliance nouvelle; et en revint bientôt avec Désidérade, fille de Didier, roi des Lombards. Himiltrude fut répudiée malgré les menaces du pape, Étienne III.

Charlemagne célébra cette année la solennité de Noël en Bourgogne et celle de la Résurrection à Valenciennes en Hainaut.

La réconciliation des deux frères n'avait été qu'apparente; aussi lorsque vers la seconde none de décembre 771, Charles apprit que Carloman venait de mourir à Samoucy, château royal de l'ancien diocèse de Laon; il ne perdit pas son temps à larmoyer. Il assembla une cour plénière à Valenciennes, annonça à ses Leudes la mort de son frère et les entraîna en Neustrie. C'est dans la métairie royale de Carbonac, au milieu de la forêt des Ardennes, que Charlemagne vint camper. L'aspect redoutable des hordes qu'il commandait décida les comtes et les évêques à lui faire leur soumission. Gerberge, fille du roi Didier, veuve de Carloman, chercha en vain à défendre les droits de ses enfants; obligée



Savez-vous bien, beau neveu, que vous n'êtes pas avare de me rompre la tête? (Page 94.)

de prendre la fuite avec eux et quelques rares serviteurs, elle se réfugia à la cour de son père, et Charlemagne fut proclamé seul maître de tout le royaume des Francs.

Le choix de la reine Berthe n'avait pas été heureux. Désidérade, sœur de la

reine dépossédée, faisait assez triste figure à la cour de France; aussi l'empereur résolut de la répudier.

Roland qui souffrait toujours de voir son mariage indéfiniment retardé, s'adressa de nouveau à son souverain :

« Vous ne me voulez certainement pas de mal, sire, et cependant vous m'en faites plus que je ne puis dire, en ajournant toujours mon mariage avec Aude. »

Charlemagne qui venait d'avoir une discussion des plus violentes avec la reine, était peu porté vers le mariage; aussi répondit-il avec humeur :

« Savez-vous bien, beau neveu, que vous n'êtes pas avare de me rompre la tête? Le mariage est une sotte chose, c'est moi qui vous le dis. D'ailleurs j'ai dans l'esprit de brûler un peu le pays des Saxons. Il m'est revenu que dans une ville qu'ils appellent Éresburg — je ne sais pourquoi — on adore une idole nommée Irminsul; je me suis donné pour mission d'ardre cette insolente divinité: je compte que vous m'y aiderez. A mon retour nous reparlerons de votre mariage. »

Roland s'en alla tout penaud retrouver la belle Aude.


Roland s'en alla tout penaud.

En cette année 771, Charlemagne célébra la solennité de Pâques à Herstall et les fêtes de Noël à Attigny.

Dès le début de l'année 772, Charles convoqua ses Leudes à Worms, se mit à leur tête et envahit la terre des Saxons. Ce pays divisé en une infinité de petits États sauvages était habité par les Westphaliens, les Osterlindsi, les Sclavons, les Angarii, etc., etc. Tous ces peuples furent refoulés jusqu'à la Baltique, leurs idoles détruites, leurs terres saccagées; contraints à demander la paix, ils vinrent faire leur soumission sur les rives du Weser.

Charlemagne, qui était aussi redoutable pour ses épouses que pour ses ennemis, avait chassé Désidérade, sa seconde femme; il résolut d'en prendre une troisième.

Il était dans ces dispositions quand Roland vint le trouver :

« Sire, ainsi que vous m'y avez encouragé, je viens vous rappeler que j'aime Aude, la nièce de Gérard de Vienne, votre compère, et que vous me l'avez

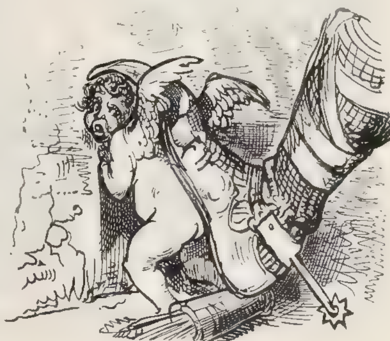
promise en mariage pour prix de la défaite d'Angoulaffre. Vous avez désiré que je vous suivisse en Saxe, je l'ai fait, et certes nul ne me reprochera de m'y être épargné. Vous m'avez souvent fait des sorties contre le mariage, mais il m'est avis que vous avez changé d'idée puisque vous allez pour la troisième fois faire ce que vous trouviez mauvais pour les autres. Je suis fils de votre sœur, je vous ai servi de mon mieux, et chacun s'accorde à dire que le mieux de Roland n'est pas bagatelle ; ne vous plairait-il pas de fixer le jour de mes noces ? »



Charlemagne était de fort bonne humeur.

Charlemagne était de fort bonne humeur ce jour-là, il rit aux éclats en entendant son neveu, et lui dit :

« Par ma barbe et mon sceptre ! je crois que ce jouvenceau me fait la leçon ! Mon compère Gane avait ma foi raison quand il me disait que si je n'y prenais garde, ce drôle me conduirait par le bout du nez. Ah çà ! Mirmidon, ne t'ai-je pas fait comte du Mans et pair de mon empire ? Ne t'ai-je pas octroyé les Marches de Bretagne, et faut-il point te remercier des coups que tu as donnés pour défendre ta peau ? Je n'aime pas, beau neveu, qu'on cherche à me forcer la main : d'ailleurs, j'ai comme une idée qu'après mon mariage je ferai une pointe vers la Lombardie ; vous m'y accompagnerez ; à notre retour nous verrons. »



A notre retour nous verrons.

Charlemagne épousa peu après Hildegarde, qui était belle outre mesure, et qui appartenait à une illustre maison de Souabe.

Cette année 772, Charlemagne célébra la Pâques et la Noël à Herstall, sur la Meuse.

A cette époque, Didier, roi des Lombards, envahit le patrimoine de saint Pierre, et vint, à la tête de dix mille bonnes lances, mettre le siége devant Rome. Le pape Adrien ne s'effrayait pas

pour si peu; il fit fermer les portes de la ville éternelle, visita les murailles avec soin, les garnit de troupes, et résolut de mourir sous les ruines de sa capitale plutôt que de l'abandonner. Puis il envoya à Charlemagne une députation d'évêques et de nobles hommes avec mission de rappeler au fils de Pépin qu'il était patricien romain et que son devoir était de défendre l'Église dans la personne de son chef suprême. L'empereur n'aimait pas son ex-beau-père, chez lequel tous ses ennemis trouvaient asile; depuis longtemps il rêvait une expédition de ce côté; et, saisissant avec joie cette merveilleuse occasion, il assembla sa cour plénière à Paderborn. L'expédition fut résolue avec enthousiasme, et rendez-vous pris à Genève. L'armée se divisa en deux parties : Bernard, oncle de Charlemagne, prit le commandement d'une de ses colonnes, reçut l'ordre de franchir le Mont-Joux (Saint-Bernard) et de faire campagne dans les plaines du Milanais, tandis que l'empereur conduirait ses troupes par le Mont-Cenis.



Pavie était alors une forteresse qui eût mérité d'être qualifiée d'imprenable.

En vain Adalgise, fils de Didier, cherche à défendre le passage des Alpes : il est repoussé de toutes parts et cerné dans Pavie, où son père est venu le rejoindre (octobre 773). Pavie était alors une forteresse qui eût mérité d'être qualifiée d'imprenable, si, comme tout ce qui est imprenable, on ne l'avait pas prise plusieurs fois. Elle mit, du reste, une certaine coquetterie à ne se laisser emporter que de guerre lasse, et il ne fallait rien moins que tout un hiver pour escalader ses murailles de soixante-dix pieds de haut, pour enfoncer ses dix-sept portes et pour s'emparer de ses soixante-deux tours.

Charlemagne se rendit à Rome pour y passer la semaine sainte; il y entra en triomphateur le 2 avril 774. Un brillant cortége d'évêques et de patriciens alla à sa rencontre jusqu'à Novi et l'accompagna jusqu'à Saint-Jean de Latran, où l'attendait Adrien. La foule l'acclamait comme un sauveur; ce n'était autour de lui que bannières, crosses et croix; on s'était disputé l'honneur de porter ses armes victorieuses, tandis que des enfants en costume antique jetaient des fleurs sous les pas de son cheval. Le pape et l'empereur s'embrassèrent; ce dernier, après avoir communié, visita, suivi de ses leudes, les précieux reliquaires de la capitale du monde chrétien.

Un concile s'assembla, cent cinquante-trois évêques et abbés y assistèrent et se joignirent à Adrien pour conférer à Charlemagne les plus grands pouvoirs et priviléges.

Pendant ceci, la famine faisait d'effroyables ravages dans Pavie. Chaque jour une phalange d'affamés tombait, et pourtant la ville ne se rendait pas. Charlemagne n'aimait point que la besogne traînât en longueur, il quitta Rome et reprit le commandement de ses troupes; peu de jours après, Didier était réduit à se soumettre. Son courage et sa résignation ne touchèrent pas l'empereur, et le vaincu, la tête couverte de cendres, dut s'agenouiller devant son nouveau maître. Le dernier roi des Lombards reçut la tonsure et finit ses jours sous le nom de frère Désidérat, dans le monastère de Corbie. Sa femme Ansa, les deux fils de Carloman et Gerberge leur mère, Désidérade, l'épouse répudiée du roi des Francs, tombèrent également au pouvoir de Charles qui les cloîtra. Ainsi fut soumise la Lombardie à la couronne de France.



Il finit ses jours sous le nom de frère Désidérat.

Aude et Mita s'étaient retirées à Paris, où elles vivaient tristement en atten-

dant le retour de Roland et de Miton. C'est là que la comtesse de Rennes mit au monde un garçon beau à merveille, qui reçut le nom de Mitis. Jamais peut-être un enfant ne fut choyé de la sorte; rien n'était assez bon pour lui. Que de projets firent les deux recluses et avec quelle impatience on se mit à compter les heures qui défilaient si lentement. Mais voilà qu'un jour les suivantes rentrèrent en larmes, rapportant le cadavre du chérubin. Elles racontèrent qu'un cavalier, la visière baissée, s'était jeté sur elles et leur avait arraché des mains leur nourrisson; que, sans se soucier de leurs cris et de leurs prières, il s'était dirigé au galop vers un ruisseau; que là il avait mis pied à terre et que, couchant l'enfant au fond de l'eau, il l'y avait maintenu sous son talon pendant quelques minutes. Elles étaient arrivées auprès de lui malgré les menaces qu'il leur adressait, mais trop tard. Du pied le monstre avait repoussé le corps inanimé sur la berge et, remontant à cheval, il avait pris la fuite.



Il l'avait maintenu sous son talon.

Les deux sœurs furent longtemps comme folles; leur douleur était si également grande, qu'on se demandait laquelle était la mère de cet enfant assassiné. Le jour du crime, Ganelon avait traversé Paris, se rendant en Bretagne.



Les deux sœurs furent longtemps comme folles.

Les Saxons, profitant de l'absence de Charlemagne, envahirent les terres situées entre le Weser et le Rhin. L'empereur, à peine de retour, envoya contre eux quatre armées formidables; puis, après avoir tenu une assemblée à Duren, il prit le commandement d'une cinquième colonne et franchit le Rhin (775). Il s'empara d'Éresburg, y laissa garnison, et défit à Brunsberg des masses saxonnes qui voulaient l'empêcher de franchir le Weser. Il s'avança jusqu'à l'Oder, laissant sur son passage les Westphaliens taillés en pièces; puis il revint après avoir relevé Éresburg, qui devait lui servir à contenir les Saxons.

Hildegarde donna cette année à Charlemagne une première fille, qui prit nom Rotrude. L'empereur en fut si ravi, que Roland n'hésita pas à lui renouveler sa demande.

« Sire, vous avez désiré que je fisse les campagnes de Lombardie et de Saxe, et je les ai faites de mon mieux; ne serait-il pas temps....

— Je vous vois venir, beau neveu, ne gaspillez pas ainsi votre éloquence; je commence à savoir par cœur votre oraison. Eh bien, par saint Nazaire! je veux vous octroyer ce que vous me demandez avec tant d'insistance; dans un mois vous serez marié. »

Quinze jours après il fallut remonter à cheval et partir pour l'Italie. Rotgause, duc de Frioul, et Adalgise, fils de Didier, avaient résolu d'attaquer Rome et l'Italie par terre et par mer (776). Charlemagne franchit de nouveau les Alpes, s'empara de Rotgause, lui fit trancher la tête et chargea un de ses Francs, le comte Markaire, de l'administration du Frioul, puis il se mit en route pour Worms.

Un soir, l'empereur chevauchait à la tête de son armée; Roland était auprès de lui. Ils longeaient un magnifique champ de blé. Les moissonneurs, effrayés à la vue de tant de guerriers, avaient jeté leurs faucilles et s'étaient enfuis. Mais la curiosité leur ayant rendu un peu de courage, ils regardèrent de loin le défilé.

« Ne vous arrive-t-il jamais, sire, dit le comte du Mans, d'envier le sort de ces paysans? »

Charles regarda son neveu avec surprise et le crut fou.

« Une fois leur journée faite, ils rentrent chez eux et trouvent sur le seuil une épouse qui leur tend les bras et toute une trôlée d'enfants qui fait l'assaut de leurs épaules pour leur prendre un baiser. Tandis que nous....

— Je vous comprends, mon neveu, ceci est une forme nouvelle que vous essayez et qui, si je vous laissais prendre votre élan, aboutirait infailliblement à cette phrase : à quand la noce? Je ne suis pas plus méchant qu'un autre et, par la Pâques! à mon retour.... »

L'empereur s'interrompit; il venait de distinguer un tourbillon de poussière au bout de la route. Peu à peu le tourbillon devint nuage, le nuage devint cavalier, le cavalier était Hugo de Cotentin.

Le comte palatin venait à franc étrier annoncer à Charlemagne que les Saxons s'étaient révoltés de nouveau et ravageaient les bords du Rhin.

Roland soupira : « Aude, chère Aude, dit-il, ne serons-nous donc unis que dans le paradis? Si je le croyais, je prendrais les devants et me ferais tuer à la première rencontre. »

Je n'en finirais pas, mes chers enfants, si je vous contais toutes les expéditions de Charlemagne en Saxe. A chaque instant il franchit le Rhin, balaye des peuplades entières, reçoit leur soumission et emporte des otages. A peine a-t-il le dos tourné, que le bruit d'une révolte lui bourdonne dans les oreilles. Vous apprendrez tout cela dans des livres plus sérieux. Sachez seulement qu'en 777, l'empereur convoqua à Paderborn les Saxons et leurs chefs, qu'un grand nombre s'y rendit et y reçut le baptême.



Le cavalier était Hugo de Cotentin. (Page 99.)

Je puis maintenant reprendre mon histoire. Charlemagne est à Paderborn entouré de toute sa cour. Hildegarde lui a donné un fils qui reçoit le nom de Carloman. Aude est plus belle que jamais; Miton a trente-deux ans, Mita vingt-sept et Mitaine huit. Oghris a vieilli; son poil commence à s'argenter; il lui faut maintenant dix grandes minutes pour dépecer un taureau, mais les griffes sont toujours bonnes. Il a pris Mitaine en grande amitié; et plusieurs fois on a voulu les séparer, mais le lion est devenu si maigre, l'enfant est devenu si triste qu'on a dû y renoncer. La filleule de Charlemagne a été en butte à plusieurs attaques; on lui réservait le sort de son frère sans doute; mais Oghris s'est trouvé là, et les assassins ont pris la fuite. Une fois cependant, l'un d'eux n'a pu lui échapper et a payé pour les autres.

« Enfin, se dit Miton, je vais donc savoir le mot de tout ceci. »

Mais le lion n'avait pris aucune précaution et les morceaux de sa victime étaient si petits qu'il fut impossible de rien découvrir.

Charlemagne entra dans une grande fureur, en apprenant les tentatives dont sa filleule avait plusieurs fois déjà failli être victime.

« Par Joyeuse!... celui qui touche à ma filleule est bien osé! Dis-moi, Mitaine, n'as-tu aucun indice à me donner qui puisse nous mettre sur la trace de ce croqueur d'enfants?

— Aucun, seigneur parrain, le monstre paraît et disparaît comme par enchantement.

— Eh bien, fût-il fée, ogre ou vampire, je jure Dieu de te délivrer de lui; mais jusqu'à ce que nous le puissions faire écarteler, comment l'appellerons-nous, petite, cet ogre qui voudrait te croquer?

— Nous l'appellerons *Croque-Mitaine.*

— Soit. Eh bien, Croque-Mitaine sera pendu, c'est moi qui te le dis. »

En l'année 777 Charlemagne célébra les fêtes de Pâques à Nimègue.



L'un d'eux n'a pu lui échapper.



Il s'enferma pour travailler à ses *Capitulaires*. (Page 104.)

CHAPITRE II.

LE ROI DE BEAUTÉ.

Une chronique que j'ai retrouvée et que je suis seul à connaître, assure que Charlemagne adorait les enfants. Il prit plaisir un jour à en réunir deux cents dans son domaine de Paderborn, et là il leur dit :

« Vous êtes ici les maîtres, mes serviteurs sont les vôtres. Faites, si bon vous semble, une meule de toutes les fleurs de mes parterres, mes jardiniers vous y aideront ; improvisez une dînette monstre à faire crever d'indigestion mon compère Guy de Bourgogne lui-même, mes cuisiniers sont à vos ordres ; feuilletez mes plus riches enluminures, si vous les déchirez par accident, Éginhard fera semblant de n'y rien voir ; brisez les cordes d'argent de la harpine de la reine, avant qu'elle

s'en doute on les remplacera. Ordonnez, opprimez, pillez même au besoin; je ne vous défends qu'une chose — et Charlemagne fronçant ses gros sourcils prit sa voix de tonnerre — une seule, entendez-vous? c'est de vous ennuyer. »

Ce discours était bien fait pour exciter l'enthousiasme; en un instant le château fut au pillage. Ivres de liberté, les petits affranchis couraient çà et là butinant au hasard et sans profit, comme des papillons. Le bonheur de se sentir libres leur suffisait. Ce fut d'abord un vacarme assourdissant, une explosion de gaieté sans égale. On déchira quelques tentures, on ouvrit toutes les volières, on décapita quelques statues, on ravagea tous les buffets, on arracha toutes les fleurs; puis, peu à peu, cette grande fougue s'apaisa. Au bout d'une heure, les enfants, livrés à eux-mêmes, n'ayant plus rien à détruire, ne savaient qu'inventer, et quand l'empereur revint, il trouva ses jeunes invités dispersés dans le château, ennuyés, désœuvrés et tristes.

Charles les appela tous autour de lui et leur demanda s'ils s'amusaient beaucoup; les enfants baissèrent la tête sans répondre; nouvelle question, nouveau silence. Cependant Mitaine, plus hardie que les autres, prit la parole.

« Parrain, à ne vous rien cacher, nous ne savons que faire et nous nous ennuyons comme de toute notre vie cela ne nous était arrivé.

— Enfants, reprit Charlemagne, puisse ceci vous servir plus tard de leçon. Au plaisir comme à la bataille tout marche de travers sans un bon organisateur. Pour bien s'amuser comme pour bien se battre, il faut avoir un chef. Nommez-vous un général des jeux, qui dirigera votre fête, et par ma barbe! vous verrez que tout ira bien.

— Cher sire, crièrent les enfants en entourant l'empereur, choisissez-nous notre général.

— J'y consens, reprit Charlemagne, mais vous me promettez au moins d'obéir à celui que je désignerai?

— Oui! oui! »

Charlemagne avisa dans le groupe un charmant blondin de douze ans, et le prenant doucement par l'oreille, il le présenta à son petit peuple.

« Voilà le roitelet que je vous offre; obéissez-lui comme à moi-même, et toi, Joël le Blond, veux-tu que je te donne un conseil?

— Je te le permets, mon cousin, dit l'enfant en se posant fièrement.

— Puisque vous daignez m'écouter, sire, retenez ceci: Voulez-vous gouverner sans trop de gêne, dormir sans craindre un fâcheux réveil, prendre vos aises?

— Cela m'irait assez.

— Eh bien, Joël le Blond, faites-vous aimer.

— Nous y songerons ! » reprit l'enfant ; sur quoi il allongea un coup de poing superbe à un de ses sujets, qui s'était familièrement appuyé sur son épaule royale.

Charlemagne s'en fut rejoindre Éginhard, Théodulphe, Leidrade et Alcuin, avec lesquels il s'enferma pour travailler à ses *Capitulaires*. A peine était-il dans son cabinet depuis une demi-heure, qu'il entendit un grand bruit dans le jardin, sous ses fenêtres; les cris, les rires, les pleurs se confondaient et prirent bientôt un tel caractère, que l'empereur se leva, curieux de voir quelle en était la cause. Je vous assure, mes enfants, qu'il ne fut pas surpris à moitié lorsqu'il aperçut Mitaine furieuse, aux prises avec un grand garçon qu'elle venait de renverser et qu'elle tenait sous ses genoux.

« Ah çà ! maître Joël, vous avez une singulière façon de gouverner, cria Charlemagne par la fenêtre; est-ce ainsi que vous assurez la sécurité de vos sujets? Que veut dire ceci? »

Le tumulte s'apaisa, Mitaine lâcha sa proie, Joël s'avança et prit la parole.

« Je regrette d'avoir à vous rappeler, sire, que vous nous aviez promis liberté entière, et j'ai lieu d'être surpris quand je vous vois vous mêler ainsi de ce qui se passe dans mes États. Que dirait Votre Majesté si le roi de Saragosse ou celui de Perse venait l'interroger sur ce que l'on fait chez elle? Cependant je n'ai pas oublié que je vous dois ma couronne, sire, je suis bon prince et consens à vous répondre. Nous avions résolu d'organiser un tournoi, et pour qu'il fût digne de moi, je commençai par me choisir une cour. Ceux qui sont là-bas en train de se disputer les restes d'un pâté, la composaient. J'armai des chevaliers; vous les voyez sur le gazon, et les culbutes qu'ils font en ce moment vous disent assez si je les avais bien choisis. J'improvisai des armes comme j'avais improvisé des preux. Les dames choisirent alors leurs cavaliers; Mitaine, acclamée reine de beauté, donna la préférence à ce grand garçon, auquel en ce moment elle donne de si beaux horions. Les trompettes retentirent, et je pris place sur mon trône avec une majesté qui vous eût charmé à coup sûr. Les joutes commencèrent aussitôt, et tout se passa d'abord assez bien : Riolet reçut de Charlot ce coup de poing sur l'œil qui prête à sa physionomie un air tout à fait martial; Loys eut deux dents cassées; Ode laissa sur le champ de bataille deux poignées de cheveux; et nous comptions bien n'en pas rester là, quand Bérart, le chevalier choisi par Mitaine,

entra dans la lice. Il se présenta fièrement et vint avec arrogance défier Odille. Celui-ci, sans se déconcerter, lui allongea dans les jambes un coup de pied si



Riolet reçut de Charlot un coup de poing sur l'œil. (Page 104.)

bien appliqué que le malheureux perdit contenance et prit la fuite. Cette vue transporta Mitaine d'indignation, et, descendant brusquement de son trône,



Elle lui adressa des reproches sur son manque de courage.

elle fit mordre la poussière à Bérart, aussi effrayé que surpris; puis, ceci fait, elle se tourna vers son chevalier, lui adressa des reproches sur son manque

de courage, et vous voyez quel a été le sort du malheureux Odille. Je me suis bien gardé de mettre obstacle au triomphe de Mitaine, qui, reine jusqu'ici par le rang et la beauté, l'est devenue bien plus encore par son courage. »



Charlemagne rit pendant sept minutes.

Charlemagne rit pendant sept minutes, à ce que dit l'histoire, comme jamais il n'avait ri, puis il appela sa filleule.

« Par mon sceptre! voilà qui est agir en héroïne, et je prétends bien t'en récompenser. Il me semble d'abord qu'une marche triomphale serait assez de saison. Qu'en pense mon compère Joël l'avisé?

— Bien dit, sire, va pour la marche triomphale.

— Une chose seulement m'embarrasse : si nous couronnons Mitaine pour son courage, nous n'aurons plus de reine de beauté.

— Par ma barbe! sire, dit le petit Joël en caressant son menton de douze ans et en singeant l'empereur de son mieux, il faut avouer que vous vous troublez pour peu! »

Puis il alla chercher son camarade Charlot, dont l'œil devenait plus noir de minute en minute.

« Que diriez-vous de ce roi de beauté? N'est-il pas juste que l'un et l'autre sexe participent au triomphe, comme d'ordinaire?

— Voilà qui est parler en sage, dit Charlemagne, riant aux larmes. Qu'on amène Oghris, c'est la seule monture digne de ma courageuse filleule. Et vous, seigneurs rivaux et déconfits — c'est à vous que je parle, Bérart; à vous aussi, Odille — vous allez escorter votre vainqueur. Quant au roi de beauté, qu'en ferons-nous, compère? »

Joël, sans répondre, demanda quatre chevaliers de bonne volonté, et sur leurs épaules il installa Charlot, auquel la douleur et la confusion faisaient faire d'assez laides grimaces.

Le cortége se mit en marche au bruit des rires et des bravos.

Le soir Charlemagne prit Miton à part et lui dit :

« Savez-vous bien que notre Mitaine n'est pas faite pour porter plus longtemps la jupe, et qu'une arme dans ses mains serait mieux placée qu'une aiguille?

Ces attaques auxquelles elle a, grâce au Ciel, échappé jusqu'à présent peuvent se renouveler, et je voudrais la mettre davantage sous ma protection. J'ai une offre à vous faire, comte de Rennes : donnez-la-moi pour page et je lui ferai apprendre le métier des armes. Ou je me trompe fort, ou je préparerai là un rude soutien à mon fils. »

L'offre fut acceptée, et dès le lendemain Mitaine, toute joyeuse, prit rang parmi les pages, dont elle adopta le costume masculin.



Elle adopta le costume masculin.

CHAPITRE III.

COMMENT L'EMPEREUR CHARLEMAGNE EUT UNE VISION.



L'empereur était encore agenouillé. (Page 111.)

Charlemagne ne se reposait jamais que pour laisser aux autres le temps de se reposer. Les chroniques nous disent toutes qu'il interrompait quatre ou cinq fois son sommeil chaque nuit, qu'il se levait, s'habillait et expédiait quelques affaires.

Il habitait à Paderborn une chambre située au rez-de-chaussée; souvent il lui prenait fantaisie de descendre dans le parc, et là, seul avec ses pensées, il se laissait aller à sa rêverie.

Or, par une belle nuit d'été, il remarqua dans le ciel comme un immense chemin tout pavé d'étoiles, qui commençait du côté de la mer de Frise et se perdait du côté de la Galice, en passant au-dessus de l'Allemagne, de l'Aquitaine, de la Gascogne et de la Navarre. Peu à peu, il lui sembla que ces clartés scintillaient plus que d'habitude; elles grandirent, changèrent de forme, se murent toutes dans une même direction, du nord-est au sud-ouest, et bientôt il vit défiler dans le ciel des nuées de cavaliers armés en guerre. Il avait pris pour des étoiles les reflets de la lune sur les armures d'acier. Pendant une heure les



Il vit défiler dans le ciel des nuées de cavaliers armés en guerre. (Page 108.

escadrons succédèrent aux escadrons, et les chevaux, animés d'une ardeur folle, galopaient au milieu des nuages, faisant jaillir sous leurs sabots une poussière d'étoiles. Puis tout reprit son immobilité première, la nuit redevint sombre et silencieuse, et Charlemagne, rêveur, abaissa ses regards sur la terre. Ce qu'il vit glaça pendant quelques secondes le sang dans ses veines.

C'était comme une lueur mouvante qui avait pris forme humaine, un rayon de soleil oublié par le crépuscule et animé par un pouvoir divin. Cette lueur avançait lentement, détachant sa silhouette vaporeuse sur l'obscurité du parc. L'empereur distingua enfin un homme plus beau qu'il n'est permis aux êtres de ce monde de le devenir. L'homme parla et la brise en fut toute embaumée, sa voix fit taire les rossignols qui se penchèrent sur leurs branches pour écouter :

« Beau fils, pourquoi m'avoir oublié?

— Seigneur, qui donc êtes-vous? dit Charlemagne.

— Je suis Jacques, fils de Zébédée, l'apôtre et le disciple de Jésus de Nazareth, le frère de Jean l'Évangéliste qu'Hérode martyrisa par le glaive. »

L'empereur alors s'agenouilla.

« Tu m'as appelé au tournoi de Fronsac, tu m'as promis une chapelle en échange de ton Olivier; je t'ai entendu, Olivier vit, neuf années se sont écoulées et mon corps est en Galice oublié des fidèles, abandonné aux Sarrasins. Tu as promené tes légions des rives normandes à Rome, et de l'Océan à la mer de Frise; un seul point sur la terre d'Europe a été négligé, c'est celui où je repose et où tu avais fait serment d'aller pour l'honneur de moi. Le Dieu bon m'envoie vers toi, Charles, et s'il t'a fait plus grand que les plus puissants de la terre, c'est pour que tu serves ses desseins. Lève-toi donc, va arracher mes dépouilles aux mains profanes et prépare la route aux pèlerins. Cette vision que tu viens d'avoir t'indique ce que tu as à faire. Arme tes preux Francs, Lombards, Saxons, Bretons ou Austrasiens, et sus aux Sarrasins d'Espagne. Je serai avec toi pendant le danger, et plus tard tu me retrouveras encore pour te conduire à Dieu. »

La vision s'effaça lentement. Deux heures après, quand Éginhard vint trouver Charlemagne, l'empereur était encore agenouillé dans le parc et priait, les yeux remplis de larmes.



Il arriva près du lit où je reposais (Page 115.)

CHAPITRE IV.

COMMENT LE ROI MARSILLE EUT UNE VISION.

Peu de temps avant ce qui précède, Marsille eut une vision à Saragosse.

Suivez-moi en Espagne, mes enfants, vous n'en serez pas fâché; car je vous jure que, sauf le paradis terrestre, dont je ne puis juger, il n'existe rien de plus merveilleux. Là, croissent à l'état sauvage, le santal, le nard, le safran, l'ébène et le girofle, les fleurs les plus extravagantes et les fruits les plus savoureux. Les ruisseaux fredonnent plus gaiement que partout ailleurs, éclaboussant à plaisir des rives verdoyantes. De tous côtés des arbres au feuillage luxuriant servent de retraite aux oiseaux les plus bavards du monde. L'orchestre se compose de la fauvette, du rossignol, du ganga, de la tourterelle et de mille autres. Dois-je aussi, au risque de vous faire venir l'eau à la bouche, vous nommer quelques-uns des fruits de ce merveilleux pays? Que dites-vous de la figue, du raisin, de la grenade, de l'amande, du limon, de l'ananas, de l'olive, de l'orange? Et les fleurs!... partout des buissons de roses, de lis, de chrysanthèmes; ici le biophthalme, la violette; là le narcisse et l'amome. Les ruisseaux frais, abondants et limpides, promènent leurs eaux sur des cailloux brillants comme la gemme et la topaze. Des jardins comme en Perse, des minarets comme

à Bagdad, un ciel bleu comme nulle part, des nuits qui font regretter le sommeil; partout la richesse, la beauté, la gaieté, l'abondance : voilà l'Espagne.

Mais tout cela est gâté par la présence des Sarrasins.

Marsille repose. Il est étendu sur des coussins d'une richesse merveilleuse; la rotonde dans laquelle il est venu chercher un abri est d'ivoire coloré, incrusté d'or. Au centre, une fontaine d'eau vive répand la fraîcheur, tandis que, dans des coupes de pierre dure, une poudre composée de musc, d'ambre et de camphre pétris avec de l'eau de rose raffinée, embaume l'air.

Soudain le jour devient blafard. A la fraîcheur qui délasse a succédé le froid humide des souterrains; les parfums sont remplacés par une odeur fétide, comme il en sort des tombeaux; les fleurs se fanent; tout ce qui brillait se ternit et un mort vient s'asseoir auprès du roi de Saragosse. A peine a-t-il une forme, c'est un composé de lambeaux et de tronçons, et les riches étoffes qui l'enveloppent le rendent encore plus hideux.

« Père, dit le mort, m'avez-vous donc oublié? »

Marsille ouvre les yeux, pousse un cri, cherche en vain une issue pour fuir, et tombe inerte, les yeux hagards, les cheveux hérissés, le corps baigné de sueur.

« Est-ce ainsi que l'on reçoit un fils après neuf ans de séparation? Ouvrez-moi donc vos bras, cher seigneur, je suis avide de caresses. »

A la vue de Mourad qui s'approche, Marsille, épouvanté, se redresse, veut l'éviter, mais il ne peut faire un pas. Le mort le prend alors dans ses bras, le presse contre sa poitrine, qui craque sous cette étreinte, le couvre de baisers glacés, qui laissent sur le front et les cheveux blancs du roi de Saragosse autant d'empreintes sanglantes.

« Laisse-moi! laisse-moi! crie le vieillard. Que t'ai-je fait? Que me veux-tu?

— Je veux que tu me venges de ce Roland de France.

— Je te vengerai, Mourad; mais laisse-moi, si tu ne veux pas que je meure. »

Et Marsille, réunissant toutes ses forces, se dégage des étreintes de son fils et court à l'extrémité opposée de la salle.

« En vérité, cher seigneur, vous n'avez pas changé; tel je vous ai laissé, il y a neuf ans, tel je vous retrouve. Vous m'avez adressé deux questions tout à l'heure, je vais y répondre. « Que me veux-tu? » m'avez-vous dit. A cela j'ai répondu : « Je veux que ma mort soit vengée; je veux que ce Roland

« maudit et tous ceux qui l'aiment reçoivent un châtiment dont le souvenir ne « s'efface jamais de la mémoire des hommes. » Je m'étonne qu'un père aussi tendre, qu'un monarque aussi juste ait tant tardé à y songer. « Que t'ai-je fait? » avez-vous ajouté. Voilà, par Mahomet, une question qui eût bien fait de mourir sur vos lèvres, et puisque votre conscience ne vient pas au secours de votre mémoire, je la remplacerai. Vous ne vous doutez pas, cher seigneur, de tout ce que la mort nous révèle. Ce que l'on doit le plus maudire en elle, ce n'est pas de vous enlever à ce monde, mais bien de mettre le passé à nu devant vous, de



Marsille voulut nier, mais sa voix mourut dans son gosier desséché. (Page 115.)

faire litière de toutes vos illusions, de toutes vos croyances, et de vous apprendre, par exemple, que l'on a eu un père tel que vous. »

Le roi Marsille grattait de ses ongles la muraille à laquelle il était adossé, comme s'il eût espéré s'y creuser un refuge.

Mourad reprit :

« Tant que je fus enfant, je n'occupai, pour mon bonheur, aucune place dans votre vie ; cependant, le jour où vous me vîtes revenir vainqueur d'une lionne et de ses lionceaux, vous avez commencé à m'observer. J'ai grandi près de vous, et je crois que si la sultane Hadrama, ma mère, ne m'avait pas embrassé de temps en temps, je serais devenu une bête fauve et non un homme. Mon nom devint fameux ; mes prodiges de bravoure et d'intelligente audace vous valurent plusieurs royaumes : en peu de temps je doublai vos États. Votre jalousie grandissait avec mon renom, et, ne pouvant regarder en face l'éclat de ma gloire, plutôt que de baisser les yeux, vous résolûtes de me faire disparaître. A partir de ce moment je me vis en butte à mille piéges, à mille embûches dont je ne triomphai que par miracle et dont je ne soupçonnai jamais l'origine. »

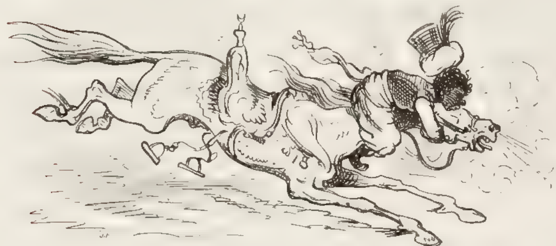
Marsille voulut nier, mais sa voix mourut dans son gosier desséché.

« Vos esclaves, un jour, découvrirent un serpent gigantesque, un python formidable et le tuèrent; c'était une femelle. Sa mort eût fait vingt orphelins, si vous n'aviez pas donné l'ordre d'étouffer toute sa famille. Le père seul vous échappa. Une fois en possession de ce trésor de venin, vous vous demandâtes ce que vous pouviez bien en faire, et, comme vous n'êtes ni égoïste ni oublieux, — vous voyez que je vous rends pleine justice, — vous ne tardâtes pas à songer à moi. Vos fidèles prirent les vingt petits, les semèrent depuis le nid jusqu'à ma chambre, puis ils cachèrent le corps de la mère sous ma couche. Une fois la nuit venue, le mâle suivit de cadavre en cadavre le chemin que vous lui aviez si obligeamment fait tracer, et, plein de rage, il arriva près du lit où je reposais. Je vous épargnerai le récit de ce qui suivit, cela vous fendrait le cœur. Toujours est-il qu'en me voyant paraître le lendemain, vous avez froncé le sourcil. Vous fûtes même de fort mauvaise humeur quand je déposai à vos



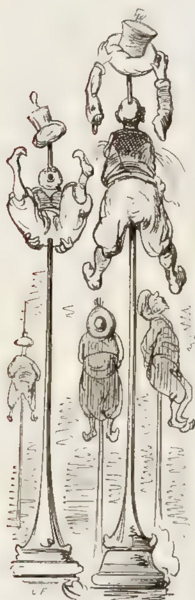
Vous lui fîtes trancher la tête. (Page 116.)

pieds les deux serpents, dont un seul me devait la mort. Il se trouva fort à propos que j'avais battu la veille un de vos esclaves. On décida qu'il avait voulu se venger de moi, et, dans votre empressement à me faire rendre justice, vous lui fîtes trancher la tête avant qu'il eût le temps de vous répondre. »


Je ne vous parlerai que brièvement de ce cheval affolé.

Marsille tomba à genoux.

« Je ne vous parlerai que brièvement de ce cheval affolé par un breuvage et qui m'emportait vers un gouffre sans fond. Grâce à Allah! je ne perdis pas la tête; j'appliquai à ma monture un tel coup de poing entre les deux oreilles, qu'elle tomba inanimée et me fit rouler à quelques pas du précipice, que vous aviez rêvé de me donner pour tombeau. Le lendemain, quand je me levai, je vis un spectacle étrange : vous aviez, dans votre justice, fait donner le pal à mes gens d'écurie, tous dévoués à ma personne, et vous les aviez remplacés par des créatures à vous. »


Vous aviez fait donner le pal à mes gens d'écurie.

Marsille cacha sa figure dans ses mains.

« Enfin, après dix ans de vains efforts, vous résolûtes de m'envoyer à ce tournoi de France où j'ai trouvé la mort. Certes, je pourrais vous en vouloir et vous faire payer cher vos fantaisies passées, mais je vous apporte le pardon et n'exige qu'une seule chose en échange, mais il me la faut et je l'aurai. »

Marsille releva la tête.

« Angoulaffre, Priamus, Corsablix et toutes les victimes qui ont partagé mon sort vous parlent par ma bouche. Nous voulons la mort de Roland et des pairs de Charlemagne. Jurez de nous venger.

— Je vous le jure, Mourad, balbutia le vieillard.

— Donnez-moi votre main. »

Et Mourad s'avança; Marsille poussa un tel cri que ses gardes arrivèrent.

Ils trouvèrent le roi étendu sur le sol, les vêtements en désordre, et balbutiant des mots sans suite.

« Ne me quittez pas, ne me quittez jamais, disait-il en se traînant aux pieds de ses soldats. J'ai vu Mourad..., il demande vengeance..., ses baisers m'ont glacé..., vous ne me quitterez pas, vous me le promettez?... D'abord, si vous me quittiez, je vous ferais donner la mort. »

On courut chercher les plus savants docteurs, qui constatèrent que sa hautesse avait un transport au cerveau; mais personne n'osa lui annoncer une chose pareille; Marsille ne reçut aucun soin. C'est ce qui le sauva.

Peu à peu le souvenir de cette scène terrible s'effaça dans son esprit, et un mois après il l'avait presque oubliée.

« A mon âge aller en guerre! se disait le roi de Saragosse. Quelle folie! J'ai les plus beaux États du monde; Charlemagne me laisse en repos et j'irais le provoquer! Non vraiment, j'ai fait un mauvais rêve et ne tiens pas à me ménager un plus mauvais réveil encore, en allant tirer la moustache au roi des Francs. Dormez au frais, seigneur Mourad, et laissez-moi reposer en paix. »


A mon âge aller en guerre!

A partir de ce moment, Marsille ne passa plus un jour sans recevoir la visite de son fils. Il se fit garder à vue, mais vainement.

Alors il chercha comment écarter cette effroyable vision, et une nuit il résolut de l'attendre de pied ferme, son kandjar à la main.

Mourad vint comme à l'ordinaire et s'approcha de son père; mais celui-ci, en quatre coups de son arme, fit voler la tête, les bras et les jambes du mort. Puis il respira plus librement. Alors la tête se mit à rire et l'un des bras ramassant l'arme que Marsille avait laissée tomber, la lui tendit :

« Reprenez ce kandjar, cher seigneur, c'est celui que j'ai porté longtemps et que vous m'avez donné lorsque j'étais enfant; l'avez-vous oublié? »

Le roi, plus affolé que jamais, plaça en frémissant les membres de son fils sur un tapis dont il noua les quatre coins. Il descendit dans le jardin toujours courant, traînant son effroyable fardeau, poursuivi par les éclats de rire de la tête qui remuait sous sa main. Arrivé au fond du parc, il creusa six fosses pro-

fondes; dans la première il mit la tête, dans la seconde le bras droit, dans la troisième le bras gauche, dans la quatrième la jambe droite, dans la cinquième la jambe gauche et dans la sixième le tronc. Puis il recouvrit le tout de terre et rentra en courant, sans oser regarder en arrière.



I descendit dans le jardin toujours courant. (Page 117.)

Marsille gagna à cela un mois de répit. Mais un jour, la sultane lui demanda de l'accompagner au fond du parc; elle y avait vu des fleurs inconnues qui répandaient un parfum si suave qu'on avait peine à les quitter, lorsqu'on s'en était une fois approché. Le roi refusa avec tant de trouble qu'Hadrama, étonnée, redoubla d'insistance; il dut céder. A mesure qu'il approchait, son sang se glaçait dans ses veines, ses yeux se couvraient de nuages, ses dents claquaient. Bien qu'il marchât le plus lentement possible, il fallut arriver à l'endroit terrible où reposait son fils.

« Voyez, dit la sultane, comme ce gazon est épais, en avez-vous jamais vu de pareil? »

Et Marsille épouvanté vit que des cheveux avaient poussé et couvraient la terre sur laquelle il posait le pied.

« Et ces fleurs, reprit Hadrama charmée en se baissant pour en cueillir, je n'en ai jamais vu d'aussi belles. »

Et Marsille crut voir autant d'yeux aux regards perçants, qui ouvraient et fermaient leurs paupières. La sultane cueillit une des fleurs et la plaça dans ses cheveux.

« Est-il un parfum plus doux que celui qu'elles répandent?... »

Et Marsille crut sentir une odeur de tombeau.

« Les oiseaux viennent en masse se poser sur les branches, écoutez leurs concerts. »

Et Marsille crut entendre un éclat de rire souterrain, et il vit alors que chacune des feuilles de ces arbres étranges avait la forme d'une langue; lorsque le vent les agitait, des voix murmuraient :

« Cher seigneur, vengez-moi! »

Le roi de Saragosse tomba à genoux et se mit en prière; de grosses larmes roulaient sur sa barbe blanche.

« Semez le crime, disait-il en regardant la terre, et vous recueillerez le remords.... »

Le lendemain il réunit ses pairs et leur annonça son intention de venger Mourad.



Voyez, dit la sultane, comme ce gazon est épais. (Page 118.)



L'assemblée accueillit ce discours par des hourras formidables. (Page 122.)

CHAPITRE V.

LES DEUX ALCAYDS.

Marsille prit la parole en ces termes :

« Qu'Allah vous éclaire et répande sur vous ses lumières, car je vous ai réunis pour vous demander conseil. Écoutez cette courte histoire et dites-moi ce que vous en pensez :

« Un lion plein de force et de jeunesse bâillait à se décrocher la mâchoire. Il n'avait rien fait depuis la veille et cependant, tout entier à sa paresse, il se

roulait sur le sable, se grillant alternativement l'un et l'autre flanc au soleil. Une fourmi passa près de lui, traînant péniblement un moucheron. La voyant faire tant d'efforts pour un si mince résultat, le lion se mit à rire.

« — Il te sied bien de railler! lui dit la travailleuse sans ralentir sa marche. Je suis faible, mais je fais usage sans réserve du peu que le Seigneur m'a donné de forces, tandis que toi qui pourrais prétendre à tout, tu cherches le repos avant que la fatigue l'ait rendu nécessaire. Cesse de rire, tu n'en as pas le droit; je suis plus forte et plus courageuse que toi. Retiens ceci : « Fourmi qui travaille fait plus que lion qui dort. »



Mahomet les écoutait, accoudé sur un nuage.

« Et Mahomet, qui les écoutait accoudé sur un nuage, approuva fort les paroles de la fourmi.

« Par le Seigneur de la Kabah! par le sanctuaire de la Mecque! ne sommes-nous pas semblables à ce lion? Nous passons notre vie dans l'oisiveté, dans la mollesse, tandis que le roi des Francs travaille à agrandir ses États; avant-hier en Aquitaine, hier en Lombardie, aujourd'hui en Saxe, demain il sera chez nous. Vous sentez-vous d'humeur à l'attendre, vous les fils de ceux que Moussa conduisit sur les bords du Rhône et de la Saône?... Si, gorgés de richesses, vous avez oublié le passé, les gens de Nîmes, d'Arles, de Narbonne, de Bordeaux, de Lyon, de Toulouse et de Châlon s'en souviennent en regardant leurs villes ravagées, leurs abbayes désolées, leurs basiliques détruites. Fils d'Alsamah, d'Abdel-Rahman, d'Ambissa, de Marsoufle, sus aux fils de Charles Martel, d'Eudes et de Pépin! Si ces noms de victoires ne font pas battre vos cœurs, peut-être tressailliront-ils au souvenir de notre désastre de Poitiers. Les osse-

ments de nos pères ont engraissé le sol français. La moisson qu'on y récolte, c'est le sang des nôtres qui la fait germer; elle est à nous, on nous la vole, allons-la reprendre! »

L'assemblée accueillit ce discours par des hourras formidables. Les cris, les serments, les menaces, les conseils se croisaient et se confondaient si bien, que Marsille ne savait auquel entendre.

Le roi de Saragosse remarqua cependant deux de ses émirs qui se tenaient à l'écart et demeuraient silencieux. Quand ce tumulte se fut apaisé, il leur fit signe d'approcher.

« Pourquoi vous isoler ainsi et ne point partager l'enthousiasme général? Répondez, Abiathar; répondez, Ybna-l'Arrabi. Vous êtes d'ordinaire plus empressés lorsqu'il s'agit d'affaires de guerre.

— Seigneur, répondit Abiathar, alcayd de Huesca, je vous vois avec peine tenter une aventure dont vous ne tirerez aucun profit. »

Un murmure menaçant fut la réponse de l'assemblée.

« Grande est la responsabilité que vous prenez, dit à son tour Soleyman Jaktan-Ybna-l'Arrabi, alcayd de Saragosse; puissiez-vous ne pas vous repentir d'avoir appelé sur vous la colère du roi des Francs! »

Ces paroles excitèrent un tel mouvement de rage, que plusieurs des pairs de Marsille tirèrent leur sabre du fourreau et en menacèrent les deux émirs.

« En vérité, reprit le roi de Saragosse, je ne vous reconnais pas, et veux attribuer à votre grand âge les lâches paroles que vous venez de prononcer.

— Nous ne manquons ni de courage ni de force, malgré notre âge, dit Abiathar que la colère faisait affreusement pâlir, et nous le prouvons suffisamment, il me semble, en osant parler le langage de la raison devant des fous. »

Plusieurs chefs s'avancèrent l'arme haute.

« Nous ne manquons pas de force non plus, ajouta Ybna-l'Arrabi en prenant à la gorge un de ses plus violents adversaires et en le jetant à vingt pas; ceux qui en doutent en trouveraient facilement la preuve. »

Marsille descendit de son trône et se plaça entre les combattants.

« Gardez cette ardeur pour une occasion meilleure. Je vous remercie de m'avoir prouvé que j'avais raison de compter sur vous. Quant à toi, Abiathar, quant à toi, Ybna-l'Arrabi, je vous sais gré de votre franchise; mais vous prévoyez les choses de trop loin pour n'avoir pas deviné que je confierai à d'autres la défense de Huesca et de Saragosse. N'ayant plus aucune charge relevant de

ma couronne, vous pourrez écouter sans remords les conseils dont, je le vois, votre prudence est prodigue. »

Puis il leur fit signe de se retirer. Les deux émirs s'inclinèrent et sortirent. Un mois après, ils arrivèrent à la cour de France.



Abiathar que la colère faisait affreusement pâlir. (Page 122.)

CHAPITRE VI.

CHARLEMAGNE EN ESPAGNE.



Les Sarrasins partirent ventre à terre. (Page 126)

Abiathar et Ybna-l'Arrabi trouvèrent Charlemagne à Paderborn; l'empereur leur donna immédiatement audience.

« Seigneur, dit Abiathar, nous venons, accompagnés d'une centaine des nôtres, vous déclarer foi et hommage. Le bruit de votre gloire sans pareille est arrivé jusqu'à nous, et nous avons pensé que celui qui accomplissait tant de prodiges devait être le favori du Très-Haut. Nous avons étudié en secret les livres de votre religion; nous y avons trouvé la source de toute vérité et de toute vertu; ils nous ont convaincus et nous ont donné un ardent désir de devenir chrétiens. Nous voulûmes alors faire des prosélytes, et, foulant aux pieds le croissant, nous eûmes le courage d'arborer la croix. Le martyre faillit précéder pour nous le baptême; Marsille nous poursuivit et donna l'ordre de nous faire subir les plus affreuses tortures. Mais Dieu nous vint en aide; nous pûmes échapper aux bourreaux qui nous poursuivaient, et nous voici aux pieds du chef le plus puissant du monde chrétien pour lui demander le baptême. »

Ce discours mensonger fit la meilleure impression sur l'esprit de Charlemagne.

« Nous venons en outre, seigneur, ajouta Ybna-l'Arrabi, vous annoncer que Marsille prêche la guerre sainte et qu'il se prépare à envahir vos États. Nous ne vous apportons pas les présents d'usage : l'or, les pierreries, les riches étoffes ; nous faisons mieux, nous vous apportons l'Espagne. A vous les clefs de Huesca, de Valence et de Saragosse. Ces villes nous sont dévouées, et vous attendent pour renverser le croissant et adorer la croix. Nous nous déclarons dès à présent vassaux de la couronne de France, et offrons de vous livrer les quatre seuls passages praticables qui existent dans les Pyrénées, savoir : ceux de Barcelone, de Puycerda, de Pampelune et de Tolosa. Les chrétiens d'Aragon, de Castille et de Léon sont prêts ; au premier signal, ils descendront des hauteurs inaccessibles qui leur servent de refuge pour se joindre à vous. Des Asturies à la Catalogne, l'étendard de la croix est prêt à se lever. Réunissez en hâte une armée puissante, et surprenez ceux qui s'apprêtent à vous surprendre. »

Charlemagne fut si ravi, qu'il tendit les bras aux deux émirs et les baisa à la joue et au menton ; puis il les présenta à ses pairs, barons et évêques, et les invita à redire devant eux les nouvelles qu'ils lui avaient apportées ; ce qu'ils firent.

« C'est monseigneur saint Jacques qui me les envoie, se dit l'empereur, et, par la benoîte Vierge Marie, je jure bien de ne pas le laisser attendre ! »

La guerre était résolue depuis plus d'un mois déjà, lorsque les deux alcayds arrivèrent à Paderborn ; ils ne tardèrent pas à voir accourir de toutes parts les armées que Charles y avait convoquées. Il faut que vous sachiez, mes enfants, que les comtes qui possédaient des terres fiscales, c'est-à-dire relevant du domaine de la couronne, devaient se tenir en tout temps prêts à la guerre, et se rendre avec leur contingent d'hommes d'armes, au premier appel, là où il plaisait au souverain de les réunir. Charlemagne ne fit jamais de préparatifs plus formidables que pour cette expédition d'Espagne. Il appela le ban et l'arrière-ban de ses fidèles de Neustrie, de Bourgogne, d'Austrasie, de Germanie, de Bavière, de Septimanie et de Provence ; il convoqua jusqu'à des Lombards, bien qu'ils fussent à peine soumis. On était au commencement du printemps ; l'empereur jugea le moment favorable pour entrer en campagne. Il se rendit d'abord à sa ferme de Casseneuil en Poitou, y célébra la

Pâque et partit de là à la tête de la plus merveilleuse armée qu'il eût encore commandée.

Les Sarrasins qui assistaient à ce défilé en furent épouvantés. D'abord passèrent deux cent mille simples soldats vêtus de cent manières différentes, suivant la contrée d'où ils venaient, et il en était arrivé de tous les points de l'Europe. Ensuite les machines de guerre : tours, balistes, onagres, scorpions et catapultes. Puis les paladins, les comtes et les pairs du royaume, suivis des évêques, des abbés et des clercs de la chapelle royale. Quand parut Charlemagne, revêtu de son armure de combat, les Sarrasins frissonnèrent.

« C'est fini de l'Espagne, dirent-ils en versant d'abondantes larmes; quels peuples, quelles villes, quels remparts résisteraient à de tels hommes! Un tourbillon de fer va s'abattre sur les enfants du Prophète; que ferions-nous sur la terre après cela? Allons mourir où nous sommes nés. »

Et les Sarrasins, sans attendre la fin du défilé, partirent ventre à terre. On les retrouva plus tard parmi les morts, sous les murs de Saragosse.

L'empereur divisa son armée en deux corps : l'un, composé de Lombards et d'Austrasiens, partit de Narbonne sous les ordres du comte Bernard, entra en Espagne par Perpignan, suivit la mer jusqu'à Barcelone et occupa la Catalogne jusqu'à l'Èbre. Le second corps, composé de l'élite de l'armée, des comtes et des pairs, franchit, sous les ordres de l'empereur, les Pyrénées du côté de la Gascogne et de la Navarre, et vint mettre le siége devant Pampelune, où arriva à son tour le comte Bernard.

Le siége durait depuis trois mois et était des plus sanglants, lorsqu'un jour Charlemagne, s'étant agenouillé, fit cette prière :

« Sire Jésus, je suis venu en ce pays pour votre plus grande gloire et à cette fin de détruire la gent sarrasine, votre plus grande ennemie sur la terre; donnez-moi que je prenne ce repaire d'infidèles, et je le purifierai, et l'on chantera vos louanges là où l'on encense les faux dieux; et vous, seigneur saint Jacques, si vous m'êtes réellement apparu, si j'accomplis bien les ordres que vous m'avez donnés, priez le sire Jésus qu'il me laisse prendre cette cité. »

Il se releva réconforté, ordonna l'assaut, et ce jour-là Pampelune fut prise. Cent mille Sarrasins reçurent le baptême; ceux qui voulurent demeurer en mécréantise furent occis.

Les Francs suivirent ensuite le cours de l'Èbre et mirent le siége devant Saragosse.

La ville résista de son mieux, mais elle était condamnée; elle eut le sort de Pampelune. Les Sarrasins émerveillés se résignèrent; partout les alcayds et les émirs accouraient au-devant du roi des Francs et lui rendaient hommage; ceux qui ne pouvaient venir lui envoyaient des otages et lui payaient tribut.

Charles parcourut en vainqueur tout le nord de l'Espagne — de la Catalogne à la Galice, adoptant le cours de l'Èbre pour frontière, recevant plutôt que prenant les villes et châteaux. Il se rendit à Compostelle, visita dévotement la sépulture de saint Jacques, ainsi qu'il l'avait promis, et fit donner le baptême aux Galiciens qui avaient abandonné la foi de leurs pères pour le service de Mahomet. Il établit des ministres de la sainte Église dans les principales villes d'Espagne, et assembla dans le mois de juillet un conseil de soixante évêques et un parlement de barons, dans lesquels il décida que tous les archevêques, évêques, rois ou princes d'Espagne et de Galice, présents et à venir, devraient obéissance à l'archevêque de Compostelle. L'église fut à tout jamais dédiée à saint Jacques (ce fut Turpin qui officia); elle reçut comme douaire une rente de quatre deniers par an, que devait lui payer chaque « chief d'ostel », et fut affranchie de tout servage. Il déclara, en outre, que sa volonté était que tous les évêques y fussent mitrés et tous les rois couronnés par l'archevêque du siége, en l'honneur de Dieu et de saint Jacques.

C'est ainsi que l'empereur paya sa dette à l'apôtre.

Ceci fait, il poursuivit son chemin jusqu'à la pointe finale de la côte espagnole, qui a nom aujourd'hui cap Finistère; là, il jeta sa lance dans la mer et, voyant qu'il ne pouvait passer outre, il rendit grâces à Dieu et à saint Jacques de l'avoir aidé à conduire son expédition à bonne fin.

Le restant de l'or et de l'argent qu'il rapporta d'Espagne lui servit à restaurer et à fonder maintes églises, à savoir : Notre-Dame-Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle, et Saint-Jacques en la même ville, une seconde église de Saint-Jacques à Béziers, une troisième à Toulouse, une autre en Gascogne, entre le village de Saint-Jean de Sorgeat et Ax; une dernière enfin à Paris, entre la Seine et Montmartre, dont il ne reste plus que la haute tour connue sous le nom de tour Saint-Jacques-la-Boucherie. L'empereur divisa ses nouvelles provinces en deux Marches, qu'il appela Marches de Septimanie et de Gascogne. La première, composée de la Catalogne actuelle, eut Barcelone pour capitale; la seconde, comprenant la Navarre et l'Aragon, eut pour capitale Saragosse. Louis,

roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne, eut pour mission de contenir les populations soumises jusqu'à l'Èbre.

Marsille comprit qu'il ne pourrait jamais avoir raison de ses ennemis par la force; il résolut d'employer la ruse, et vous verrez un peu plus loin comment il s'y prit.





Quarante borgnes attendaient que l'empereur les passât en revue. (Page 131.)

CHAPITRE VII.

GUET-APENS

Mitaine avait suivi l'empereur en Espagne; elle commençait à se servir de l'épée avec tant d'adresse, qu'on ne s'apercevait pas que la force lui manquait. Elle montait à cheval à merveille et portait avec aisance le haubergeon, les jambières de mailles, le cabasset et les grèves de fer; il ne lui manquait que des ailes pour ressembler à s'y méprendre aux angelots cuirassés de la suite de l'archange Michel.

Charlemagne, qui n'avait pas oublié les attaques dont Mitaine avait été plusieurs fois l'objet, — sous prétexte de récompenser la belle conduite de sa filleule, — lui donna vingt hommes à commander. C'était en réalité une garde protectrice que le bon empereur plaçait auprès d'elle.

Voyez-vous d'ici notre petite amie, marchant fièrement à la tête de ses vingt vétérans!

La précaution était bonne; mais il arriva qu'un jour Mitaine s'égara aux environs du camp. La nuit la surprit dans un bois qui pouvait être fort beau au soleil, mais qui n'était guère rassurant par la nuit noire. Elle descendit de cheval au milieu d'une clairière et résolut d'attendre le jour, plutôt que de s'engager

plus avant. Il faisait tellement sombre que le diable lui-même, tout adroit qu'il est, aurait eu grand'peine à retrouver sa queue. L'enfant s'étendit sur la mousse, dormant d'un œil, guettant de l'autre. Au bout d'un instant la lune mit le nez à l'horizon, mais sa lueur traversa à grand'peine çà et là le feuillage et n'éclaira que très-imparfaitement quelques points dans le taillis. Mitaine entendit des pas et se redressa inquiète.

« Que je suis folle! se dit-elle au bout de quelques secondes; c'est mon cheval qui piétine et fait craquer les branches sèches. »

Elle s'étendit de nouveau; il lui fut impossible de fermer les yeux. Tout était calme cependant, mais le silence l'émut plus que n'avait fait le bruit. Elle appela son cheval par trois fois : « Vaillant!... Vaillant!... Vaillant!... » et un hennissement lointain lui répondit. Elle se leva et alla reconnaître à tâtons la place où elle avait attaché sa monture; le cheval n'y était plus. Alors elle crut distinguer au pied d'un arbre une forme humaine, puis à quelques pas une seconde, puis une troisième.... elle en compta jusqu'à huit. Elle les vit se mouvoir et s'approcher d'elle, formant un cercle qui se rétrécissait de seconde en seconde. Mitaine mit l'épée à la main et s'élança, mais elle sentit des mains puissantes qui la pressaient comme des étaux. Elle ne perdit pas courage cependant et commença à se débattre et à se rouler, mordre et frapper si bien qu'on eût pu voir, si la nuit avait été moins sombre, un amas de corps enlacés se mouvant effroyablement; toujours on la croyait prise, toujours elle s'échappait. Du reste, la besogne n'était facile ni pour les assaillants ni pour la victime, car nul n'y voyait goutte; on eût dit des aveugles se disputant une proie.

« Frappez donc! cria une voix sinistre, celle d'un personnage qui ne prenait pas part au combat.

— Frapper est plus aisé à dire qu'à faire, répondit un des brigands; on n'y voit pas, et le démon se démène de telle sorte qu'on ne sait par où le prendre. »

Mitaine continuait à frapper à tort et à travers. Un des combattants poussa un juron formidable.

« La chienne de fille m'a crevé l'œil! »

Et le blessé exaspéré, n'écoutant que la voix de la colère, frappa au hasard un de ses camarades. Il en résulta une bagarre dont l'enfant profita pour s'esquiver.

« Adieu, Croque-Mitaine! cria-t-elle; bien fin qui m'attrapera à la course. »

Au lieu de s'enfuir, elle se mit à grimper dans un arbre et se cacha dans le feuillage.

« Poursuivez-la, et si elle vous échappe, par le diable! je jure de vous faire pendre tous. »

Mitaine entendit alors ses ennemis qui fouillaient de la pointe de leurs épées les buissons de houx et de genévriers; le bruit s'éloigna peu à peu, puis elle n'entendit plus rien. Elle demeura cependant cachée dans les branches jusqu'au lever du soleil.

« Je saurai bien te retrouver cette fois-ci, maître Croque-Mitaine. Un des tiens est éborgné et j'ai reconnu l'accent westphalien de tes gens, se disait la petite en mettant pied à terre; si Dieu me conduit au camp de mon royal parrain, tu seras écartelé, foi de Mitaine! »

Elle se mit à genoux, fit la prière du matin et reprit sa route, comptant sur la Providence pour retrouver son chemin. Elle marchait depuis une heure, lorsqu'elle entendit des fanfares et des cris lointains.

« Qui sait à qui j'ai encore affaire cette fois-ci? prudence n'est pas couardise : le mieux est de me cacher et d'observer. »

Mitaine grimpa de nouveau sur un arbre et attendit. Elle ne tarda pas à voir approcher des soldats en quête; ils battaient les buissons et criaient à qui mieux mieux. Elle entendit son nom et reconnut son père qui, tout effaré, guidait les recherches de ses gens. Elle ne fut pas longue à descendre, je vous assure; quel bonheur elle éprouva en se jetant dans les bras de Miton!

Ce fut pendant un instant un échange de caresses et de phrases entrecoupées que nul ne songeait à écouter, et qu'il fallut recommencer d'un bout à l'autre une fois ce premier élan de joie passé. Le comte de Rennes raconta ses craintes en ne voyant pas revenir sa fille chérie, son effroi lorsque Vaillant rentra seul le soir; comment il avait passé la nuit à fouiller la forêt.... Et ce récit achevé, de nouveaux baisers remplacèrent les paroles.

On se mit en route, et Mitaine apprit à son père à quels dangers elle avait échappé. Elle renouvela ce récit devant Charlemagne.

L'empereur écouta attentivement sa filleule, puis il dit à Miton :

« Comte de Rennes, envoyez de tous côtés, et dites qu'on m'amène morts ou vifs tous les borgnes que l'on trouvera à dix lieues à la ronde. »

Des pelotons de cavaliers partirent dans toutes les directions; ils firent si bien, que dès le lendemain matin quarante borgnes attendaient que l'empereur les passât en revue. Il y en avait de toutes les races : Francs, Juifs et Sarrasins. Charlemagne les examina avec soin, et quand il eut écarté ceux qui lui parurent

borgnes de longue date, ceux encore dont la présence au camp depuis deux jours se trouva bien constatée, il remarqua avec grande surprise qu'il ne restait plus que dix serviteurs à la livrée du comte de Mayence, tous les dix fraîchement blessés à l'œil droit.

L'empereur fronça les sourcils et fit venir Ganelon.

« Ah çà! mon compère, m'expliquerez-vous comment il se fait que tous vos gens soient borgnes depuis hier, — et du même œil encore?

— Rien n'est plus simple, sire : cela vient de ce que j'ai la vue extraordinairement basse.

— Vous moquez-vous de moi, Gane?... reprit l'empereur d'une voix de tonnerre.

— M'en préserve le ciel!... dit le comte en s'inclinant. Votre Majesté va voir qu'il n'y a dans ceci rien que de tout naturel. Ayant la vue très-faible, je suis à la piste de tout ce qui pourrait la fortifier. J'ai essayé de tous les remèdes et n'ai trouvé en France que des empiriques. L'un m'a purgé, l'autre m'a saigné, celui-ci m'a mis en rapport avec le diable, celui-là m'a fait prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle.

— Ne dites pas de mal de ces eaux, interrompit avec sévérité Charlemagne, qui en faisait usage et y croyait fermement.

— D'autres m'ont mis sur les yeux des ossements de sainte Ursule ; d'autres encore voulaient me faire rester cinq ans dans l'obscurité. Je désespérais d'obtenir jamais un bon résultat, lorsque le hasard fit tomber dans mes mains un Sarrasin plus docte qu'Esculape et qu'Hermès Trismégiste lui-même. Ce savant personnage m'expliqua qu'il fallait en toutes choses faire la part du feu, que je n'avais à dépenser qu'une somme de force et qu'en la répartissant sur mes deux yeux, je la divisais sans profit ; qu'il valait mieux avoir un œil y voyant comme deux, que deux yeux y voyant comme un, et il m'engagea à me faire éborgner. Ce discours me parut si rempli de logique et de sens, que je rendis la liberté à mon prisonnier.

— Mais cela ne m'explique pas....

— Un instant de patience encore, sire. Le remède me parut bon, mais violent, et j'avoue que je craignis de commettre une erreur irréparable. C'est alors que je fis venir ces drôles que vous voyez là-bas ; tous se plaignaient d'avoir la vue basse : je leur crevai l'œil droit.

— Et ?...

— Et ils y voient maintenant comme vous et moi.

— Parlez pour vous, comte; si vous avez la vue basse, je l'ai plus longue que vous ne croyez. Vous mériteriez, par saint Jacques! que je vous fisse éborgner pour vous apprendre à me conter de pareilles sornettes. Je ne suis ni Esculape, ni Hermès Trismégiste, mais je vais vous indiquer un remède qui vous fera le plus grand bien. Vous allez partir pour l'Aquitaine avec votre cavalerie borgne; l'air y est, dit-on, excellent pour la vue. Je vous remettrai une lettre pour votre ami Lupus et vous me rapporterez la réponse. »

Charlemagne se leva et tourna le dos au comte de Mayence, qui partit le soir pour Toulouse.



Elle se jeta dans les bras de Miton. (Page 131.)



C'était l'heure de la leçon de tir des pages de Charlemagne. (Page 135.)

CHAPITRE VIII.

COMMENT ROLAND S'Y PRIT POUR DÉMOLIR SARAGOSSE.

Si depuis quelques chapitres je ne vous ai pas parlé de Roland, n'allez pas en conclure, mes enfants, qu'il ne se distingua pas pendant la guerre d'Espagne ; il y fut toujours au premier rang. Jugez-en d'ailleurs.

Après trois mois de vaines attaques, Saragosse était debout, aussi forte qu'au premier jour. Les catapultes et les balistes s'étaient brisées avant de faire aux remparts la moindre gerçure. Les assauts avaient tous été repoussés, et les assaillants, déchiquetés à coups de damas et de lance, roulaient du haut des remparts dans les fossés ou disparaissaient dans les matières enflammées. La poix avait tellement bavé sur les murs qu'elle avait fini par les revêtir d'une cuirasse résineuse, bien autrement impénétrable que si elle eût été d'acier.

Roland perdit patience.

« Préparez tout pour l'assaut, dit-il à Charlemagne ; dans une heure la brèche sera faite. »

Et il descendit dans les fossés, n'ayant pour toute arme offensive et défensive que Durandal et son bouclier.

« Où donc va votre neveu, sire ? dit Turpin à l'empereur en suivant Roland des yeux. Est-il fou ou las de la vie ?

— Je ne sais ce qu'il va faire, mais il m'a engagé à tout préparer pour l'attaque, m'annonçant qu'avant une heure la brèche serait ouverte.

— Il le fera comme il l'a dit, sire, et, ma foi ! je lui en sais gré, car nous commençons à moisir ici. »



Le mur commençait à sourire. (Page 136.)

Charles monta à cheval et prit ses dispositions de combat. Les sentinelles, qui veillaient sur le haut des remparts, firent à peine attention à ce chevalier isolé qui s'approchait de la ville; mais entendant un grand bruit, elles se penchèrent et virent Roland qui du pommeau de Durandal frappait le mur à coups redoublés. Les Sarrasins se mirent à rire et se demandèrent ce que voulait ce fou.

« Si nous l'assommions? dit un des mécréants en s'apprêtant à rouler un quartier de rocher sur le bord du parapet.

— A quoi bon? reprit un autre ; est-il donc bien à craindre, et ne seriez-vous pas aise de savoir ce qu'il vient faire ici ? »

La curiosité est la plus mauvaise des conseillères : les sentinelles se découvrirent pour mieux voir, et quatre flèches les atteignirent en plein visage.

C'était l'heure de la leçon de tir des pages de Charlemagne !

« Voilà qui risque fort de faire loucher ces fils d'enfer ! » dit Mitaine en choisissant une nouvelle flèche.

Roland, étranger à tout ce qui se passait autour de lui, continuait sa besogne de destruction. Le mur commençait déjà à sourire et le preux, satisfait, en faisait autant. Cependant ce martèlement formidable excita la curiosité des assiégés, et quelques soldats, voyant de loin les sentinelles immobiles couchées sur les créneaux, voulurent savoir ce qui captivait ainsi leur attention. Ils se penchèrent à leur tour et reçurent chacun une flèche dans l'oreille.

« Que dites-vous de ces pendants d'oreilles? dit Mitaine en riant; vit-on jamais bijoux plus fins? Saint Éloi l'orfévre n'eût pas fait mieux. »

Pendant ce temps Roland redoublait d'ardeur. Une crevasse de trente coudées de long commençait à rendre la place dangereuse. Marsille, qui passait par là, sentit la terre frissonner sous ses pieds; chaque coup du pommeau de Durandal faisait maintenant trembler le quartier.

« Ah çà! dit le roi de Saragosse, ces maudits ont donc placé de nouvelles machines de guerre? Pourquoi ne m'en a-t-on pas prévenu? Allez, Ebrechin, et revenez en hâte me dire ce qui se passe. »

La terre continuait à trembler et quelques maisons commençaient à perdre l'équilibre.

« Ce n'est pas une baliste ordinaire qui manœuvre là, reprit Marsille ; aucune de celles en usage ne frappe d'aussi rudes coups. »

En effet, le roi avait à peine terminé sa phrase qu'une mosquée s'écroula à cent pas de lui; puis un bruit plus formidable encore le glaça d'épouvante.... La brèche était faite, Roland avait tenu parole.



La mosquée s'écroula.



Mahomet faisait sa sieste dans le paradis.

CHAPITRE IX.

VOYAGE AU PARADIS DE MAHOMET.

Pendant que Roland descendait dans le fossé de Pampelune, Mahomet faisait sa sieste dans le paradis. Une houri avait roulé un nuage sous sa tête, et il dormait près de la fontaine du Salsabîl.

Le premier coup du pommeau de Durandal avait réveillé le prophète.

« Entrez, » dit-il, et il se retourna, mécontent d'être ainsi dérangé.

Le second coup le mit de fort mauvaise humeur ; il sonna l'ange Namous, et lui demanda qui se permettait de faire un tel vacarme.

« Seigneur, dit le messager céleste, c'est encore ce Roland qui fait des siennes. Il a entrepris de jeter bas les remparts de Saragosse et je ne puis m'empêcher de trembler pour vos croyants.

« Voyons donc cela, dit Mahomet, je suis sûr que tu exagères comme à ton ordinaire, et mon brave Marsille n'est pas homme à se laisser prendre par un chrétien. »

Le prophète descendit dans son observatoire et braqua sa lunette sur Saragosse.

« Par le croissant!... je n'en reviens pas, ce chien a des allures de demi–

dieu. Je serais curieux de le voir de près. L'étiquette, les convenances ne me permettent pas d'aller le trouver. Vite, Namous, fais seller Borâk et descends



Le prophète braqua sa lunette sur Saragosse. (Page 137.)

auprès de Roland. Tu lui diras que j'aurais grand plaisir à lui parler; va, et ne manque pas de me l'amener. »

Le cheval du prophète se promenait en liberté sur la voie lactée; l'ange l'appela.

« Venez ici, Borâk, c'est assez brouter comme cela, vous êtes trop gourmand et finiriez par vous faire mal. Un picotin d'étoiles doit vous suffire. Il nous faut descendre sur terre, et vous pouvez à peine vous tenir sur vos jambes. Si le prophète le savait!... »

Et l'ange s'étant mis en selle joua de l'éperon; un quart d'heure après, ils avaient laissé Mars et Vénus derrière eux.

Quand Namous mit pied à terre, Saragosse était prise, pillée et ravagée; Roland se demandait ce qu'il pourrait bien faire de sa soirée. L'ange s'approcha respectueusement, et lui dit :

« Je suis Namous, l'envoyé et le confident du prophète. Le seigneur de la

Kabah t'a distingué entre tous les chrétiens et il désire ta venue. Réjouis-toi donc et suis-moi sans perdre un instant.

— C'est un grand honneur que me fait là ton maître, et beaucoup de mes frères d'armes en sont plus dignes que moi. Tu lui porteras mes excuses et lui diras que je vis modestement, que j'ai mes dévotions à faire.... et que d'ailleurs je ne vais jamais dans le monde.

— Le prophète aura lieu d'être surpris et blessé d'une pareille réponse, et il me demandera la véritable cause de ton refus. Crains-tu de te laisser séduire par les beautés de son paradis?

— Si tu connaissais Aude, ma chère Aude, cette idée saugrenue ne t'aurait pas traversé la cervelle.

— As-tu peur d'un voyage aérien?

— Si je croyais trembler, je me mettrais en route; la peur m'est étrangère et ne m'effraye pas. J'en entends si souvent parler que je serais curieux de la connaître.

— Tu es las de ta journée, alors?

— Expose à mes coups un rival digne de moi, tu verras si l'on peut lasser Roland. »

L'ange s'inclina et s'apprêta à se remettre en selle.

Les regards du comte du Mans se portèrent sur Borâk qui trépignait, piaffait, rongeant son frein, brisant les cailloux, impatient de regagner son écurie céleste.

« Voici une belle bête..., » dit-il émerveillé.

Le fait est qu'on en vit rarement d'aussi belle. Borâk était maigre, d'une taille élevée, fort de structure et luisant comme le marbre que l'eau lave sans cesse, la robe safranée, — un poil d'or pour trois poils fauves, — les oreilles inquiètes et effilées comme le calam, les yeux gros et pleins de lumière, les naseaux ouverts et fumeux, l'étoile blanche épanouie au front, le cou d'une moyenne arcade, couronné par une crinière souple et soyeuse à faire envie à une jeune fille, la queue longue et épaisse balayant le sol, la croupe luisante, l'échine grasse et frissonnante, la poitrine développée, le corsage long, le flanc court et uni, le ventre dégagé, le sabot fin et élevé, la corne lisse et noirâtre, des balsanes aux jambes, les paturons entre le boulet et la couronne, le jarret nerveux de l'autruche, les genoux bien emboîtés et les veines saillantes. Le mors était d'or, la bride de soie, la housse de brocart aux glands et franges ponceau.

« C'est la monture favorite du prophète; il te l'avait envoyée pour te faire honneur. »

Roland fut touché de cette attention. L'ange reprit :

« Je voulais t'en conduire une plus douce, mais Mahomet a dit que tu étais le meilleur cavalier qu'il connût, et que tu saurais bien t'en rendre maître. Cependant si c'est cela qui t'arrête, ajouta traîtreusement Namous, je puis te fournir d'autres moyens de transport. »

Le comte du Mans haussa les épaules, et pour toute réponse sauta en selle, malgré le poids de son armure, sans mettre le pied dans l'étrier et sans porter



Il était à la hauteur de la constellation du Scorpion.

la main sur la crinière. Borâk fléchit, puis s'élança dans l'espace, escaladant les nuages au triple galop. L'ange déploya ses ailes et prit les devants. Quand Roland revint de sa surprise, il était à la hauteur de la constellation du scorpion. Il comprit que la colère n'était pas de saison, et, s'étant assuré que Durandal était à son côté, il se résigna. Le voyage se fit sans encombre ; une seule fois le preux faillit perdre l'équilibre : Borâk, effrayé par une étoile filante qui lui avait passé entre les jambes, avait fait un bond du bouvier à la balance.



Les forêts vierges de l'Amérique ne sont que des broussailles auprès de celles qu'il distinguait. (Page 143.)

Enfin, au bout d'une demi-heure d'ascension, le cheval s'arrêta et l'ange frappa à la plus grande des huit portes du paradis. A peine fut-elle ouverte que Roland poussa un cri d'admiration.

Comment pourrai-je avec des termes humains vous décrire tant de merveilles surhumaines? Je dois d'abord vous dire, mes enfants, que toutes les facultés de notre brave chevalier acquirent, en passant le seuil du paradis, des proportions inconnues; ainsi sa vue, quoique bonne, ne lui permettait, sur terre, de distinguer les objets qu'à une assez faible distance; quelle ne fut pas sa surprise en distinguant très-nettement les êtres les plus microscopiques à six ou sept cents lieues, sans que pour cela les lois de la perspective en fussent heurtées. De même pour l'ouïe et l'odorat. Il a conté depuis qu'il respira avec grand plaisir l'odeur d'une fleur qui venait de s'épanouir dans une province éloignée, et qu'il écoutait en même temps le chant d'un oiseau inconnu qui vocalisait au pôle opposé. Son esprit était devenu si délié qu'il ne résultait pour lui aucune confusion de ce prodigieux perfectionnement de ses sens. Il embrassa d'un seul coup d'œil deux mille parasanges carrées de pays, et chaque parasange vaut un peu plus d'une lieue. Les forêts vierges de l'Amérique ne sont que des broussailles auprès de celles qu'il distinguait. Partout des villes éblouissantes de blancheur, surmontées de milliers de clochetons aux coupoles d'or et d'argent. Au pied de leurs murailles roulaient majestueusement des fleuves dans lesquels se seraient noyés le Rhin, l'Euphrate et le Nil. Rien de ce qui incommode les habitants de la terre n'existait dans ce pays enchanteur; le lion, le tigre, le serpent, la panthère étaient les ornements des forêts; ils se nourrissaient de verdure et se prêtaient aux usages domestiques avec une douceur parfaite. Point de vent, de la brise; point d'orages, une pluie parfumée; le climat de l'Italie sous le ciel de l'Égypte.

Une légion ailée vint au-devant de Roland; Israfil, l'ange de la résurrection, la commandait.

« Le prophète nous a envoyés vers toi pour t'annoncer sa venue; que préfères-tu : nous suivre ou l'attendre ici?

— Je vous suis. »

Et il se rendit au-devant du cortége. Il remarqua avec stupéfaction que pour lui faire place les forêts se reculaient, les fleuves changeaient leur cours. Il voulut s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un mirage, et il s'élança au galop vers un lac qui bordait la route. Le cheval ne refusa pas de sauter, mais l'eau s'éloigna avec respect et il retomba sur une pelouse épaisse et fleurie.

Isrâfil, ayant remarqué l'étonnement de Roland, lui dit :

« Le prophète a tenu à ce que tout ici te rendît hommage. Il sait que tu vas toujours dans la vie comme au combat, droit au but ; il a voulu te prouver qu'il connaît tes goûts et tes habitudes. »

Roland continua son chemin. Ayant rencontré le cortége, il s'arrêta pour le



Ayant rencontré la tête du cortége, il s'arrêta.

voir passer. La terre alors, sans qu'il s'en aperçût d'abord, s'enfla sous les pieds de sa monture, et il se trouva au bout d'un instant sur un tertre du haut duquel il dominait la foule. Isrâfil fit un geste, deux arbres sortirent de terre et projetèrent leur ombre sur le chevalier. Le comte du Mans, muet d'admiration, assista immobile au défilé.

D'abord marchaient mille cavaliers; chacun d'eux portait une oriflamme blanche et grenat; ceux-là montaient des chevaux blancs. Ensuite en venaient



Derrière ceux-ci venaient trente éléphants blancs parsemés d'étoiles d'or. (Page 146.)

mille autres couverts de cottes de mailles, armés de masses d'armes et montant des chevaux bais. Derrière eux, deux mille Berbères des environs de Tombouctou agitaient des lances aux banderoles vertes, et portaient au bras gauche le bouclier lamtien, à l'épreuve du sabre; leurs chevaux étaient noirs comme leur visage. Puis trois mille autres cavaliers ayant pour ceinture des peaux de serpent; ils avaient le bouclier de cuivre, leur arc était pendu au troussequin de leur selle, et dans leurs mains brillaient de longues hastes garnies de crochets aigus;

leurs chevaux étaient isabelles. Après eux marchait une armée composée d'autant de soldats qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer; ceux-ci armés de lances ou de haches, ceux-là de javelots ou de massues. A cent pas en arrière venaient huit mille éléphants, vingt-cinq de front; le premier rang composé d'éléphants blancs, le second de noirs, et ainsi de suite. Sur chacun d'eux une tour qui mettait à l'abri vingt combattants. Derrière ceux-ci venaient trente éléphants blancs parsemés d'étoiles d'or et si richement harnachés qu'on avait peine à les regarder sans cligner les yeux. Ces derniers servaient de monture aux épouses favorites du Prophète : vingt sur chacun d'eux. Un dais éblouissant de blancheur, soutenu par dix colonnettes d'argent, les abritait du soleil. Dix mille guerriers d'élite les entouraient. Enfin venaient des chameaux en nombre incalculable, tous chargés de palanquins dont la brise faisait flotter les tentures. Chacun d'eux était conduit par un Éthiopien richement vêtu, qui tenait à deux mains le zimâm ou bride nasale. Dans chaque palanquin, dix houris, trop belles pour que vous puissiez vous les imaginer, agitaient leurs éventails. Puis encore vingt mille danseuses vêtues de chlamydes légères, les jambes et les bras nus. Sur leur cou, dans leurs cheveux, on voyait, quand elles s'agitaient, comme un petillement de pierreries qui vous forçait à baisser les regards. Leurs bracelets en jouant à leurs poignets, leurs périscélides en jouant à leurs chevilles, faisaient entendre un cliquetis harmonieux et provoquant.

Vous dirai-je le nombre des joueuses de cithare, de tambourin et de mandole, celui des choristes aussi? A quoi bon grouper des chiffres insuffisants?... Ces houris n'étaient pas d'origine vulgaire! Mahomet avait composé leur corps de musc, de safran, d'ambre et d'encens; leur visage brillait d'un tel éclat que dans la nuit il resplendissait doucement, comme la lune lorsqu'elle monte à l'horizon au milieu des vapeurs de la terre. Leur voix était si suave que rien de ce qui tombait de leurs lèvres ne pouvait être indifférent. Derrière elles venait le Prophète, vêtu d'une robe verte et monté sur une jument blanche; il était le plus simplement habillé, le plus modestement monté, et cependant on sentait les genoux vous fléchir en le voyant passer. A sa droite se tenait Abd' el Motalleb, son grand-père; à sa gauche, son père, Abd' Allah; autour de lui, Ali, son cousin et son plus fervent disciple; Saïd, son enfant adoptif; les quatre sages de la Mecque : Waraca, Othman, Obaydallah et Zaïd; le fougueux Omar; Abou-Bekr, son fidèle, et des milliers d'autres aussi fameux. Cent mille cavaliers fermaient la marche.

A mesure que les troupes prenaient place, le paysage changeait d'aspect.



Enfin venaient des chameaux en nombre incalculable, tous chargés de palanquins. (Page 146.)

Roland, absorbé par le défilé, n'y avait pas pris garde; mais, lorsqu'il jeta les yeux autour de lui, il se vit entouré de montagnes dont il n'apercevait pas le



Derrière elles venait le Prophète. (Page 146.)

sommet. Ces hauteurs gigantesques, dont le conglomérat était formé de gneiss, de mica, d'agate, d'onyx, de trapp et de porphyre, disparaissaient à moitié sous des forêts dont la flore était empruntée à toutes les zones. Le baobab immense étendait ses branches auprès d'un groupe de palmiers, dont les feuilles légères dessinaient leurs fines silhouettes sur le ciel. Le mohonono argenté contrastait avec le sombre motsouri; le moupanda-panda du centre de l'Afrique, le jacquier des

Moluques, le chêne d'Europe confondaient leurs feuillages. Des fleuves, dont la source se cachait dans les nuages, bondissaient de rochers en rochers, lançant à chaque obstacle un panache de fumée humide, que traversaient des arcs-en-ciel.

Les troupes prirent place sur les hauteurs, et Roland aperçut des nuées de cavaliers campés fièrement sur des pics inaccessibles. Les éléphants se placèrent sur deux lignes, quatre mille sur chaque rang; devant ceux-ci se groupèrent les trente éléphants blancs des favorites du Prophète. Des anges parurent alors; ils ouvrirent leurs ailes toutes grandes et tendirent leurs épaules aux six cents préférées, qui y prirent place pour arriver jusqu'à terre. Elles vinrent à pied jusqu'au comte du Mans, s'inclinèrent devant lui et s'assirent à sa droite sur des tapis que l'on avait préparés. Les chameaux vinrent ensuite; ils s'accroupirent doucement, et les houris sautèrent du haut de leurs palanquins avec une légèreté et une grâce qui étonnèrent Roland plus que le reste. Leur pied ne laissa même pas de trace sur le sable. Comme les favorites, elles s'approchèrent du héros, baisèrent la terre devant lui et se rangèrent ensuite à sa gauche. Alors, comme un flot, arriva la troupe des danseuses célestes, au son des crotales, des flûtes, des théorbes, des tympanons, des cithares et des mandoles, au bruit des chants et de tous les instruments de gaieté. Leur ardeur s'accroît ou s'amollit au gré du rhythme qu'elles accompagnent de trépignements cadencés et de battements de mains à double et à triple temps. Leurs yeux pleins de langueur tout à coup lancent des étincelles. Les hanches se balancent, les tailles se courbent et se redressent, les bras s'agitent avec souplesse et avec grâce; parfois un peigne, impuissant à retenir une chevelure trop abondante, vole et rend la liberté à des tresses plus sombres que le noir cohel. Mais le Prophète a fait un geste : les danses cessent, et, semblables à des oiseaux effarouchés, les houris fuient et vont se grouper en face de Roland, à l'ombre des éléphants.

Mahomet s'approche à son tour du neveu de Charlemagne; celui-ci met pied à terre; ce qu'il ne manquait jamais de faire devant un vieillard.

« Que le Dieu qui a séparé les cieux et la terre, la lumière et la nuit; que le Créateur de toutes choses, étende sur toi sa bénédiction dans ce monde et dans le tien, dit le Prophète; sois le bienvenu parmi nous. Je sollicite toute ton indulgence pour le peu d'éclat de cette réception, mais notre entrevue a été en quelque sorte improvisée et je n'ai eu le temps de me faire suivre que de quelques familiers et des troupes aujourd'hui de garde auprès de ma personne; j'aurais craint d'ailleurs, en m'entourant davantage de paraître me défier d'un

ennemi de la veille dont je ne désire rien tant que de me faire un ami. Si je t'ai traité sans plus de cérémonial, c'est que je me suis senti porté à te traiter en frère. »

Roland fit la grimace. Mahomet feignit de croire que le soleil l'incommodait et sur un signe de lui, quatre anges s'envolèrent et étendirent devant le soleil un nuage rosé.

« J'accepte tes excuses, dit avec le plus grand sang-froid le comte du Mans, qui craignait qu'on ne voulût se moquer de lui. J'aurais d'ailleurs également besoin d'indulgence et si je suis venu ainsi sans suite, ne t'en prends qu'à mon désir de me rendre promptement à ton appel. »

Après cet échange de politesses, Roland reprit :

« Tu me pardonneras si je te presse de me faire savoir ce qui me vaut l'honneur de cette entrevue, mais j'ai hâte de retourner sur terre. Je suis de garde ce soir auprès de l'Empereur et je n'aime pas à manquer à mon service.

— Ne crains rien, dit Mahomet, j'ai arrêté le soleil; nous avons tout le temps de causer.

— Je t'écoute.

— Il n'y a pas de plus vaillant chevalier que toi, ton bras vaut une armée, ton jugement est sûr, tes décisions sont promptes....

— Combien me feras-tu payer ce panégyrique? Je te préviens, avant que tu ne poursuives, que, pour t'en donner grand prix, j'ai trop conscience de ma valeur.

— J'ai l'habitude d'offrir plus que je ne demande, sois sans crainte et laisse-moi poursuivre. Dans ma jeunesse on m'appelait : El Amin, l'homme sûr; je m'y connais en grandeur d'âme, et je sais que nul ne peut se dire plus loyal que toi....

— Voilà un éloge qui m'annonce, à n'en pas douter, que tu as quelque trahison à me demander.

— Si c'est trahir que de quitter la mauvaise cause pour la bonne, renoncer à des efforts qui seront vains, saisir le bonheur lorsqu'on nous l'offre, j'ai en effet une trahison à te proposer.

— Par le Dieu en trois personnes!... tu attends un bon prix de compliments qu'on ne te demandait pas.

— J'en jure par la Montagne, par le temple visité, par le toit sublime et la mer dans son plein, la vengeance céleste viendra; rien ne pourra la suspendre.

Les cieux ébranlés s'agiteront; les montagnes arrachées marcheront. J'en jure par le coucher de l'étoile[1] !...

— En vérité, voilà bien des serments. Quand nous avançons une chose nous autres preux chrétiens, on nous croit, sans que nous fassions intervenir le ciel, la mer et les étoiles, dit Roland en haussant les épaules.

— Aussi vrai que j'ai renversé les trois idoles de la Mecque : Lata, Aloza et Menat, les chrétiens seront chassés d'Espagne et leurs terres envahies; leur multitude sera dissipée et fuira honteusement; leur heure est marquée, elle sera amère et douloureuse.

— J'ai déjà lu tout cela dans le Coran, reprit le comte du Mans qui commençait à sentir la patience lui échapper; cela ne me dit pas ce que tu veux de moi, et pourquoi tu me fais perdre ainsi mon temps. Puisque l'avenir t'appartient, puisque tu es certain de notre défaite prochaine, rien ne s'oppose à ce que je retourne à mon poste.

— Oui, l'avenir est à nous, et tu retardes seul la venue de l'heure glorieuse. Nous vaincrons, mais, toi vivant, ce sera au prix d'énormes sacrifices. Pourquoi t'obstiner à retourner là où t'attend la mort? Je t'offre la souveraineté de cette contrée, ses richesses, ses femmes, ses guerriers. Les peuplades de l'air, de la terre et des eaux; les astres qui se meuvent dans le firmament; tout ce qui est doué de raison ou d'instinct; l'être et la matière, tout en un mot t'appartiendra et t'obéira sans réserve. Si le soleil t'incommode, la lune viendra le remplacer; fais un geste, les fleuves se sécheront pour te laisser passer; un peuple plus nombreux que tous ceux de la terre réunis, ne respirera que pour te servir. Ces guerriers sont vaillants.

— A quoi leur sert d'être braves, ils n'ont pas d'ennemis à combattre.

— Ces chevaux battent le vent à la course.

— Que me fait qu'ils soient rapides, il n'y a pas ici de but que je désire atteindre.

— Ces femmes sont belles.

— Elles sont belles en pure perte, je ne les aime pas.

— Durandal est fameuse sur la terre et cependant le dernier de ces soldats la couperait en deux en la frappant sur le tranchant de la pointe à la poignée.

— Assez! je t'ai déjà dit que j'étais pressé, interrompit Roland. Tu n'as

1. *Coran*, ch. LII.

pas, je pense, l'insolence de te croire assez riche en merveilles pour me décider à commettre une lâcheté; ton Dieu lui-même y devrait renoncer. Tu m'as dit que j'étais le plus vaillant des chevaliers; le serais-je si j'avais peur de la mort dont tu me menaces? Mon bras vaut une armée, as-tu ajouté; ai-je le droit de priver mes frères de son secours au moment surtout où tu prétends qu'ils sont en péril? Mon jugement est sûr; je prétends en donner une preuve nouvelle, en riant de tes menaces et en te prédisant une ruine totale. Mahomet et Jupiter se donneront bientôt la main et le croissant s'en ira où vont les vieux quartiers de lune.

— Tu ne veux rien entendre?

— Je n'en ai que trop entendu.

— Vois ces femmes qui te tendent les bras.

— Elles me font trouver Aude plus belle.

— Vois ces contrées que je t'offre.

— Quel merveilleux pays vaut le coin de terre où l'homme est né?

— Roland, foi de Mahomet! tu ne reverras jamais ton pays de France.

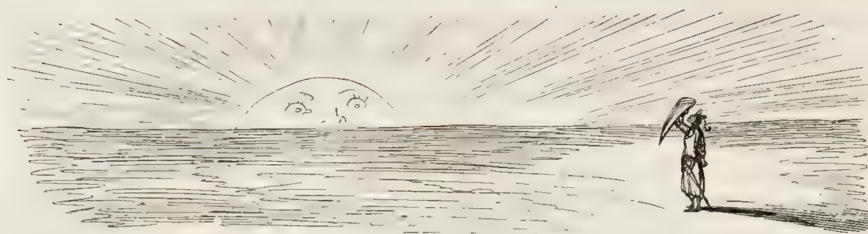
— Avant d'être Français, je suis chrétien. La patrie à laquelle j'aspire, c'est le ciel et ce berceau-là, tu ne saurais m'empêcher de le revoir.

— Chien d'infidèle!... s'écria le Prophète, je vais.... »

Ces mots n'étaient pas de ceux que Roland écoutait de sang-froid; Mahomet ne put achever sa phrase; le gantelet du chevalier vint le frapper sur les lèvres.



Le gantelet du chevalier vint le frapper sur les lèvres.



Le soleil lançait sur lui des rayons hostiles.

CHAPITRE X.

OU ROLAND RETROUVE SON LATIN ET OÙ LE DIABLE PERD LE SIEN.

Je ne puis pas vous dire ce qui se passa, mes enfants ; Roland lui-même n'en a pas gardé souvenir. Dès qu'il eut repris ses sens, il se leva, jeta les yeux autour de lui et se vit au milieu d'une plaine de sable qui se perdait de tous côtés à l'horizon. Le soleil lançait sur lui des rayons hostiles qui, en peu d'instants, rendirent son armure brûlante et insupportable. L'air était chargé d'une telle quantité d'électricité que les plumes de son casque faisaient entendre des petillements et lançaient des étincelles. En vain il chercha à l'horizon un point de repère ; partout la terre plane et le ciel bleu. D'énormes fourmis rousses allaient et venaient affairées ; c'étaient les seuls hôtes de ce désert. Tout à coup il vit en face de lui dans le lointain, de blanches mosquées, des bouquets de palmiers, un port de mer, des vaisseaux à l'ancre et d'autres prêts à sortir du port ; et de longues caravanes qui se croisaient aux portes de la ville. Roland sentit son courage renaître et il se mit à marcher dans cette direction. Mais il ne lui semblait pas qu'il approchât du but ; il se mit à courir et tomba de lassitude sur le sable brûlant. Alors la ville prit un ton plus jaunâtre, le bleu de la mer devint plus clair et se confondit avec le bleu du ciel; les arbres s'effacèrent et le comte du Mans se retrouva de nouveau dans la solitude. « A quoi bon rester immobile,

se dit-il, marchons dans la première direction venue ; je ne puis que gagner au change. » Il se releva, résolu à avancer tant que ses pieds pourraient le soutenir, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant au côté opposé à celui vers lequel il se dirigeait d'abord, une montagne couverte de verdure au sommet de laquelle s'élevait une forteresse. Trois murs d'enceinte la protégeaient; au pied de chacun d'eux roulait un fleuve couvert de vaisseaux de guerre. Trois escaliers suspendus, d'un travail merveilleux, reliaient entre eux les trois étages de la forteresse. Quatre bastions fortifiaient l'abord de chacun d'eux.

Roland se remit en route, mais à mesure qu'il avançait, la forteresse s'élevait dans le ciel, et au bout d'une heure de marche, il se trouva de nouveau n'avoir devant lui que l'horizon désert. Alors le découragement le prit, il s'agenouilla, fit le signe de la croix et versa quatre larmes, les premières qu'il eût versées. Elles tombèrent sur le sable et y creusèrent quatre sources d'une eau fraîche et limpide. Roland y puisa de nouvelles forces, et ayant remercié Dieu il s'apprêtait à se remettre en marche, lorsqu'il remarqua avec surprise une grande fermentation dans le sable. De petites vagues poussiéreuses commencèrent à s'agiter dans toutes les directions, et cependant l'air était toujours immobile ; puis le sable se mit à tournoyer sans relâche, traçant un large cercle à peu de distance de notre héros.



Trois murs d'enceinte la protégeaient

En tournoyant, il s'amoncelait et se précipitait, entraîné vers le centre par une force d'attraction effrayante. On eût dit qu'un polype gigantesque aspirait tout le sable du désert. Au bout de quelques minutes s'éleva, en tournoyant toujours, une colonne qui grandit à vue d'œil et dont le sommet se perdit bientôt dans le ciel. Un vent brûlant semblable à l'harmattan des côtes de Guinée, s'éleva faisant voler le sable de tous côtés ; le soleil devint rouge comme la fonte en ébullition ; la colonne de sable s'écarta de son rayon d'attraction et s'abîma sur le désert avec un sifflement effroyable. Roland ferma les yeux, mais il ne recula pas. Il entendit un immense éclat de rire et porta instinctivement la main sur la poignée de son épée ; ce qu'il vit le décida à la sortir du fourreau.

En s'écroulant, la colonne avait formé un monticule dont la base décrivait un cercle immense. Au centre, ensablé encore jusqu'à la ceinture, Roland vit avec surprise un colosse effroyable. C'était Iblis, le diable des Orientaux.

Permettez-moi de vous le présenter.

Sa Seigneurie avait cent pieds de haut, ce qui est une taille respectable même pour un démon de première classe. Sa peau noire, zébrée de rouge, était couverte d'écailles microscopiques qui la rendaient luisante comme une armure. Ses cheveux étaient longs et si crépus qu'un boa s'y fût égaré ; son nez écrasé était traversé par un anneau admirablement travaillé, comme on en voit aux buffles des campagnes de Rome ; ses dents blanches incrustées de pierreries prêtaient à son sourire un éclat irisé des plus étranges. Ses petits yeux prenaient, l'une après l'autre, toutes les nuances du prisme, ce qui rendait son regard impossible à soutenir. Ses oreilles en tout semblables à celles de l'éléphant, lui pendaient sur les épaules. Malgré tout mon désir de faire du pittoresque, je dois à la vérité de dire qu'il n'avait pas de cornes ; mais, en revanche, il avait une queue de soixante pieds de long, terminée par une main crochue qui vous eût pris l'obélisque comme un cure-dents. Iblis n'avait pour tout vêtement que ses ailes : de grandes ailes velues et souples à merveille dans lesquelles il aimait à se draper. Ajoutez une lueur phosphorescente courant sans cesse sur la peau de ce monstre, et vous comprendrez aisément que Roland ait tiré Durandal du fourreau.

Le démon se tordait.

« Sur l'honneur, je n'ai tant jamais ri de toute mon éternité ; sais-tu, petit, que tu viens de faire là un coup de maître. »

Ce ton familier déplut à Roland.

« Je viens de rencontrer Mahomet, tu lui as cassé cinq dents de devant. J'ai

vu bien des prophètes; mais, foi de maudit! je n'en ai jamais aperçu d'aussi furieux. J'ai, pour célébrer ce horion, accordé trois jours de congé à l'enfer. Il



Ce ton familier déplut à Roland. (Page 156.)

y aura concert, festin, bal, chasse à courre et spectacle. Je fais préparer par un de nos auteurs fameux, une petite comédie dans le genre d'Apollodore; au dénoûment Mahomet recevra cent coups de bâton. J'ai donné des ordres à toute la marmitonnerie et tu peux entendre d'ici un bruit de casseroles tout à fait réjouissant. Je tiens à te faire voir que nous ne sommes pas aussi arriérés qu'on le prétend. Tu retrouveras d'ailleurs parmi nos convives quelques-unes de tes anciennes connaissances; nous avons en ce moment fort bonne compagnie. Ma femme, — une gaillarde, — sera charmée de te connaître; viens avec moi, je veux te présenter à elle comme le meilleur de mes amis.

— Butor, dit Roland peu flatté de ces marques de tendresse, qui t'a donné le droit de me parler de la sorte? »

Iblis, peu habitué à s'entendre traiter ainsi, resta muet de surprise.

« Par les cornes de mon père!... dit-il, au bout d'un instant, je dois avoir mal compris. Donne-moi la main Roland pour qu'il ne me reste aucun doute. »

Et le diable tendit la queue au chevalier qui fit quelques pas en arrière.

« Ah çà! pygmée, dit Iblis aussi pâle de colère qu'un nègre le peut être, je

vais te faire rentrer sous terre. Me crois-tu taillé dans la même étoffe que Mahomet ?... »

Roland prit son second gantelet et le jeta au visage d'Iblis.

« Les deux font la paire, dit le neveu de Charlemagne en se mettant sur la défensive.

— Zacoum Zimzim Galarabak !... » s'écria le diable ivre de rage.

Vous saurez, mes enfants, que c'est là le plus formidable juron qu'on puisse prononcer en sarrasinois.

La terre s'ébranla, s'ouvrit sous les pieds de Roland, qui se sentit rouler dans l'espace. Son armure devint glacée.

« Si j'en reviens sans rhumatismes, se dit le preux, j'aurai vraiment bien du bonheur. »

Il entendit autour de lui des battements d'ailes; c'était une troupe d'afrîts, de djins et djinnesses.

« Réfléchis, Roland, il en est encore temps; Mahomet est prêt à te pardonner. »

Pour toute réponse, Roland entonna le cantique :

Sub tuum Præsidium confugimus. . . . .

« Encore quelques instants et ton corps va se briser sur la terre; rappelle-toi les merveilles que le Prophète offre de partager avec toi. »

Sancta Dei Genitrix; nostras deprecationes ne despicias,

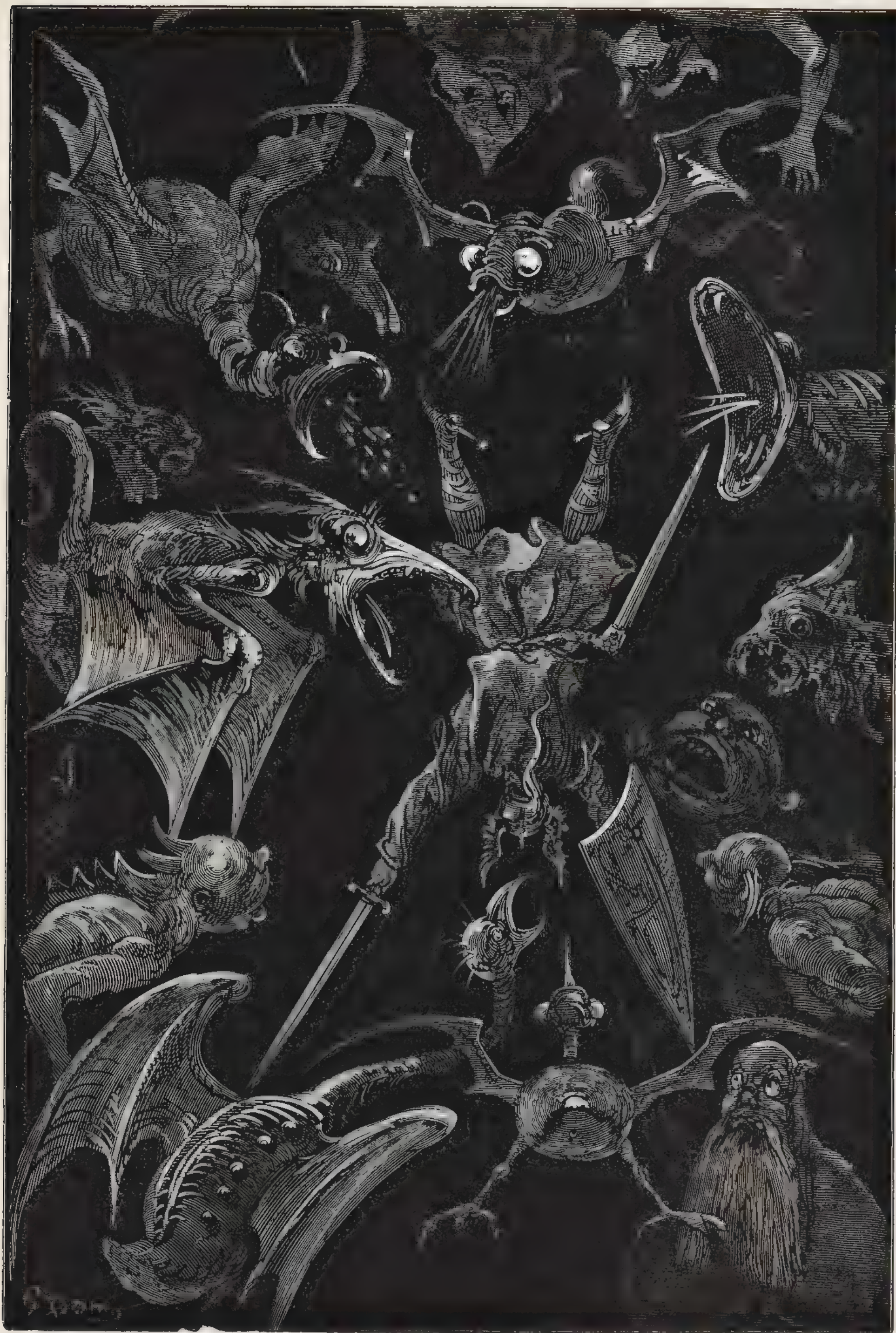
continua Roland; et il lui sembla qu'au lieu de rouler au hasard dans l'espace il voyageait doucement porté. Le chœur des afrîts et des djinns s'était éloigné; cependant on entendait encore un battement d'ailes.

« Rassure-toi, dit une voix si harmonieuse que Roland frissonna en l'entendant, je suis l'archange Michel et madame la Vierge m'envoie vers toi pour te secourir. Elle a été touchée de ta constance et charmée de ton courage. Repose en paix entre mes ailes, dans un instant nous serons sur terre. »

En effet au bout de quelques minutes, le comte du Mans, tout étourdi, arriva devant Saragosse.

Il était en prières dans sa tente, lorsqu'il entendit la voix de Miton.

« Cher Roland, êtes-vous là? criait le comte de Rennes inquiet.



Si j'en reviens sans rhumatismes, j'aurai vraiment bien du bonheur. (Page 158.)

— Me voici, dit le preux en courant au-devant de son ami.

— Charlemagne, qui sait combien vous êtes ponctuel, vous voyant de dix minutes en retard pour prendre votre service, vous fait chercher de tous côtés. Vous êtes pâle, cher comte, que vous est-il arrivé?

— Je vous conterai tout cela, » dit Roland en courant à son poste auprès de l'empereur.



Roland courut à son poste.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE



LE CHATEAU DE LA PEUR



Tous, au retour, lui firent le même récit.

CHAPITRE I.

LES QUATRE ADVERSAIRES DE CROQUE-MITAINE.

Charlemagne avait la mémoire longue; les dangers auxquels Mitaine se trouvait à chaque instant exposée, ne cessaient de le préoccuper. Il fit fouiller le lieu du guet-apens par ses espions d'abord, par ses gens d'armes ensuite; tous, au retour, lui firent le même récit. Ils lui dirent que la forêt était inhabitée; qu'on parlait bien d'un château appelé le *château de la Peur* qui devait se trouver aux environs; mais que personne ne l'avait jamais aperçu. Nul ne doutait cependant de son existence : s'il disparaissait un enfant, si quelque pièce de bétail s'égarait, « c'est le *sire de la Peur* qui l'a enlevé, » disaient en tremblant les paysans. Si le feu prenait dans quelque endroit, le sire de la Peur l'y avait dû mettre. La responsabilité de tous les accidents, malheurs, catastrophes ou fléaux remontait toujours au mystérieux habitant de cet invisible château.

« Je veux en avoir le cœur net, se dit l'empereur; j'ai peine à me résigner à accuser mon compère Gane. »

Et il assembla ses preux.

« Mes fidèles, j'ai besoin de quatre d'entre vous pour courir une périlleuse aventure. Je ne sais où je vous envoie; je ne sais si vous reviendrez. Qui veut tenter la mort pour mon bon plaisir? »

Tous les chevaliers se précipitèrent aux pieds de Charlemagne, lui demandant de les honorer de son choix.

« Vous me mettez dans un grand embarras, dit l'empereur ému, et je vois bien qu'il faut que le sort désigne mes quatre champions. Je puis sans crainte m'en rapporter à lui, car je vous sais égaux en bravoure. »

Les noms de tous les chevaliers présents furent mis dans un casque, et Mitaine servit au destin de fondé de pouvoir, sans se douter qu'elle se choisissait des vengeurs.

Le premier nom qu'elle appela fut celui d'*Allégrignac de Cognac, comte de Salençon en Saintonge.*

« Le sort me sert à merveille, dit Charlemagne en faisant de la main un signe amical au chevalier; vous connaissez la langue du pays et serez un guide sûr pour vos compagnons. »

Mitaine nomma ensuite *le baron de Mont-Rognon, seigneur de Bourglastic, Tortebesse et autres lieux.*

« Voilà qui se trouve à merveille : il n'y a pas dans les Arvernes un poignet plus ferme que le vôtre; s'il y a quelque poterne à enfoncer d'un coup d'épaule, vous serez là, Mont-Rognon.

— *Porc-en-Truie, sire de Machavoine,* cria Mitaine.

— Je suis en veine heureuse, par saint Jacques! Tu passes pour avisé, Porc-en-Truie, et tu mèneras à bien l'aventure que je te ménage, j'en suis certain. Je suis curieux de connaître mon quatrième serviteur.

— *Maragougnia, comte de Riom,* dit Mitaine.

— Nous avions déjà : le savoir, la force et l'adresse; Maragougnia rendrait des points au serpent pour la prudence. Si je ne réussissais pas avec de tels chevaliers, ce serait à désespérer de tout. »

Charlemagne s'enferma avec ses quatre champions; il leur dit les dangers qu'avait courus sa filleule, les recherches qu'il avait faites, ses soupçons; enfin, il leur parla du château de la Peur et conclut en ces termes :

« Je veux à tout prix en finir avec Croque-Mitaine; vous traverserez la forêt et ne vous arrêterez qu'à Alagon, petite ville située sur les bords de l'Èbre. Là, vous demanderez la *fonda del Caïman,* ou, si vous aimez mieux, l'*auberge du*

Crocodile. Vous pouvez vous y reposer quelques heures, puis vous repartirez. Toi, Allégrignac, tu te dirigeras du côté de Pampelune en évitant le cours de l'Èbre; toi, Mont-Rognon, tu chevaucheras dans la direction de Catalayud, et prends bien garde aux infidèles, mon mignon, car ils sont de ce côté assez mécontents des vexations que nous leur avons fait endurer. Quant à toi, Porc-en-Truie, tu te rendras à Fuentès. Si tu m'en crois, ne voyage que la nuit, tiens-toi bien caché le jour; tu me comprendras une fois en route. Toi enfin, brave Maragougnia, tu auras à te diriger du côté de Lérida, mais tu n'iras pas plus loin que la rivière Alcandre. Je t'ai réservé cette dernière entreprise, parce qu'elle est la plus périlleuse.... ne me remercie pas, je te comprends. Battez le pays dans toutes les directions et découvrez-moi le château de la Peur; celui qui me rapportera la tête de son châtelain redouté, sera duc et pair de mon royaume. »

L'empereur remplit d'or les escarcelles de ses preux et les congédia après les avoir embrassés. Une fois seuls, les quatre chevaliers se regardèrent :

« Que pensez-vous de ceci? dit Porc-en-Truie en faisant la grimace.

— Que je serai duc, dit en pirouettant sur son talon Allégrignac, véritable voisin de la Garonne; cette entreprise est un jeu d'enfant.

— Que nous ne pouvons pas faire autrement que de partir, dit Mont-Rognon, d'un air revêche, et que j'avais commandé pour ce soir un souper merveilleux que mangeront mes gens.

— Que nous ne reviendrons ni les uns, ni les autres, dit piteusement Maragougnia, en essuyant une larme avec le pan de sa cotte de mailles.

— Bah! qui sait? interrompit en souriant Porc-en-Truie; mettons-nous en route, ensuite nous verrons. »

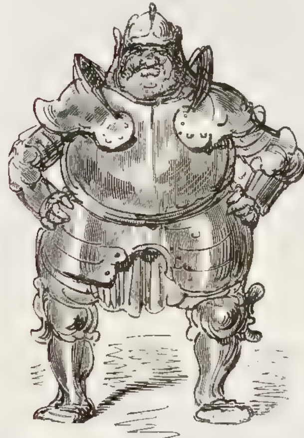
Ils se donnèrent rendez-vous sur la lisière de la forêt; une heure après ils y arrivèrent équipés pour le combat et pour le voyage.

Porc-en-Truie, sire de Machavoine, était un bon luron de trente ans, plus expert à éviter les coups qu'à en donner. Il tirait toujours son épingle du jeu sans en émousser la pointe, non qu'il manquât de courage, mais parce qu'il était affreusement fainéant. Il eût couru trois heures à pied par paresse, pour éviter de seller son cheval, et eût tué son meilleur ami dans un tournoi pour ne pas prolonger une joute fatigante. Il arriva au rendez-vous à cheval, n'ayant pour toute arme que son épée.

« Quelle imprudence! lui cria Allégrignac du plus loin qu'il l'aperçut; est-ce

donc à la noce que nous allons, et prétendriez-vous renouveler le haut fait de Miton à la passe d'armes de Fronsac?

— J'ai horreur des armes pesantes et compte bien ne pas m'exténuer pour cette petite Mitaine, dont, entre nous, je me soucie comme d'un grain de moutarde. »



_ Vous aurez le baron de Mont-Rognon.

Allégrignac de Cognac, comte de Salençon, avait vingt-cinq ans, six pieds six pouces, le visage ouvert, le cœur fermé, la langue infatigable, des membres d'acier, un bon estomac, de maigres rentes, les cheveux crépus, les dents blanches, de l'orgueil comme un Espagnol, du courage comme un Français, de la suite dans les idées comme une linotte, une assez jolie voix de haute-contre, l'humeur enjouée et un cheval gris nommé Sérénade.

Couvrez d'acier et d'armes pesantes un de ces hercules trapus et cagneux, que vous voyez dans toutes les fêtes, enlevant des poids et tout ce qu'on veut bien leur confier; vous aurez le baron de Mont-Rognon, seigneur de Bourglastic, Tortebesse et autre lieux. Ce faisceau de nerfs ne vivait que pour manger et boire; il descendait d'Ésaü par les femmes et de Gargantua par les hommes. Il fit un jour une action d'éclat : il passa sur le corps de six cents Sarrasins qui se trouvaient sur son chemin à l'heure du dîner. Il avait le ventre souple et la bouche armée de quatre rangées de dents. Vous ayant parlé de sa bouche et de son ventre, je ne continuerai pas son portrait; le reste de son individu était un composé d'accessoires.



Il passa sur le corps de six cents Sarrasins.

Il arriva le troisième au rendez-vous, traînant à la remorque une mule qui pliait sous le poids des comestibles et des flacons.

« Qu'est cela? dit Allégrignac en riant.

— Cela? reprit Mont-Rognon blessé de ce sans-façon; cela, c'est le souper.

— A quoi bon? dit Porc-en-Truie.

— Charlemagne nous a dit de mourir pour lui, interrompit le seigneur de Bourglastic, mais il n'a pas exigé que ce fût de faim. »


Maragougnia arriva le dernier.

Maragougnia, comte de Riom, arriva le dernier. Il était équipé de la façon la plus lugubre. Son armure était d'acier bruni parsemé de larmes d'argent. De la couronne qui surmontait son casque s'échappaient de maigres plumes noires qui pleuraient sur ses épaules comme des branches de saule; tout le reste à l'avenant. Il avait une qualité des plus rares qui faisait sa force : la peur doublait son sang-froid au lieu de lui brouiller la cervelle. On citait de lui des exploits qui n'étaient en réalité que des prodiges de lâcheté. Il faisait tout avec mélancolie; sa première femme mourut, dit-on, d'une maladie qu'elle contracta à force de bâiller; la seconde périt de langueur en trois semaines.

Derrière lui marchait un valet qui semblait avoir pressenti la sombre livrée illustrée, neuf cents ans plus tard, par le page de Mme de Marlborough. Ce lugubre écuyer portait les armes de rechange du comte de Riom, savoir :

2 épées de merci, — 3 épées diverses, — 1 lance, — 1 casque, — 1 cabasset, — 2 poignards empoisonnés, — 1 hache, — 1 fléau, — 1 écu, — 1 cuirasse, — 1 jaque de mailles, — 2 paires de gantelets, — 3 paires d'éperons.

« Ah mon Dieu! s'écria Allégrignac, allons-nous armer en guerre toute la contrée? Regardez, sire de Machavoine; le comte de Riom a dévalisé les salles d'armes de ses dix châteaux.

— Je me garderais bien de bouger pour m'assurer que Maragougnia a fait quelque folie, dit entre deux bâillements Porc-en-Truie, qui s'était couché sur l'herbe dès son arrivée; si tu me disais le contraire, peut-être la surprise me mettrait-elle sur pied; et encore, non!... je ne te croirais pas et resterais étendu.

— Libre à vous de rire de ma prudence; mais je n'oublie pas que nous marchons à la mort.

— A la mort! Quelle folie! Je prétends bien lutter de vieillesse avec les

Mathusalems de ce siècle, dit Porc-en-Truie en se levant. Mettons-nous en route sans plus tarder, si nous voulons arriver à Alagon ce soir.

— Pour nous préparer à mourir, dit Maragougnia en essuyant une larme avec son gantelet d'acier.

— Pour dormir, dit Porc-en-Truie en bâillant.

— Pour risquer quelques coups de dés! s'écria Allégrignac en faisant danser l'or de son escarcelle.

— Pour souper! » dit Mont-Rognon d'une voix creuse, en heurtant ses mâchoires l'une contre l'autre avec un bruit de castagnettes.

Dix minutes après, la caravane galopait à travers bois; au coucher du soleil, Allégrignac frappait du poing à la porte de la *fonda del Caïman*.



Dix minutes après, la caravane galopait à travers bois.



La fonda del Caiman

CHAPITRE II.

L'AUBERGE DU CROCODILE.

L'hôtelier était un homme de moyenne taille, moitié Espagnol et moitié Sarrasin, gras de torse, maigre de jambes, la peau olive et les yeux gris. Il s'était acquis une grande notoriété dans le pays par sa manière d'assaisonner les pieds de veau au safran et par son adresse à donner des coups de couteau au bon endroit.

Il faisait commerce de tout, et regrettait fort de n'avoir pas hérité de quelque religion qu'il eût pu abjurer à prix débattu, soit avec les Sarrasins, soit avec les catholiques. Au demeurant, un homme fort accommodant, pourvu qu'on eût l'escarcelle jaseuse ; et je croirai avoir parachevé son portrait en vous disant que c'était le plus grand bandit que portât la terre espagnole, de Pontevedra à Girone.

Ali-Pépé vint ouvrir.

On oublie toujours quelque chose! j'avais négligé de vous dire qu'il s'appelait Ali-Pépé.

« L'hôtesse? demanda Allégrignac en frisant sa moustache.

— Un lit! bâilla Porc-en-Truie.

— A souper! » hurla Mont-Rognon.



Ali-Pépé vint ouvrir. (Page 171.)

Maragougnia ne demanda rien; il était absorbé par la contemplation de l'hôtellerie, et l'inventaire qu'il en faisait était loin de le satisfaire.

Ali-Pépé demeurait sur la défensive, obstruant l'entrée de la fonda.

« Vos Seigneuries paraissent de trop noble race pour que je ne les prévienne pas qu'elles seront logées ici d'une façon tout à fait indigne d'elles.

— Voilà de la franchise et du désintéressement; et où pourrions-nous trouver un meilleur gîte?

— Mon hôtel est le seul et le meilleur de tout le pays.

— Alors livre-nous passage, dit Mont-Rognon en prenant Ali-Pépé par la ceinture et en le portant à bras tendu dans la cuisine; nous serons mieux là pour causer. »

Maragougnia entra le dernier; il fit jouer les serrures pour s'assurer que les portes fermaient bien, il examina toutes les issues, fit sonner le plancher et donna seulement alors à son valet l'ordre de lui apporter ses armes.

« Il nous faut quatre lits, dit Porc-en-Truie.

— Dans la même chambre, ajouta vivement Maragougnia qui craignait la solitude.

— Il nous faut d'abord à souper, vociféra Mont-Rognon. N'oublions pas, je vous prie, le plus important.

— Un souper frugal, aventura Maragougnia qui craignait la dépense.

— Frugal!... vociféra le sire de Bourglastic; ne fais pas une chose pareille, l'hôte, ou je brûle ta bicoque. Dépeuple ta basse-cour, vide tes viviers, décoiffe

tes flacons; égorge, épluche, éventre, débouche, et prépare-nous un repas de roi ou de sultan, à ton gré.

— Vous me servirez à part, larmoya le comte de Riom, des raves et votre vin le meilleur....

— Marché, ajouta obligeamment Allégrignac en riant.

— Puis-je savoir qui j'ai la gloire de servir, dit Ali-Pépé en faisant une révérence si respectueuse que Maragougnia la remarqua avec terreur, craignant de la voir comprise dans la dépense.

— Rien n'est plus aisé, répondit Allégrignac en rendant à Ali-Pépé son salut. Ce gros que tu vois là-bas est le pourvoyeur de Charlemagne et de toutes les bouches couronnées de la Grande Arménie à la Lusitanie, et de la Scandinavie à la Tripolitanie. Il va de contrée en contrée, cherchant des mets nouveaux pour en réjouir les tables souveraines. Son discours sur la rôtisserie est encore dans toutes les bouches; il y a démontré que le bœuf doit quitter la broche ayant le cœur rouge et saisi; le mouton la doit fuir lorsqu'il a le cœur rosé; le veau ne la doit abandonner que lorsqu'il a le cœur entièrement blanc. Cet homme, qui te paraît si simple, a découvert que la soif augmente dans les courants d'air; que les Scythes avaient l'estomac moins large d'un pouce que les Teutons, mais en revanche plus profond de sept lignes que les Cimmériens. Le premier il a cuit la carpe à l'eau de rose, et dernièrement encore, après d'arides recherches, il a retrouvé dans un manuscrit la recette du garum, si chère aux anciens et que l'on croyait perdue. Il m'a confié ce secret, je te le livre dans l'espoir que la reconnaissance te poussera à nous faire mieux souper. Apprends, profane, que pour confectionner cet assaisonnement de haut goût, il convient de laisser fermenter la chair du scombre femelle avec des champignons pendant dix-sept nuits au clair de lune; les entrailles en étant extraites avec soin, il faut les triturer, macérer et piler religieusement dans un morceau de soie rose.... rose, entends-tu bien. On recueille le jus qui en sort dans un vase d'argent, par un temps clair ou orageux. On le laisse reposer pendant trois semaines et sept heures, après l'avoir mélangé avec une préparation dont j'ai perdu le secret, et qui lui donne tout son prix. Tu vois à qui tu as affaire; fais en sorte que le repas soit digne du grand homme et de nous. »

Ali-Pépé s'inclina.

« Cet autre, qui ronfle là-bas, voyage dans l'espérance d'apporter quelque amélioration aux couchettes royales. Nul ne connaît mieux que lui le savant

agencement des coustepointes, du cheveciel, des quarriaus et des gouttières de lit. Son traité comparatif, intitulé : *Lectus cubilaris, lucubratorius, emortualis, genialis et descubitorius*, a été transcrit sur parchemin par les religieux du Mont-Cassin. A lui l'honneur d'avoir remplacé la balle de maïs par le duvet, qu'il rapporta de la terre des Cimbres, et d'avoir ajouté un second matelas aux lits de nos rois, qui ne se composaient que « d'une couste, d'un coussin et d'un faissel de feurre. » Tu vois qu'il te faudra soigner notre coucher. »

Ali-Pépé fit une nouvelle courbette.

« Je n'aime pas à parler de moi, continua Allégrignac, cependant je cède à tes instances en te disant qui je suis. Tu n'es pas sans avoir entendu parler du fameux géant Alcomiroziropoulopilousitounitapignac? »

L'hôtelier regarda le comte de Salençon de travers; puis, résigné, il fit un signe affirmatif.

« C'était ma mère! reprit Allégrignac. Elle mourut après seize ans d'heureuse union, assassinée par mon malheureux père qui n'avait jamais cessé de la rouer de coups. Dégoûtée du mariage, à juste titre, elle résolut de se vouer au célibat; dix mois après je vins au monde et choisis le métier des armes. Ma fortune, ma haute naissance, tout me disait que je ne pouvais rien devoir qu'à ma valeur. Je pris bravement mon parti et franchis les Alpes, décidé à venger mon père. Je mis le siége devant Toulouse. Te dirai-je mes malheurs?...

— Ne me les dites pas, seigneur; les détails que vous venez de me donner me suffisent et disent assez à qui j'ai affaire. Je ne vous demanderai même pas quel est ce quatrième chevalier.

— Ce saule pleureur?...

— Je suis un pauvre diable errant, en quête de la fortune, s'écria précipitamment Maragougnia. Mes goûts sont modestes comme ma bourse; je sais me contenter de peu.

— Je sers chacun suivant ses goûts et ses moyens, dit Ali-Pépé. Vous m'avez, messeigneurs, demandé bien des choses; je vais vous détailler mes ressources. Je n'ai qu'une chambre et qu'un lit....

— Je les prends, dit Porc-en-Truie. Pour rien dans le monde je ne passerais cette nuit à la belle étoile. Je ne me remettrai en route que demain. Si cependant l'un de vous désire partager avec moi....

— Merci, je partirai dans une heure, dit Maragougnia; et il s'en alla trouver

son écuyer pour lui recommander de ne rien donner aux chevaux. « Ils trouveront de l'herbe sur la route, » ajouta-t-il.

« Quant à moi, je t'abandonne la chambre de grand cœur, reprit Mont-Rognon; je prétends passer la nuit à table. Je me mettrai en route au petit jour.

— Et je te tiendrai compagnie jusque-là. Nous avons, du reste, quelques flacons et une vieille querelle à vider, dit Allégrignac au sire de Bourglastic; tu prétends me rendre trois fioles sur dix, je te parie qu'à la neuvième bouteille tu roules sous la table. Je me sens d'humeur à te tenir tête aujourd'hui. »

Un sourire de mépris fut la réponse de Mont-Rognon; puis, se tournant vers l'hôtelier :

« Quel potage te crois-tu capable de nous faire?

— Votre Seigneurie s'accommoderait-elle d'une soupe aux grenades?

— Fais-moi voir tes grenades. »

Ali-Pépé courut à la cave et en revint avec un plein panier de fruits. Mont-Rognon en choisit une douzaine.

« N'oublie pas de servir ton potage tiède et ajoutes-y quelques tranches d'orange. Après?

— Si Votre Seigneurie voulait s'en rapporter à moi, elle n'aurait pas à s'en plaindre; j'ai été *prime-queux* du roi de Mésopotamie pendant dix ans, et Sa Majesté m'a fait dire, il y a huit jours encore, qu'elle ne mangeait plus rien avec plaisir depuis mon départ. Je proposerai :

La soupe aux grenades et la soupe au gruau, bain d'ortolans.

Comme entremets :

Les pieds de veau au safran;

Les rouelles et daintiers de daguet en menus droits.

Ensuite :

Le poulet farci à la Madame-Râpée;

Le héron du lac d'Ambonne cerné de gelinottes;

Le marcassin rôti, accompagné de sa sauce cameline.

— J'aimerais assez un quartier de baleine sur un lit de jaunes d'œufs, ajouta négligemment Allégrignac.

— J'en avais ce matin encore, mais on est venu prendre le dernier quartier pour le roi Marsille.

— Vous remplacerez cela par un paon en belle-vue, vous le farcirez de marrons et de safran, et ajouterez une garniture de fenouil roulé dans le sucre.

— J'offrirai en outre à Vos Seigneuries :

Les dorades au jus d'orange et les murènes à l'iris.

— Est-ce tout?

— Oui, seigneur; c'est là un menu simple, mais de choix.

— Par la Pâque! s'écria Mont-Rognon, vous voulez donc nous faire mourir de faim, monsieur le prime-queux du roi de Mésopotamie? Renforcez-moi ce dîner de nonnain de quelque civet de biche, quartiers de lièvre au gros sel, choux en compote, purée de figues barbaresques à la Sardanapale, entrailles de porc dorées au vin odoriférant et côtes de bœuf au miel. Courez à vos fourneaux, et si nous avons besoin de quelque autre chose, nous vous appellerons. »

Ali-Pépé salua et s'apprêta à sortir.

« Un mot encore, ajouta Allégrignac : n'oublie pas que le rôti s'apporte sur la broche, et surtout soigne les vins; ne crains pas de monter trop de flacons.

— En vous en allant, l'hôte, dit Porc-en-Truie, vous me montrerez ma chambre. Je vous dis adieu, Allégrignac; votre main, Mont-Rognon; bonne chance, Maragougnia. Je dormirai sans doute encore lorsque vous vous mettrez en route; puissiez-vous réussir et rapporter à l'empereur ce qu'il vous demande.

— Trop heureux si nous rapportons notre peau! » soupira le comte de Riom en se disposant à partir.

Dans le chapitre suivant, vous verrez, mes enfants, comment les quatre chevaliers s'y prirent pour satisfaire Charlemagne.





Aurais-tu la folle prétention de me loger ici?

CHAPITRE III.

COMMENT ALLÉGRIGNAC, PORC-EN-TRUIE ET MONT-ROGNON ENTRÈRENT EN CAMPAGNE.

Porc-en-Truie suivit Ali-Pépé. Ils montèrent au premier étage et entrèrent dans une chambre d'assez mesquine apparence.

« Aurais-tu la folle prétention de me loger ici?

— C'est la plus belle chambre de mon auberge; le roi Marsille y a couché le jour de....

— J'espère que tu ne vas pas continuer à me débiter de semblables sottises; apprends à mieux connaître ton monde. Où est le lit?

— Le voici, monseigneur.

— Cela un lit?... par la barbe de Salomon, ce que tu as l'insolence d'appeler un lit eût fait reculer Job lui-même; et il ne passait pas pour dégoûté. Qu'est-ce que cela qui pend aux courtines?

— Des toiles d'araignée, dit avec satisfaction Ali-Pépé. On les ôte quand les voyageurs le demandent, mais ils ne le demandent jamais.

— Pourquoi cela?

— Les araignées mangent la vermine, répondit-il sans s'émouvoir.

— Et tu oses entrer ici! s'écria Porc-en-Truie pâle de colère.

— J'ose assurer à Votre Seigneurie qu'il n'y a pas de meilleur lit dans tout Alagon.

— Fais-moi voir le tien. »

Porc-en-Truie prit Ali-Pépé par l'oreille et se fit conduire bon gré, mal gré. Ce n'était pas un palais, non; mais tout était en ordre dans la chambre de l'hôte et le lit donnait envie de s'y étendre.

« Comment, maudit! tu aurais pu dormir sans remords sur ce lit d'alcayd pendant que j'aurais servi de pâture aux araignées que tu collectionnes? Sors d'ici et bénis le Ciel de ne pas descendre par la fenêtre! »

Le sire de Machavoine mit l'hôtelier dehors. Celui-ci, qui abandonnait sa chambre avec douleur, essaya de parlementer, mais il ne reçut aucune réponse. Le grincement des verrous, le craquement du lit furent presque aussitôt suivis d'un ronflement sonore qui enleva tout espoir au vaincu.

Il descendait d'assez mauvaise humeur, lorsqu'il entendit marcher avec précaution au bas de l'escalier. Le maître de l'auberge du *Crocodile* avait le courage des lâches qui s'embusquent pour frapper, mais qui faiblissent devant un danger inconnu ou imaginaire et reculent devant une franche attaque. Porc-en-Truie avait gardé la lumière; l'obscurité était complète.

« Qui va là? cria Ali-Pépé d'une voix mal assurée.

— Un ami, » répondit en sourdine une voix non moins émue.

L'hôtelier tira des plis de son surcot un de ces couteaux formidables dont l'usage s'est perpétué en Espagne, et l'ayant ouvert il descendit lentement les dernières marches.

« Qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Ne parlez pas si haut, pour l'amour de Dieu! Ne reconnaissez-vous pas ma voix? vous m'avez servi des raves il y a une heure.

— Le chevalier aux plumes noires?

— Lui-même. Ne pourrais-je pas vous parler en secret?

— Nous aurions de la peine à trouver un endroit plus sombre et plus solitaire. Que voulez-vous?

— Je désirerais loger ici à l'insu de mes compagnons de route; je vous dirai plus tard pourquoi.

— Rien n'est plus facile, ils seront tous partis demain matin.



C'est la plus belle chambre de mon auberge. (Page 177)

— J'ai besoin d'une chambre modeste, je compte la garder un mois; mais ce qu'il me faut avant tout, c'est votre discrétion.

— Je suis muet comme ma conscience, et j'ai une chambre qui vous conviendra à merveille. »

Ali-Pépé crut avoir placé le taudis qui avait si fort déplu à Porc-en-Truie. Il s'éloigna un moment, revint avec de la lumière et remonta l'escalier, suivi cette fois par Maragougnia. Il ouvrit la porte, entra le premier, mit la main derrière la flamme de sa lampe et se retournant :

« Voilà votre affaire !... » dit-il du ton d'un homme sûr de lui.

La brusque apparition de cette clarté douteuse mit en mouvement des myriades de petits points noirs qui, se heurtant, s'escaladant, se croisant sur le mur, finirent par disparaître dans les tentures et les boiseries.

« Je voudrais quelque chose de plus simple, » dit en baissant les yeux Maragougnia ébloui.

Ali-Pépé ne put retenir un cri de surprise.

« De plus simple !... Les voyageurs sont bien les mêmes, ajouta-t-il tout bas avec découragement, impossibles à satisfaire ! »

Cependant l'hôtelier de la *fonda del Caïman* ne se laissait pas abattre pour si peu.

« Si vous voulez me suivre, j'ai ce qu'il vous faut; je vous louerai cela pour presque rien. »

Et il conduisit le chevalier dans un cloaque qui n'avait d'air et de jour que lorsque l'écurie n'en voulait plus.

« Voilà, dit simplement Ali-Pépé.

— Je serai ici à merveille et cette odeur d'étable est excellente pour la poitrine; l'air y doit être nourrissant.

— Je loue cela aux convalescents, dit l'hôte en se bouchant les narines. Dormez bien, la paille est de cette année. »

Ali-Pépé, emportant la lumière, laissa Maragougnia seul avec ses réflexions.

« Allez vous faire tordre le cou et rompre les os, mes chers compagnons de voyage, se disait le comte de Riom; courez après un château en Espagne pour satisfaire un caprice royal ! Plus sage que vous, je reste ici; qui sait si la fortune ne viendra pas m'y trouver ? »

Il s'endormit et rêva que son page lui économisait le prix de son logement en tournant gratuitement la broche de l'hôtel.

Quand l'hôtelier rentra dans la salle du souper, il fut émerveillé de ce qu'il y vit. La table gisait les quatre jambes en l'air; Allégrignac et Mont-Rognon s'en étaient fait un lit. Ils y dormaient, ivres de cette ivresse illustrée plus tard



La table gisait les quatre jambes en l'air.

par les Templiers. Fraternellement roulés dans la nappe, ils reposaient sur un amas de tessons et de débris. La lampe avait subi le sort général et râlait avec des petillements sinistres sur les restes d'un pâté de venaison.

« A la bonne heure, se dit Ali-Pépé en se frottant les mains; voilà des voyageurs comme je les aime; avec eux, le mobilier ne moisit pas et se renouvelle sans cesse. »

Il acheva de briser ce qui ne l'était pas, et apporta même des chaises en mauvais état dont il dispersa les morceaux dans la chambre. Puis, ayant ramassé quelques pièces d'or qui avaient roulé sur le plancher, il alla s'étendre dans l'écurie en attendant le jour.

Mont-Rognon, dont l'ivresse était à peu près l'état normal, se réveilla le premier. Il regarda d'un œil indifférent le champ de carnage au milieu duquel il avait reposé, se leva et alla dans la cour pour se laver un peu à la fontaine. Ali-Pépé l'entendit et le rejoignit aussitôt.

« Écoute, dit le seigneur de Bourglastic, ta cuisine me plaît, ton vin me convient, et je passerais volontiers un mois ici; mais, pour des raisons à moi connues, je tiendrais à ce que mes compagnons de voyage ignorassent toujours que je suis resté chez toi. Quand cet ivrogne qui m'a tenu compagnie se réveillera, tu lui diras que je suis parti sans l'attendre; tu agiras de même avec le fainéant de là-haut, et dès qu'ils seront sortis d'ici, tu viendras me prévenir. Je

loue ta salle à manger pour un mois, et prétends ne pas quitter la table; je n'en sortirai pas; personne autre que toi ne m'approchera. Je me soucie de la dépense comme de ceci, mais je tiens à être bien servi. Renforce donc ton personnel, garnis ta cave et ton cellier; par Bacchus! tu vas avoir rude besogne. Seulement, je te le répète, si tu dis à qui que ce soit au monde que je suis ici, mets tes affaires en règle et fais creuser ta dernière demeure. »



« Les drôles de gens! » se dit Ali-Pépé.

« Les drôles de gens! se dit Ali-Pépé en s'éloignant. Dois-je renvoyer mon ladre d'hier au soir? Dois-je prévenir de sa présence mon ivrogne de ce matin? Bah! ils ont peur d'être vus et ne bougeront pas. Il ne faut rejeter aucun profit, tant maigre qu'il puisse être. » Et il entra dans la salle à manger.

« Est-ce vous l'hôte? dit Allégrignac sans ouvrir les yeux. Pourriez-vous pas me dire ce qu'est devenu mon convive? J'ai beau jouer de l'éperon, je ne sens rien dans la ruelle.

— Il est parti, mon cher seigneur, parti il y a une grande heure déjà. « Dis bien au chevalier que je laisse dans la salle basse que je suis au regret de ne point lui faire mes adieux, mais la chaleur va venir et je ne veux pas l'attendre pour me mettre en route. »

— Ah! l'ivrogne est parti, c'est à merveille. Il t'a payé, je suppose?

— Non pas, vraiment, mon cher seigneur; il m'a dit que vous vous chargeriez de ce soin. »

Allégrignac non-seulement ouvrit les yeux, mais il se mit sur son séant.

« Il t'a au moins remis la moitié de la dépense?

— Il ne m'a pas donné le quart d'une piécette, prétendant qu'il vous avait gagné un pari. »

Allégrignac fut debout avant qu'Ali-Pépé eût achevé sa phrase.

« Tu n'es qu'un voleur, et je vais t'étrangler!

— Je vous jure sur tout ce que vous voudrez que je n'ai rien reçu ce matin.

— C'est bien, reprit le comte de Salençon en reprenant son sang-froid; je suis assez riche pour ne pas me soucier d'une pareille bagatelle. Tu dis donc que mon compagnon de nuit est parti?

— Oui, seigneur.

— Celui d'hier soir également?

— Vous l'avez vu s'éloigner.

— Bien. Il ne te reste plus qu'un des nôtres, si je compte bien?

— Celui qui dort dans mon lit, soupira Ali-Pépé avec rancune.

— Ouvre tes oreilles à deux battants et recueilles-y avec soin toutes mes paroles; s'il t'en échappe une seule, tu auras affaire à moi. Pour des raisons qu'il ne me convient pas de dire, je désire rester un mois dans ta bicoque.

— Lui aussi! pensa Ali-Pépé. Que va-t-il donc se passer dans ma maison?

— Tu me choisiras une chambre donnant sur la terrasse. Je n'en sortirai pas et personne n'y entrera, hors toi et le soleil. Tu la feras encombrer de fleurs. Je ne repasse jamais les additions que les hôteliers me présentent; je m'explique qu'ils ne soient pas forts en arithmétique, ne l'étant pas moi-même; mais je prétends être bien servi. Un dernier mot : tu me fais l'effet de tenir à tes oreilles; je respecte tous les goûts; cependant, je me verrais forcé de te priver de cet ornement si tu disais à âme qui vive que je suis resté chez toi. Tu m'as compris?

— A merveille.

— Conduis-moi donc dans ma prison. »

Allégrignac ne fut pas long à installer; une couchette, une table, des fleurs et une guitare composèrent le mobilier du chevalier. Il commanda son déjeuner et désira rester seul.

« Je suis curieux de savoir ce que viennent faire ici ces singuliers personnages, se disait Ali-Pépé en descendant l'escalier. Pourvu que le quatrième ne prenne pas indéfiniment possession de mon lit. Débarrassons-nous-en au plus vite. »

L'hôtelier heurta résolûment à la porte de la chambre de Porc-en-Truie.

« Seigneur, vous m'avez recommandé de vous réveiller de bonne heure; le soleil est levé depuis longtemps, n'allez-vous pas vous mettre en route?

— Entre, cria de son lit le sire de Machavoine; j'ai à te parler.

— Je ne le puis, mon doux seigneur; vous vous êtes enfermé hier après m'avoir chassé, et je sais par expérience que la place est impossible à forcer. »

Porc-en-Truie se leva à regret, tira les verrous et se recoucha le visage du côté du mur.

« Sais-tu bien que ton lit est excellent! j'y ai dormi à merveille et ne ferai pas la folie d'aller courir les grands chemins lorsque je puis trouver ici le repos. Écoute-moi bien et fais en sorte de ne pas m'obliger à répéter, car je me meurs de sommeil. Tu vas placer à côté de moi, sur une table, un pâté de venaison,

deux pièces de viandes froides, quelques conserves de fruits et trente bouteilles de bon vin. Trente, tu m'entends bien?

— Je n'entends que trop, monseigneur.

— Tous les huit jours tu entreras ici sur la pointe du pied, et tu renouvelleras mon service. Je vais me rendormir, tu viendras me réveiller dans un mois.

— Vous n'y pensez pas, cher seigneur : pendant un mois me chasser de ma chambre !...

— Je te préviens que je ne sais pas le compte de l'or qui remplit mon escarcelle, et j'ai le sommeil si dur que tu pourrais me piller sans que j'ouvrisse pour cela les yeux. Ah ! j'oubliais; ne voulant pas être dérangé, je t'enjoins de ne dire à personne que je suis resté ici. Que le feu prenne à ta bicoque, que l'ennemi en approche, que la terre tremble ou se fende, que les fleuves débordent, je m'en soucie mie et entends continuer mon somme. Surtout garde-toi bien d'instruire mes compagnons de ce que j'ai résolu; il y va de ta vie, ni plus ni moins. Maintenant prépare tout ici et que je ne t'entende que dans un mois.

— Seigneur, doux seigneur, cher seigneur, grand seigneur, soupirait l'aubergiste peu charmé de coucher trente nuits durant à l'écurie, ne pouvez-vous pas choisir un autre logement? Je vous assure que si vous alliez jusqu'à Montella, à une demi-journée d'ici, vous trouveriez une magnifique auberge où vous seriez infiniment mieux logé que vous ne l'êtes. Cher seigneur, m'entendez-vous? »

Un ronflement énergique vint prouver à Ali-Pépé qu'il faisait de l'éloquence en pure perte. L'aubergiste, pour s'assurer que le chevalier dormait profondément, fouilla dans l'escarcelle. Porc-en-Truie ne bougea pas.

« Allons, cela s'appelle dormir en grand seigneur, dit-il à moitié consolé en s'adjugeant une poignée de pièces d'or. Je puis, à ce prix, lui laisser achever son somme. »



Cela s'appelle dormir en grand seigneur.



Le rêve d'Ali-Pépé.

CHAPITRE IV.

LA RÉCOLTE D'ALI-PÉPÉ.

Allégrignac, Porc-en-Truie, Mont-Rognon et Maragougnia vécurent ainsi côte à côte.

« Qui sait ce que sont devenus mes trois compagnons! se disaient-ils tous quatre, chacun de son côté. Ils sont morts sans doute! prisonniers pour le moins. Ma foi! c'est leur affaire, la fortune revient de droit au plus adroit. »

Pendant un mois Porc-en-Truie dormit, Mont-Rognon dévora, Allégrignac racla de la mandole en sourdine, et Maragougnia combina des économies impossibles.

Le vingt-huitième jour de sa captivité, Mont-Rognon fit à Ali-Pépé un sourire qu'il s'efforça de rendre aussi gracieux qu'il put; ce dernier en fut effrayé, craignant que, pour prix d'une telle faveur, on ne lui demandât crédit.

« Assieds-toi en face de moi, dit le seigneur de Bourglastic de plus en plus aimable à Ali-Pépé de plus en plus inquiet; je suis las de manger seul, et d'ailleurs j'ai à causer avec toi. »

L'hôtelier prit place, se versa rasade et attendit.

« Je t'ai observé depuis que je suis ici, et cet examen a été tout à ton avantage. Occupé comme je l'étais, nous n'avons échangé que peu de paroles; elles m'ont suffi cependant pour t'apprécier. J'ai reconnu en toi un de ces esprits forts qui, considérant la vie comme un voyage, rejettent dès les premières étapes tout ce qui peut les embarrasser en chemin. La conscience est pour eux une inconnue dont le nom les fait sourire, et le remords un épouvantail inventé par les faibles dans le but d'arrêter les forts. Ils ne demandent à la vie que ce qu'elle peut donner, mais ils ne sont pas d'humeur à lui faire grâce d'une jouissance, quel qu'en soit le prix. Les gens comme moi encouragent volontiers ceux-là. Me comprends-tu?



Mont-Rognon fit à Ali-Pépe un sourire. (Page 186.)

— Cela dépend de la suite, je vous dirai cela tout à l'heure; continuez.

— Je voyage, ainsi qu'on te l'a dit, pour le mieux des intérêts gastronomiques de plusieurs souverains. L'un d'eux, dont je me plais à taire le nom, m'a envoyé dans ce pays avec une mission vraiment extraordinaire dont j'hésite à te faire part.

— N'hésitez pas, monseigneur, je me crois digne de vous comprendre.

— Le roi, dont je suis l'envoyé, a une fille aussi capricieuse que belle, et il est l'esclave de ses moindres caprices. Elle a lu, dans un auteur de ce pays, que les Sarrasins devaient la fraîcheur de leur teint à l'emploi d'une gelée singulière. Je n'ose vraiment pas te dire de quoi elle se compose.

— Vous pouvez tout oser avec moi, monseigneur.

— Eh bien! on assure qu'il faut, pour la composer, d'abord une tête humaine....

— Oh! oh!... dit Ali-Pépé en reculant sa chaise, vous êtes terrible à comprendre, savez-vous bien.

— Et l'on prétend que celles de ce pays sont, pour cet usage, bien supérieures à toutes les autres. J'ai maladroitement promis d'en rapporter une, et si je manquais à ma parole, la mienne, à défaut d'autre, servirait aux expériences de la princesse. On m'a fait comprendre qu'assurer la conservation du teint des jeunes filles, c'était faire un acte philanthropique, et je me suis follement engagé dans cette entreprise. J'offrirais de grand cœur, à celui qui m'aiderait à en sortir, la moitié de ce qui m'est promis. »

Ali-Pépé rapprocha sa chaise de la table.

« Et.... combien vous a-t-on promis ?

— Cent onces d'or. Connaîtrais-tu un honnête négociant qui consentît à se charger d'une telle fourniture ?

— Peut-être bien ; mais toute peine mérite salaire : si je vous sers d'intermédiaire, n'aurai-je rien ?

— Ta réclamation est juste ; je promets cinquante onces : vingt-cinq pour lui, vingt-cinq pour toi.

— Vous aurez votre affaire.

— Dès demain ?

— Dès ce soir ; mais il me faut moitié d'avance. Si vous alliez changer d'avis et me laisser la marchandise pour compte....

— Entre honnêtes gens !

— Entre honnêtes gens comme nous, on prend ses précautions.

— Soit, voici la somme. »

Ali-Pépé compta plusieurs fois l'or du chevalier, fit sonner toutes les pièces les unes après les autres, les pesa en connaisseur et dit simplement :

« Le compte y est, vous serez servi à souhait. Je vous livrerai même le sac par-dessus le marché. »

Puis il sortit sans saluer.

C'était l'heure du déjeuner d'Allégrignac ; l'hôtelier monta auprès du comte de Salençon et le trouva rêveur.

« Dis-moi, Ali-Pépé, t'est-il jamais arrivé de te marier ?

— Jamais, monseigneur ; je suis l'aîné d'une race qui s'éteindra avec moi.

— Alors tu ne peux pas comprendre tout ce que je souffre.

— Vous souffrez, cher seigneur?

— Mon cœur déborde, et je sens que je puis me confier à toi. Écoute cette histoire et plains ton hôte infortuné. Ma vie s'écoulait heureuse sur les rives que baigne l'océan Sarmatique, lorsqu'un jour je rencontrai la fille du roi de Scandinavie. Cette merveille du Nord était plus blanche que la neige, plus blonde que le soleil, plus potelée que le jeune lamantin. Sa beauté m'éblouit, et je jurai de mourir à son service....

— Votre Seigneurie m'excusera si je lui demande de commencer son histoire par le dénoûment ; plusieurs voyageurs m'attendent en bas.

— J'abrégerai. Il est d'usage, dans certaines contrées glacées, d'envoyer toute

jeune fille qui a atteint sa dix-septième année faire un voyage de deux mois à la recherche d'un époux. Ceux qui lui plaisent et auxquels elle a plu l'accompagnent jusque chez son père, qui fait alors un choix parmi les prétendants. La belle Wahallaaka venait d'achever sa dix-septième année lorsque je la rencontrai au début de son voyage. La magnificence de son traîneau attira d'abord mes regards : trente loups y étaient attelés, qui secouaient à qui mieux mieux les houppes de soie rouge et les grelots d'acier de leurs harnais. Sept cent quatre-vingt-dix-sept prétendants la suivaient à cheval. Les regards de la belle Scandinave rencontrèrent les miens, et soudain elle comprit que son voyage était terminé. En effet, pouvait-elle rencontrer mieux que moi? Elle n'eut pas cette folle présomption, et, me faisant signe de me joindre au cortége, elle donna ordre de retourner à Khétakous-Mouvoskaïa, qui est la capitale des États du roi son père. Ce dernier, qui était un homme plein de jugement et de goût, confirma le choix de sa fille, et il fut décidé que deux mois après je deviendrais l'époux de la belle Wahallaaka. Pendant quinze jours, les fêtes succédèrent aux fêtes : les courses en traîneau à la clarté des torches étaient suivies de bals et de concerts; la chasse à l'ours blanc, la pêche à la baleine et mille autres plaisirs innocents me fournirent l'occasion de faire briller mon intelligence, ma force, mon courage, mon adresse, ma présence d'esprit, ma grâce, ma souplesse, mes.... »

Ali-Pépé jeta un regard suppliant à Allégrignac.

« J'abrége. Rien n'est complet dans ce monde, et l'incomparable Wahallaaka avait sa part d'imperfections : elle était coquette, menteuse, inconstante, folle, prétentieuse, inconséquente....

— Seigneur!... soupira le malheureux auditeur du comte de Salençon.

— J'abrége. Tu as raison : à quoi bon rouvrir tant de blessures à peine cicatrisées!... Un page m'apporta un jour un billet de ma future : « Partez, me disait-elle, partez pour l'amour de moi. Les liens qui vont nous unir sont tellement sérieux, que je veux, avant de les souder à jamais, m'assurer que je ne me suis pas trompée en faisant choix de vous. Partez, et pendant votre absence je vais m'abandonner sans réserve à toutes les séductions de la vie; je ferai tout pour vous oublier, et si dans une année, quand vous reviendrez, je vous aime encore, alors, mon chevalier, je serai votre femme. Vous irez en Espagne. Ce n'est pas sans raisons que je vous donne ce paradis pour terre d'exil : on prétend que les hommes y sont les plus beaux du monde; eh bien! mon fiancé, quand l'époque du retour sera venue, faites choix du plus incomparable de ces mé-

créants, tranchez-lui la tête et apportez-la-moi, pour que je juge par mes yeux de la beauté du type barbaresque.... »

« Allons, bon!... se dit Ali-Pépé, voilà mes quatre personnages qui recommencent; tout marche ici par séries, et je suis bien certain que les deux autres vont me faire la même demande. Où celui-ci veut-il en venir? »

« Puissiez-vous triompher de ces épreuves, ajoutait la belle Wahallaaka; pour le moment nul ne m'est plus cher que vous. » La lecture de cette lettre me déchira le cœur; cependant j'eus le courage de partir sans voir ma fiancée. Une année je traînai ma souffrance dans toutes les latitudes; mais le temps des épreuves est passé, et je vais repartir pour ma belle patrie. Une seule chose me retient encore : puis-je me présenter devant celle qui m'est si chère sans lui offrir cette tête, objet de ses désirs?

— D'où vient que vous ne vous l'êtes pas encore procurée, brave et fort comme vous prétendez l'être?

— C'est bien simple, tu vas me comprendre. Je suis, dans l'ordinaire de la vie, un vrai lion de vaillance; la panthère et l'ours blanc ne me vont pas à la cheville; mais dès qu'il s'agit de combattre, dès que je suis en présence du danger, je frémis à l'idée d'être indigne de la belle Wahallaaka, l'émotion fait trembler mon bras, et un enfant aurait raison de moi. Bref, je t'offre quarante onces de ta tête. »

Ali-Pépé regarda le chevalier de travers.

« Est-ce pour amener cette conclusion que Votre Seigneurie s'est donné la peine de conter cette histoire? Nous aurions pu l'un et l'autre mieux employer notre temps.

— Si ta tête m'a paru le plus parfait modèle du type oriental, y a-t-il là de quoi te fâcher? Tu tiens à elle, n'en parlons plus, et procure-moi pour le même prix quelque autre spécimen de la race asiatique.

— Combien m'avez-vous dit que vous y vouliez mettre?

— Quarante onces d'or.

— Vous n'aurez rien de présentable pour ce prix. Depuis la guerre que nous fait Charlemagne, la valeur de toute chose a augmenté.

— Cinquante onces alors.

— Mettez-en soixante, dont trente sur-le-champ, et je vous promets ce qu'il y a de mieux.

— Je suis pressé de partir.

— Demain vous aurez ce que vous désirez.

— J'y compte. »

Les trente onces une fois en poche, Ali-Pépé descendit un étage et entra chez le sire de Machavoine. Porc-en-Truie ne dormait pas.

« J'en étais sûr, pensa l'aubergiste, voilà mon dormeur plus éveillé qu'un écureuil. »

Il fit semblant de se retirer.

« Entre, dit le chevalier, j'ai à te parler.

— Nous y voilà, pensa Ali-Pépé en s'inclinant.

— Je compte partir demain.

— Déjà? dit l'hôtelier en regardant son lit avec une amoureuse convoitise.

— Cela dépend de toi. Les voyageurs aiment à rapporter quelque souvenir des endroits qu'ils ont visités, et j'ai eu trop à me féliciter de l'accueil qui m'a été fait ici pour manquer à la coutume. Que me conseilles-tu de rapporter en France? Il faut que tu m'aides dans ce choix; je ne suis pas sorti et ne connais rien de ce pays.

— Notre raisin est le meilleur du nord de l'Espagne; peut-être que....

— Non, pas cela; je voudrais quelque chose qui se conservât.

— Les filles de nos contrées viennent de dix lieues à la ronde à Alagon pour y acheter des bijoux en laiton d'or et d'argent, et des colliers de perles fines et de corail.

— Trouve-moi quelque chose de mieux que cela.

— Votre Seigneurie m'embarrasse fort; ce pays n'a de vraiment remarquable que ses habitants, et je ne puis cependant pas lui offrir d'emporter un de nos Aragonais.

— Tu me donnes une idée, mais elle est si étrange que j'oserais à peine te la dire.

— Bah! un peu de honte est bientôt passée.

— Je te donnerais la chose en mille à deviner, que tu te labourerais la cervelle en vain pendant l'éternité.

— Alors, monseigneur, permettez-moi de ne pas chercher.

— Tu dis donc que ces mécréants sont de beaux hommes?

— Ils ont des yeux adorablement fendus en amande, les lèvres rouges, les dents blanches, la peau dorée et duvetée de noir.

— Mais tu ne me parles que de leur tête.

— Ce n'est pas sans motif, monseigneur, ils n'ont que cela de bien; aussi les filles ont-elles coutume de dire :

Cœur de Castillan,
Esprit catalan,
Torse de Léonais,
Jambes de Navarrais,
Tête d'Aragonais
Font l'homme parfait.

— Ma foi, l'idée est plaisante, et je te rends cette justice que tu l'as eue le premier.

— Votre Seigneurie est vraiment trop bonne et m'attribue plus d'esprit que je n'en ai.

— Puisque tu as eu cette idée, il faut que tu m'aides à l'exécuter. Ah çà! comment me procurer une tête d'Aragonais?

— Quoi! vous voudriez emporter une vraie tête? une tête vivante?

— Vivante n'est pas le mot, mais une tête qui ait vécu.

— Voilà une idée que personne n'a eue avant vous.

— Je l'espère bien.

— Notre pays, monseigneur, a cela de merveilleux qu'avec de l'argent on peut tout s'y procurer, et si vous me permettiez de faire à ma guise....

— Réussis et réussis vite, voilà tout ce que je te demande. Je veux partir demain.

— Il me faudrait trente onces d'or d'avance; le gibier que vous demandez se défend et rien ne donne du cœur au chasseur comme d'être payé comptant. »

Ali-Pépé ajouta trente onces d'or aux soixante-dix déjà reçues, puis il s'en fut enfermer le tout dans une cachette dont seul il avait le secret.

« Allons voir maintenant mon quatrième pensionnaire. Je suis curieux de savoir ce que celui-là va me proposer. »

Maragougnia n'avait pas quitté depuis un mois l'affreux chenil qu'il s'était choisi pour demeure. Voulant tirer profit de son isolement, il avait passé ce temps déshabillé pour éviter d'user ses vêtements. Quand Ali-Pépé entra, il trouva le chevalier en train de se tailler un mouchoir de poche dans un des pans de sa chemise.

« Vous arrivez à merveille, j'avais à vous parler.

— Je vous écoute.

— Je crains vraiment que vous ne preniez mal ce que j'ai à vous dire et que vous ne vous trompiez sur mes intentions. Je crois devoir avant tout vous prévenir que je suis plus misérable encore que je n'en ai la mine. Vous comprenez d'ailleurs que ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on se prive de tout comme je le fais, et certes je ne dédaignerais pas les bons morceaux si j'avais les moyens de me les procurer. Figurez-vous que ma misère est telle....

— Permettez, dit brusquement Ali-Pépé, je vois que vous allez mettre une heure à m'adresser une demande qui peut être formulée en quelques secondes. Je veux bien sacrifier mon temps à qui le paye, mais vous êtes trop pauvre ou trop ladre pour que je n'aille pas droit au but avec vous. Il vous faut une tête sarrasine et vous n'osez pas me la demander.

— Bonté divine! qui vous a pu dire cela?

— Vous-même.

— Moi! et quand donc?

— Vous avez le sommeil communicatif, messire, et vous en dites plus long endormi qu'éveillé; de l'écurie où je couche je vous ai entendu. Maintenant que vous me voyez bien informé, allons rondement en affaire. »

Maragougnia était infiniment plus blanc que son linge.

« Je puis vous avoir ce que vous désirez; mais vous comprenez bien que ce n'est pas marchandise courante; aussi j'en veux un bon prix : cinquante onces d'or séance tenante, cinquante demain matin après livraison. »

Maragougnia tomba foudroyé sur le plancher. Ali-Pépé crut pendant un moment qu'il était allé trop loin. Le cœur ne battait plus, le corps était glacé, la respiration nulle.

« Allons, allons,... revenez à vous, je vous passerai cela pour quatre-vingt-quinze onces; voyons, quatre-vingt-dix, parce que voilà un mois que je vous sers. »

Le comte de Riom ne bougeait toujours pas.

« Mettons quatre-vingt-cinq onces, mais je n'en rabattrai pas une piécette. »

Le chevalier ouvrit l'œil droit.

« Tenez, je suis moins féroce que je n'en ai l'air, ajouta l'aubergiste en tapant dans les mains de Maragougnia. Je vais vous faire une proposition. »

Le mort ouvrit l'autre œil.

« Tenez-vous beaucoup à ce que ce soit une tête? c'est que, je vais vous dire, j'ai déjà reçu une commande du même genre et je vous vendrais le reste pas cher. »

Le chevalier referma les deux yeux et bougea moins que jamais.

« Cela ne vous convient pas? eh bien! n'en parlons plus. Je vais vous prouver encore mon bon vouloir en baissant encore mes prétentions. »

Les yeux se rouvrirent, le cœur commença à battre.

« Va pour quatre-vingts onces, mais je n'en démordrai plus. »

Et Ali-Pépé se leva.

Maragougnia poussa un soupir qui eût attendri un tigre à jeun, mais qui ne fit aucune impression sur l'hôtelier.

« Quatre-vingts onces d'or! mais c'est plus que je ne dépense en huit ans!... vous voulez me mettre sur la paille.

— Bah!... vous y êtes déjà.

— Vous me mettez le couteau sur la gorge.

— C'est à prendre ou à laisser; d'ailleurs on n'achète pas de pareils objets toutes les semaines. Une fois.... cela vous va-t-il?

— J'aime mieux mourir.

— Deux fois.

— Dix onces.... je vous donne dix onces.

— Trois fois....

— Attendez, on ne prend pas de telles résolutions sans réfléchir.

— Eh bien!... je reviendrai; mais je vous jure que vous regretterez de ne m'avoir pas pris au mot. »

Ali-Pépé sortit, laissant Maragougnia en proie à mille sentiments divers, livide, tremblant, éperdu.



Maragougnia en proie à mille sentiments divers.



Ce soir-là, les portes de la fonda furent closes plus tôt qu'à l'ordinaire.

CHAPITRE V.

COMMENT ALI-PÉPÉ, AYANT FAIT TOUT CE QU'IL FALLAIT POUR ÊTRE HONNÊTE, FUT PENDU.



Il choisit un coutelas.

Ce soir-là, les portes de la fonda furent closes plus tôt qu'à l'ordinaire. Ali-Pépé avait permis à ses valets de passer la nuit à la fête de Montella; il resta seul avec ses quatre voyageurs. L'hôtelier tira les verrous, mit la chaîne en travers de la porte d'entrée, s'assura que les volets étaient bien clos, toutes choses qu'il ne faisait pas habituellement; puis, ces précautions prises, il descendit dans une cave où étaient rangées des armes de toutes sortes. Il choisit un coutelas qu'il aiguisa avec soin, revêtit un gilet de mailles souple comme la soie et à l'épreuve de la lame, chaussa ses

sandales, se couvrit la tête d'un heaume de forme bizarre qui lui cachait le visage, et remonta avec précaution. Arrivé au haut de l'escalier il éteignit sa lampe, et continua son chemin à tâtons. Il s'arrêta successivement à la porte des quatre chevaliers et regarda par le trou de la serrure ce qu'ils faisaient : Mont-Rognon entamait sa huitième bouteille, Porc-en-Truie dormait, Allégrignac prenait le frais sur la terrasse, Maragougnia comptait ses écus à tâtons.

« Bon, se dit Ali-Pépé, dans une heure celui qui soupe aura bu sa neuvième bouteille et aura roulé sous la table, celui qui dort ronflera, celui qui rêve dormira, quant au dernier.... »

Le seigneur et maître de l'auberge du *Crocodile* n'acheva pas; il venait d'arriver à l'écurie et s'y était étendu sur la paille.

Dans le milieu de la nuit, Allégrignac se réveilla en sursaut; il avait cru entendre un cri déchirant.

« On égorge quelqu'un ici, » se dit le comte de Salençon.

Il se jeta à bas de son lit et prêta l'oreille; tout était silencieux; on eût entendu les araignées tisser leurs toiles.

« Je n'ai pas rêvé cependant; non, j'ai bien entendu crier. »

Il écouta encore, et cette fois le silence lui donna le frisson : il venait de se rappeler son entretien avec l'aubergiste. L'idée qu'il était l'instigateur du crime qui venait sans doute d'être commis, éloigna tout sommeil du chevalier. Il s'habilla et s'assit sur le bord de sa couchette, l'épée nue à la main. Au bout d'une demi-heure, deux cris retentirent encore dans la nuit. Allégrignac se leva brusquement comme s'il avait obéi à quelque ressort caché. Ces nouveaux gémissements le déroutèrent.

« On égorge donc tout le monde ici! se dit-il de plus en plus ému. Il n'y a place dans ma conscience que pour un crime, et si maître Ali-Pépé fait du zèle, je n'en suis pas responsable. »

Par mesure de prudence, il roula son lit devant la porte, jeta dessus la table et les chaises et fit le guet. Le reste de la nuit fut calme et silencieux; la lune acheva sa faction nocturne, et quand le soleil reparut, Allégrignac, honteux de sa frayeur, remit tout en place dans la chambre.

A sept heures, Ali-Pépé frappa à la porte.

« Voici ce que vous m'avez demandé. »

Et le redoutable aubergiste posa un sac sur le lit du comte de Salençon.

« Avez-vous préparé la somme?

— La voilà.

— Je vous engage à vous mettre promptement en route, car je crois avoir aperçu ce matin un de vos compagnons. »

Allégrignac ne se le fit pas dire deux fois; il descendit, trouva son cheval prêt, attacha le sac à l'arçon de la selle, joua de l'éperon et partit au galop. Ali-Pépé le regarda s'éloigner en souriant; puis, quand le chevalier ne fut plus qu'un point à l'horizon, il entra chez le baron de Mont-Rognon.

« J'ai exécuté vos ordres, seigneur, voilà ce que vous m'avez demandé. »

Et il posa un sac sur la table, comme il avait déjà fait pour Allégrignac.

« Voici la somme convenue, dit le baron en lui tendant vingt-cinq onces d'or; fais seller mon cheval, j'ai hâte de partir.

— Il est prêt, dit l'aubergiste en prenant la somme; Votre Seigneurie le trouvera au bas de l'escalier. »

Mont-Rognon sortit pour la première fois depuis un mois; il attacha le sac à l'arçon de la selle, comme l'avait fait Allégrignac; quelques minutes après, il avait disparu. Ali-Pépé n'entra pas ce jour-là dans les deux chambres qu'occupaient Porc-en-Truie et Maragougnia; il passa son temps à compter son or.

« 50 onces d'or du seigneur ivrogne, plus 40 onces pour sa dépense, soit 90; 60 du plus bavard des chevaliers, plus 35 onces pour son logement et sa nourriture, soit 95; en tout 185 onces, si je sais compter. Ajoutons à cela l'escarcelle du chevalier fainéant et celle du seigneur aux plumes noires, elles contenaient l'une 150, l'autre 140 onces; c'est donc 290 qu'il me faut ajouter à 518; total 475 onces en pièces sonnantes et reluisantes. Voilà plus qu'il n'en faut pour devenir honnête; je puis me passer cette fantaisie et me la passerai. »

Ali-Pépé ne put pas réaliser ces louables intentions; il fut pendu huit jours après, ainsi que vous le verrez, mes enfants, si vous continuez la lecture de cette histoire.





Renonce à ta folle entreprise. (Page 199.)

CHAPITRE VI.

MANCHE A MANCHE, TÊTE A TÊTE.

Charlemagne jouait aux échecs avec le duc Naymes de Bavière, depuis deux heures, quand on lui annonça le retour d'Allégrignac. L'empereur, qui avait perdu cinq parties sur sept, était d'assez mauvaise humeur; la nouvelle de l'arrivée du comte de Salençon le dérida complétement.

« Nous allons donc enfin savoir la vérité sur ce château de la Peur. Je me doutais qu'Allégrignac serait le plus agile et le plus avisé. Qu'on lui verse de l'hydromel et du moras pendant que je vais rassembler mes pairs, barons, évêques et abbés. Je tiens à ce qu'il parle devant eux tous. »

Dès que ses ordres furent exécutés, Charlemagne fit introduire le comte de Salençon.

« Approchez, Allégrignac; vous avez été, je n'en doute pas, rempli de hardement et de prouesse; je serais heureux d'avoir à vous récompenser. Racontez ce qui vous est arrivé.

— Je demeure émerveillé, sire, de mon heureuse fortune et cherche dans mon passé quelle action méritante m'a valu les bonnes grâces que me prodigue aujourd'hui le seigneur Dieu. Je me garderai bien d'abuser de votre bienveillance et de l'attention de tant de vaillants ou doctes auditeurs; je commencerai donc mon récit au moment où je quittai Alagon pour me rendre au château de la

Peur. L'aube crevait au ciel, quand je me mis en route. L'ombre, encore étendue sur la terre, commençait à s'émouvoir de la venue du soleil, auquel l'alouette



Charlemagne jouait aux échecs avec le duc Naymes de Bavière. (Page 198.)

sonnait la bienvenue. Je me demandais comment il se pouvait faire qu'un pays aussi beau conduisît à un château redoutable, lorsque mon cheval fit un écart, s'arrêta, baissa la tête et se mit à souffler bruyamment. Je vis alors, à quelques pas de moi, un nain d'assez bonne mine qui pleurait sur le bord du chemin.

« Pendant qu'il en est temps encore, renonce à ta folle entreprise et ne « trouble pas le seigneur de la Peur. En te voyant si jeune et si beau, je ne « puis retenir mes larmes; si tu connaissais les obstacles qui vont t'être oppo- « sés, certes tu ne les affronterais pas.

« — Je suis l'envoyé de Charlemagne, répondis-je simplement, juge d'a- « près cela si je suis homme à reculer. »

« Votre nom était à peine prononcé, sire, que je vis le nain s'enfuir épouvanté. J'avançai; un peu plus loin, mon cheval fit un nouvel écart, et je me trouvai en face d'un géant qui commandait une douzaine de fervêtus. Il avait un pied posé sur chacun des bords de la route, comme feu le colosse de

Rhodes; les hommes qu'il commandait se tenaient entre ses jambes la lance en arrêt, cherchant à me barrer le chemin. « A qui obéis-tu, mécréant? lui criai-je. « Mahomet a ma foi, le seigneur de la Peur a mon bras.... Et moi, j'aurai ta « vie!... Hourra! pour Charlemagne! » Je jetai ma lance sur le colosse avec tant de force et d'adresse, qu'elle lui traversa le corps et s'en fut se loger en terre la pointe en avant, à cinquante pas de là. Je mis alors l'épée à la main et lançai mon cheval sur les douze mirmidons, que je culbutai. Quoique poursuivant ma course au triple galop, j'eus la présence d'esprit de reprendre ma lance



Il avait un pied posé sur chacun des bords de la route. (Page 199.)

au passage. Quand mes ennemis se relevèrent, j'étais déjà aux prises avec de nouveaux dangers. Que vous dirai-je? En vain les éléments servirent d'auxiliaires aux hommes et aux génies; fort de la confiance de mon souverain, je surmontai tous les obstacles. »

Charlemagne aimait que l'on parlât simplement; les louanges qu'Allégrignac ne cessait de se prodiguer commençaient à lui faire légèrement froncer les sourcils. « Les actes sont des mâles et les paroles des femelles, se disait-il; voilà un garçon qui parle trop longuement. »

« Les forces humaines ont des limites, continua Allégrignac, — même les

miennes, et profitant d'un moment de répit, je descendis de cheval pour me reposer. J'étais à peu de distance du sommet d'une haute montagne sur laquelle est construit le château de la Peur. J'avais depuis longtemps quitté la région tempérée et la neige m'environnait. Tout à coup....

— Je parie pour un mensonge, dit Roland bas à Turpin.

— Fi! c'est parier à coup sûr, reprit l'évêque.

— Tout à coup, j'entends mon cheval hennir avec effroi; je me lève, je me retourne et j'aperçois une avalanche qui, bondissant de rocher en rocher, s'apprête à nous engloutir. Je ne fais ni une ni deux, je l'attends de pied ferme, et, tendant les bras, je la reçois et la maintiens pendant quelques secondes. — Hardi! Sérénade!... criai-je à mon cheval; allonge, allonge, pauvre bête!... L'animal me comprit et s'enfuit. Il était temps, j'étais à bout de vigueur; je fis un suprême effort, lançai de côté ce projectile de Titan et tombai épuisé, je l'avoue; les vaillants hommes qui m'écoutent dussent-ils en rire. »

Tout le monde se regardait, plus surpris de l'audace du conteur que de l'étrangeté du récit.

« Assez gaber comme cela, interrompit Charlemagne. Voilà certes bien des hauts faits, et je vous demanderai la suite de cette histoire un autre jour; mais, dites-moi, et cela le plus brièvement possible, avez-vous vu le château et son châtelain?

— Je les ai vus, et vous apporte, sire, la tête du monstre en témoignage de ma victoire. »

Allégrignac se baissait pour prendre le sac qu'il avait posé à ses pieds au commencement de son récit, quand Mitaine vint annoncer à l'empereur que le baron de Mont-Rognon demandait à lui parler.

« Par ma barbe! je suis curieux de le voir et de l'entendre. Allégrignac, éloignez-vous et cédez un moment la parole au sire de Bourglastic. Qu'on introduise le baron. »

Mont-Rognon entra la tête haute; il s'arrêta à quelques pas de Charlemagne, s'inclina, posa près de lui le sac que nous connaissons et attendit qu'on l'interrogeât.

« Je me suis reproché souvent de vous avoir envoyé courir une aussi redoutable aventure, baron; il ne fallait rien moins que le souvenir de vos prouesses passées pour me rassurer sur votre sort et calmer ma conscience. Mais enfin, vous voici de retour.

— Je ne sais comment exprimer à mon souverain toute ma reconnaissance

pour la bienveillance qu'il me témoigne. Je croyais la joie du triomphe la plus grande de toutes, et je sens aux battements de mon cœur que je m'étais trompé.

— La joie du triomphe, dis-tu ? de quel triomphe veux-tu parler ?

— De celui que j'ai remporté sur le seigneur de la Peur. »

Un murmure de surprise se fit entendre de tous les côtés de la salle.

« Approchez, Allégrignac, dit l'empereur d'une voix sévère ; que signifie ceci et lequel de vous est un imposteur ? »

La conscience des deux prétendus vainqueurs n'était pas assez nette pour qu'ils écoutassent sans frémir la voix de Charlemagne irrité. Ils pensèrent que l'assurance pouvait seule leur venir en aide, et Allégrignac, s'avançant, dit en montrant le sire de Bourglastic :

« Si cet homme prétend avoir vaincu le seigneur de la Peur, je prétends, moi, qu'il a menti.

— J'ai menti !... s'écria Mont-Rognon aveuglé par la colère ; qui a osé prononcer ces mots ?

— C'est moi, Allégrignac, comte de Salençon.

— Tu ne sortiras pas vivant d'ici, traître et parjure ! La malemort sera ton lot et celui de tous ceux qui te touchent, depuis ta femme épousée jusqu'à toute ta mesnie. »

Et il tira son épée.

« Oui, tu as menti, tout baron fieffé que tu es ; et j'ai là de quoi te faire changer de discours, couard renié. J'aurai navré les tiens avant que le dernier valet de ma mesnie ait perdu un cheveu par ton fait.

— Voilà, dit Olivier, deux coqs qui me font l'effet de chanter trop longtemps pour vouloir se battre. C'est dérision que de les séparer. »

Charlemagne cependant éleva la voix, et tout rentra dans le silence.

« Je vous trouve bien osés, sachez-le, de me rompre la tête de la sorte ; cette arrogance est vraiment grande. Le premier qui parlera sans être interrogé s'attirera une méchante affaire ; tenez-le pour certain l'un et l'autre. »

Puis, après un instant de silence :

« Quelle preuve avez-vous de la victoire que vous dites avoir remportée ? Parlez, Allégrignac.

— La tête du monstre est dans le sac que voici.

— Et vous, Mont-Rognon, qu'avez-vous à me dire ?

— Cet homme est un imposteur, et j'ai là de quoi le confondre. »

Le sire de Bourglastic prit son sac et l'ouvrit ; le comte de Salençon en fit autant ; puis chacun d'eux présenta à Charlemagne une tête sanglante.

A cette vue l'empereur devint pâle ; il se leva, voulut parler et ne put prononcer que ce seul mot : « Assassins !... » L'assemblée poussa un cri d'horreur en reconnaissant la tête de Porc-en-Truie et celle de Maragougnia.



Puis chacun d'eux présenta à Charlemagne une tête sanglante.

Les plus épouvantés assurément furent Mont-Rognon et Allégrignac. Ils lâchèrent ces deux têtes accusatrices, et se jetant aux pieds de l'empereur :

« Sire, ne nous croyez pas coupables; nous sommes victimes de quelque traître. Oui, nous en faisons l'aveu, nous n'avons pas pu remplir vos instructions. Effrayés, désolés, nous avons perdu la tête....

— On ne sera donc pas surpris de ne plus les voir ce soir sur vos épaules, » interrompit l'empereur en inaugurant ce détestable jeu de mots qui depuis a bien mérité les Invalides.

Le lendemain, après la messe, le seigneur de Bourglastic et le comte de Salençon subirent un dernier interrogatoire. A l'heure des vêpres, Charlemagne les condamna à mort; quand sonna l'*Angelus*, ils furent décapités et donnés en pâture aux loups.

Ali-Pépé fut pendu huit jours après.



Ils furent décapités et donnés en pâture aux loups.



Elle partit un jour de grand matin, avec un petit page de ses amis.

CHAPITRE VII.

MITAINE ENTRE EN CAMPAGNE.

Charlemagne commit une fois une grande imprudence : il promit à Mitaine de l'attacher à Roland en qualité d'écuyer, à sa première action d'éclat. A partir de ce moment l'enfant ne dormit plus ; l'ambition la travailla, et, sans rien faire connaître de ses projets, elle se mit en quête d'une occasion de se signaler. Le château de la Peur lui parut un but digne d'elle, et l'issue malheureuse de l'expédition des quatre chevaliers la détermina à tenter l'aventure. « Si le compère Croque-Mitaine habite cet antre, j'irai l'y relancer, et je lui prouverai qu'il ne me fait pas peur. »

Elle partit un jour de grand matin, avec un petit page de ses amis nommé Ortez, et quand elle se vit à une distance du camp qu'elle jugea suffisante pour qu'il fût impossible de la poursuivre, elle dit à son compagnon de retourner auprès de l'empereur et de lui apprendre qu'elle avait résolu de se rendre au château de la Peur.

« Dis-lui bien de ne pas être inquiet; il n'aura pas à rougir de sa filleule. J'espère avant peu lui rappeler sa promesse de me nommer écuyer. »

Le page chercha à la détourner de son projet, mais ce fut en vain. Il la menaça de la colère de Charlemagne.

« Allons donc ! dit-elle, quand je reviendrai il m'embrassera. »

Plus on lui dépeignait la grandeur des dangers qu'elle allait courir, plus sa volonté de les affronter devenait ferme.

« Eh bien! je te suivrai, dit résolûment Ortez en mettant son bonnet sur l'oreille; il ne sera pas dit que j'ai trouvé plus fou que moi.

— Si tu faisais une chose pareille, nous nous fâcherions, je t'en préviens.

— Crois-tu donc que je manquerais de courage?

— Non, je sais que tu es brave; seulement je ne veux pas diminuer la valeur de l'action que j'ai résolu d'accomplir, en partageant ses dangers avec toi.

— Mais c'est me déshonorer que de laisser aller seule au combat une fille que mon devoir est de défendre, dit l'enfant en mettant ses petits poings sur ses hanches.

— Par la châsse de saint Landri ! c'est trop insister, Ortez. Les filles de ma sorte ont bec et ongles comme l'autour empenné. Donc, retourne au camp pour rassurer Charlemagne, et si dans trois jours je ne suis pas revenue, tu demanderas des prières pour une brave fille morte en cherchant à bien faire. »

Le page dut céder; il reprit seul le chemin qu'il venait de faire en compagnie, et je ne jurerais pas qu'il n'y eût pas des larmes dans ses yeux.


Elle fut frappée de l'air profondément triste de cet homme.

Mitaine, une fois seule, s'assura que son épée était solidement fixée à son côté, que son poignard sortait aisément du fourreau, puis elle se dirigea vers une habitation délabrée, perdue au milieu d'un vaste champ de maïs. Elle ne tarda pas à y arriver, et vit sur le seuil un paysan qui jouait avec ses enfants. Elle fut frappée de l'air profondément triste de cet homme et affligée de l'apparence chétive des bambins, qui se roulaient dans la poussière de la route.

« Pourriez-vous m'indiquer le chemin du château de la Peur? »

En entendant cette question, le paysan se leva brusquement et regarda Mitaine avec des yeux effarés; les enfants se blottirent entre les jambes de leur père, comme s'ils redoutaient quelque malheur.

« Savez-vous bien ce que vous me demandez là? répondit l'homme épouvanté. C'est un jeu, sans doute, ou une bravade à peine excusable de la part d'un enfant de votre âge.

— Vous ne répondez pas sérieusement à une question sérieuse. N'étant pas de ce pays, il se peut que je m'exprime mal; je crois cependant le faire suffisamment pour être comprise. Encore une fois, je vous demande le chemin du château de la Peur.

— C'est le chemin de la mort!

— Que vous importe? c'est celui-là que je veux prendre. Je suis certaine qu'on calomnie le seigneur de la Peur, et je veux lui demander l'hospitalité.

— Voilà un fou! se dit le paysan en faisant rentrer ses enfants; n'importe, je ne dois pas le laisser partir sans lui avoir dit à quoi il s'expose. Il y a soixante ans, mon petit voyageur, que j'habite cette cabane. Aucun de ceux qui m'ont adressé la question que vous avez prononcée tout à l'heure, aucun de ceux-là n'est revenu. D'abord, c'étaient des gens isolés qui suivaient cette route; insouciants, gais, étourdis comme vous l'êtes, ils passaient en chantant devant ma porte; le soir, la Peur les prenait. Quand on apprit qu'il y avait danger à faire ce voyage, ah! ce fut bien une autre procession! L'homme passe sa vie à négliger Dieu et à courtiser la mort. Elle louche, la vilaine, et il croit qu'elle lui fait les yeux doux. La procession ne revint pas. Des preux arrivèrent ensuite. « Bonhomme, me disaient-ils, prépare à déjeuner pour demain, je « prétends faire grande chère au retour, et te conterai mes aventures; nous en « rirons. » Et le repas se perdait faute de convives; aussi, plus tard, quand la raison me poussa au cerveau avec la barbe au menton, je fis payer d'avance et ne préparai rien. Après vinrent des bataillons bien équipés, fanfares en tête, gonfanons au vent, emmaillés, enferrés et reluisant au soleil comme des deniers neufs. Ceux-là pillèrent ma maison et leurs chevaux ravagèrent mes récoltes. La Peur les prit comme les autres; et, depuis ce moment, je vis seul dans ma maison en ruine, dont personne n'ose approcher. Mon père était hardi pour notre malheur, je l'ai perdu; ma femme était curieuse, elle m'a laissé ces orphelins. Un de mes pauvres petits s'égara un jour pendant que j'étais à l'herbe; que lui arriva-t-il? je ne l'ai jamais su, il me revint idiot. Je n'ai pas voulu quitter ce coin de terre, plus cimetière que berceau, et je vis isolé sur la frontière de la mort, sentinelle avancée, criant aux fous comme toi de ne pas poursuivre leur chemin.

— Je te remercie, reprit Mitaine; mais si tu m'avais connue, tu te serais bien gardé de me conter cette histoire. Elle redouble mon désir de voir en face cet effroyable châtelain. »

Le paysan leva les bras au ciel comme pour le prendre à témoin des efforts qu'il avait faits, puis il se rassit devant sa maisonnette.

« Tu dois avoir peu de ressources, dit l'enfant en fouillant dans son escarcelle; prends ceci, tu seras mon héritier si je meurs, ce qui ne me paraît pas encore prouvé. Dans tous les cas, cet or est à toi. Passe la nuit en prière, cela me portera bonheur. Maintenant, indique-moi le chemin que je dois suivre. »



Il gravit avec elle une hauteur aride.

Le paysan se leva, prit Mitaine par la main et gravit avec elle une hauteur aride qui dominait le pays.

« Tu vois ce sentier qui aboutit à cette forêt? c'est celui-là que tu dois suivre. Où conduit-il? nul ne le sait! Dieu soit avec toi, petit.

— Laissez-moi vous embrasser, » dit Mitaine en tendant ses bras au paysan. Celui-ci s'agenouilla comme s'il était déjà devant un mort; l'enfant lui fit un collier de ses bras et lui donna un baiser. Le vieillard pleurait; une larme tomba sur les doigts de Mitaine, et, comme si elle eût reçu l'eau bénite, elle fit le signe de la croix. Puis elle partit.

Le paysan resta agenouillé et pria à cette même place jusqu'à ce que le soleil eût disparu. Alors il regagna sa misérable demeure, coucha ses petits, alluma un cierge et se remit en prière jusqu'au jour.



Le paysan resta agenouillé.



Les oiseaux chantaient leurs prières du soir.

CHAPITRE VIII.

A TRAVERS BOIS

Le soleil descendait à l'horizon dans un bain de pourpre, les oiseaux chantaient leurs prières du soir.

« A nous deux, Croque-Miton-Mita-Mitaine! fredonnait l'enfant; je ne quitterais pas la place pour les éperons de chevalier. »

Le ciel devint doré, puis bleu turquoise, puis violet, puis indigo, puis noir. Des milliards d'étoiles prirent place pour voir ce qui allait se passer. Une moitié de lune grimpa lentement dans le ciel, avare de sa lumière, jaunâtre comme si elle eût été dans un de ses jours de fièvre. L'air devint plus frais; un petit vent aigre se mit à secouer les feuilles couvertes de la poussière du jour et à préparer leur toilette du lendemain. Tout autre bruit que le frou-frou du feuillage avait cessé. Les herbes avaient poussé si dru depuis un siècle, que Mitaine ne savait où poser le pied. Elle n'avait pas peur, et cependant, à mesure qu'elle avançait, elle devenait plus sérieuse. Le recueillement dans le péril est une des manifestations du courage; le poltron n'est pas recueilli devant le danger.

« Que vais-je trouver là-bas? Quels obstacles vont m'être opposés? Il n'en est pas qu'on ne puisse vaincre avec du courage, de l'adresse et de la persévé-

rance, ai-je toujours entendu dire à mon royal parrain; s'il a raison, je ne crains rien. Ce Croque-Mitaine n'est peut-être, après tout, qu'un chef de pillards exploitant la frayeur publique et détroussant les passants. Les passants?.... Mais personne ne passe ici, et d'ordinaire on embellit plutôt qu'on ne rend effroyables les chemins qui conduisent à des piéges. Bah!... nous verrons bien!... »

Tout le passé de Mitaine lui revint en mémoire; il lui sembla qu'elle serait moins seule si elle s'entourait du souvenir de ceux qui l'aimaient. Elle crut entendre des voix amies : prudence, murmurait sa mère; persévérance, disait Charlemagne; courage, disait Roland. Ainsi escortée, elle pressa plus résolûment le pas, et ne tarda pas à arriver sur la lisière de la forêt.

En y entrant, son pied glissa sur un objet rond et gluant, un serpent se noua autour de ses jambes.

« Bon! dit Mitaine, ça commence. »

Il y a place dans le cœur humain pour la prudence et le courage; tous deux y vivent en bons voisins, et ce serait, mes enfants, vous faire une très-fausse idée de la bravoure que de supposer qu'elle exclut la prévoyance. Mitaine avait eu soin de se vêtir de mailles, et elle se loua fort d'avoir ses gantelets quand elle se baissa pour prendre le reptile. Elle saisit un corps rond et souple, et s'apprêtait à l'écraser sous son talon, quand elle reconnut que ce qu'elle avait pris pour un serpent était une liane, qui se brisa dans sa main. Elle eut honte un instant.

« Voilà l'effet de tous les contes que j'ai entendu débiter depuis quelque temps sur ce ridicule château. Si l'on n'avait pas cherché à m'effrayer, je ne me serais même pas baissée. » Elle continua son chemin.

La lune envoya ses rayons dans la forêt, et Mitaine remarqua alors de blancs fantômes qui la menaçaient de loin. Quelques-uns avaient entr'ouvert leurs linceuls et laissaient voir leurs corps de squelette qui grinçaient à chaque mouvement. D'autres encore montraient d'effroyables blessures dans lesquelles des armes étaient restées. Des bras décharnés se tendaient vers elle, et le vent lui apportait d'insaisissables menaces. Elle se laissa surprendre par un mouvement de crainte. Aussitôt les spectres secouèrent leur chevelure, agitèrent leurs bras et se mirent en mouvement. Elle les vit s'avancer, innombrables, menaçants, avec des craquements lugubres.

« Par Roland!... je crois que j'ai peur!... se dit la petite; mon parrain rougirait de moi s'il savait cela. »

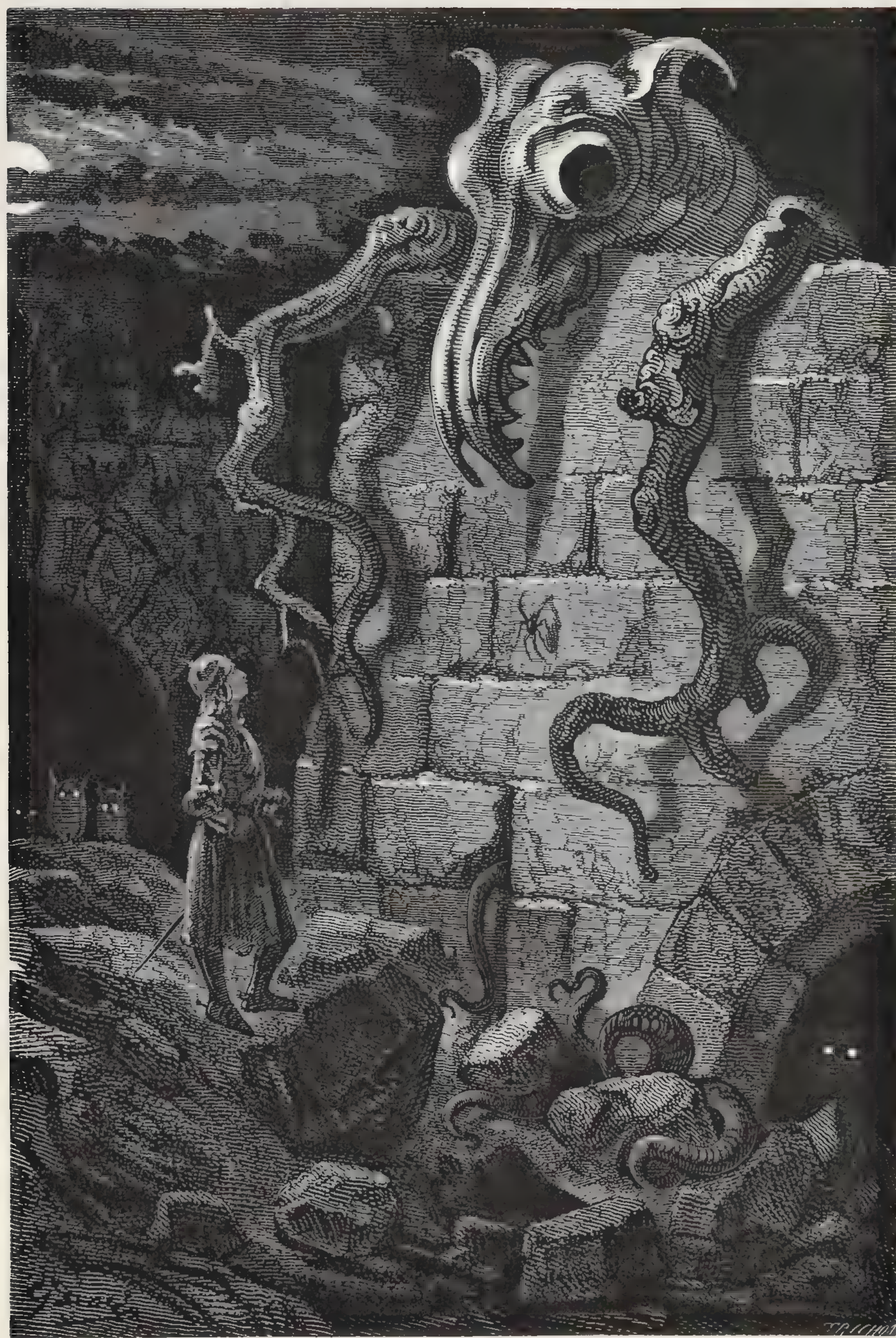
Elle mit l'épée au poing et s'élança. Le sentiment d'effroi qui s'était emparé d'elle était à peine apaisé, que tout prit un autre aspect. Les fantômes se disper-



La lune envoya quelques uns de ses rayons dans la forêt. (Page 209.)

sèrent, et Mitaine ne vit plus devant elle que des bouleaux à l'écorce blanche sur lesquels la lune promenait ses rayons. Au lieu de blessures, les rugosités du bois; au lieu de bras, des branches; au lieu de chevelure, le feuillage; au lieu de menaces, les plaintes du vent.

« Décidément je suis folle, se dit la petite; où donc avais-je la tête, et d'où



Un monstre hideux la regardait par-dessus le mur. (Page 213.)

vient que j'ai la cervelle remplie de fantômes ce soir? Je ne me laisserai plus surprendre. »

A peine Mitaine avait-elle achevé cette pensée, qu'elle se sentit saisir la jambe; cette fois elle n'était pas victime d'une illusion. Elle se retourna brusquement et vit avec terreur un corps qui s'efforçait de sortir de terre en s'accrochant à elle. Au pied de chaque arbre, elle distingua un corps semblable enterré jusqu'à la poitrine et qui se tordait de douleur. Mitaine voulut, mais vainement, retirer la jambe, le corps se cramponnait à elle et la tête s'approcha pour la mordre.

« Réalité ou spectre, mort ou vivant, nous verrons comme tu recevras ceci! Et l'enfant lança un coup d'épée qui porta sur des racines.

— Comment n'ai-je pas vu cela tout de suite? Je ne me pardonnerai jamais cette frayeur. Il faut avouer, maître Croque-Mitaine, que vous n'êtes qu'un mauvais plaisant; j'espère que vous m'opposerez quelque chose de plus sérieux que tout cela, sans quoi je ferai fort triste mine quand il me faudra conter mon expédition. »

Remarquez, mes enfants, qu'il en est presque toujours ainsi dans la vie. Sur cent choses qui nous effrayent, quatre-vingt-quinze au moins nous feraient hausser les épaules si nous les regardions en face.

Le ciel s'était peu à peu couvert de nuages, quelques grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Dans le lointain, le tonnerre grondait, mais si sourd, si ridicule, qu'on eût dit un ronflement d'éléphant ou d'hippopotame.

« Vous verrez que mon plus grand danger sera de m'enrhumer. La pluie commence, et qui sait quand j'arriverai au château de la Peur. Ce poltron de Croque-Mitaine a si bien caché sa demeure, qu'autant vaudrait chercher une épingle au fond de la mer. »

Un effroyable coup de tonnerre fut la réponse de Croque-Mitaine, et la lueur de l'éclair permit de distinguer à peu de distance le château posé presque en équilibre sur la pointe d'une montagne de forme excentrique.

« Voilà donc ce joyau précieux qu'on met tant de soin à dérober à tous les regards! On a, ma foi, raison de le cacher, car il m'a paru le plus laid du monde. »

Et Mitaine pressa encore le pas. Elle suivait depuis assez longtemps une muraille en ruine, quand un éclair balafrant le ciel, lui permit de distinguer un monstre hideux, qui la regardait par-dessus le mur. Quelque chose comme le squelette du cheval combiné avec ceux de l'autruche, de la baleine et de la

girafe, une tête énorme pendant au bout d'un cou démesuré. Deux mains armées de longues griffes cherchaient sur le sommet du mur un point d'appui pour s'élancer. Mitaine surprise recula de vingt pas. La bête avança d'autant. L'enfant fléchit le genou et le monstre approcha; elle sentit son souffle sur sa figure.

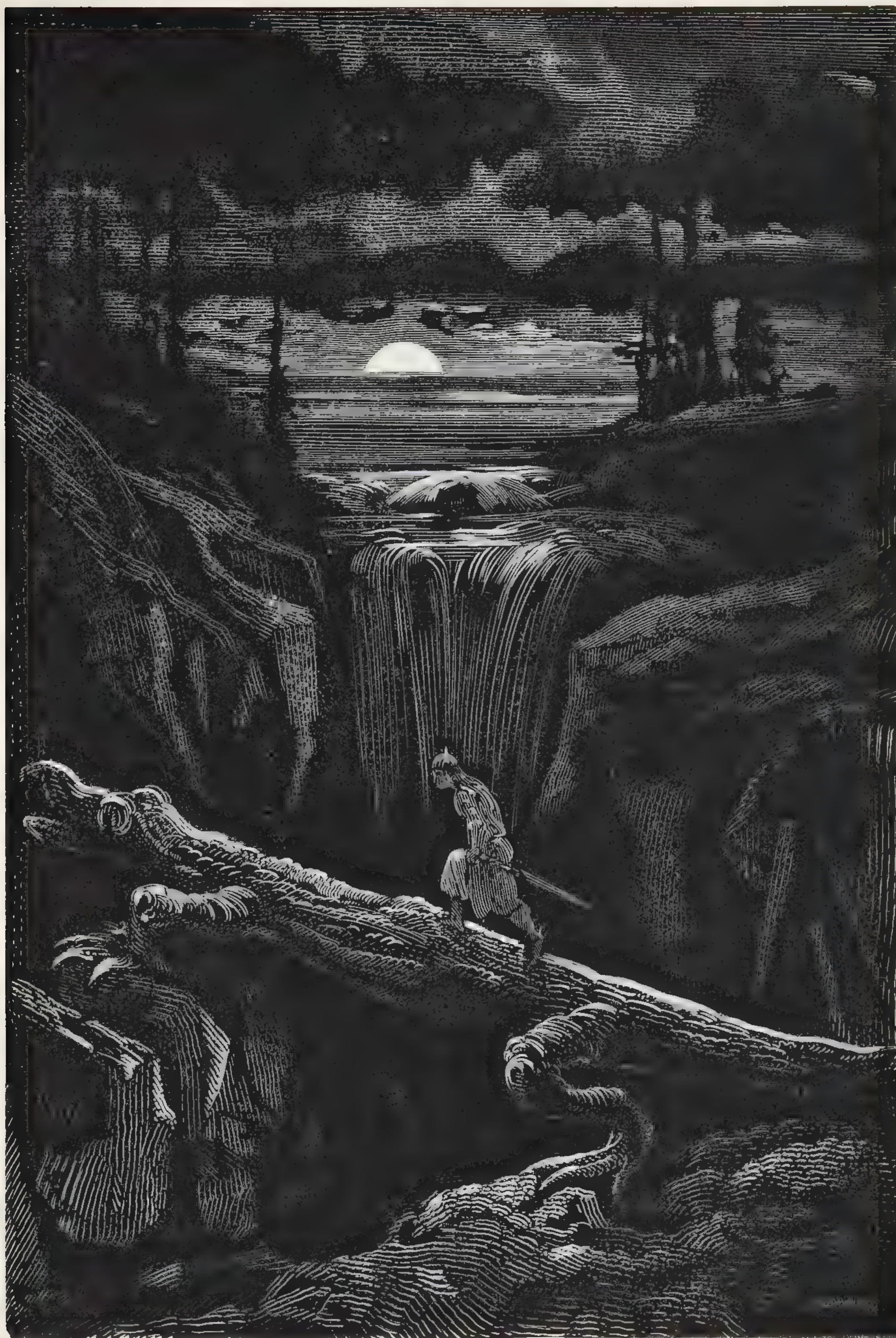
« Par la châsse saint Landri! j'agis en petite fille, et ne me montre guère digne de suivre au combat Charlemagne et Roland. » Elle se releva, le monstre recula aussitôt. — Rien ne me corrigera donc! chaque obstacle que j'affronte disparaît, et je me laisserais arrêter par cette méchante carcasse. Hou! hou! hou!... cria l'enfant en s'élançant contre le mur auquel elle donna un vigoureux coup de talon. Les pierres s'écroulèrent entraînant des lianes et des ronces centenaires, et brisant un pauvre arbre innocent qui depuis bien longtemps vivait, les coudes appuyés sur la muraille.

L'enfant haussa les épaules et se borna à murmurer : « Je l'avais bien dit! »

Au bout de quelques minutes, elle se trouva en présence d'un obstacle plus sérieux : un torrent bondissait devant elle, entraînant dans ses eaux rapides des quartiers de rochers comme un autre du menu bois. Cette nouvelle barrière n'était aisée ni à franchir ni à tourner. La nuit était sombre, et la lune, maigre, jaune et terne au milieu de ses panaches de nuages, avait plus l'air d'une veilleuse qui fume avant de s'éteindre que d'un astre de première classe. L'eau du torrent, moirée par cette demi-clarté, roulait avec une effroyable vitesse, et Mitaine se sentait prise de vertige chaque fois qu'elle la regardait. Notre petite amie se promenait à grands pas, cherchant vainement un passage; les éclairs, comme pour la narguer, redoublaient d'intensité et lui montraient le château à peu de distance de l'autre rive. Elle finit cependant par faire une découverte : un arbre était couché au-dessus du gouffre. Chaque vague, en courant, avait emporté son grain de sable de la rive; l'arbre à moitié déraciné avait tenu bon quelque temps, mais, fatigué de lutter, il s'était laissé choir. Mitaine contempla ce passage avec une certaine appréhension; elle posa en tremblant le pied sur le tronc, qui fléchit et se balança. Elle hésitait, et à mesure que son hésitation augmentait, l'arbre devenait plus mince et plus flexible.

« Comment! se dit-elle avec impatience, je suis à une faible distance du but, et parce que le passage n'est pas sûr, je reculerais! Non, non, c'est la peur qui me rend maladroite; je fais chaque jour des choses bien autrement difficiles. »

Elle mit alors résolûment le pied sur l'arbre, et remarqua avec surprise qu'il grossissait à mesure qu'elle avançait.



Un arbre était couché au-dessus du gouffre. (Page 214.)

« Mais je suis sur un pont de bois! se dit-elle à moitié chemin. Non, ma foi! c'était un fort beau pont de pierres! » s'écria-t-elle à peine sur l'autre bord.

En effet, mes enfants, la peur double l'importance de la plupart des obstacles, parce qu'elle nous enlève la moitié des facultés qui devraient nous servir à les surmonter. Enlevez au singe son intrépidité pour la donner à l'homme, et l'homme sera aussi agile que le singe.

Mitaine ne vit devant elle qu'un seul chemin; elle s'y engagea résolûment, et pourtant il était si étroit qu'elle frôlait de chaque côté le rocher avec ses épaules. C'était moins un sentier qu'une gerçure de la montagne. Elle marchait à tâtons, un peu préoccupée de ce qu'elle allait trouver à l'extrémité de cette taupinière, lorsque son front rencontra un obstacle. Elle remarqua que la route s'était abaissée sensiblement, et elle dut se courber pour continuer son chemin.

« Voudrait-on m'enterrer vivante!... »

Cette pensée lui fit courir des frissons dans les cheveux; et il y avait de quoi, je vous assure. Mitaine était dans une obscurité complète, l'air lui manquait, et elle sentait de seconde en seconde les quatre murs se resserrer davantage.

« Tu auras beau faire, Croque-Mitaine, il ne sera pas dit qu'arrivée aussi près de toi j'aurai reculé. »

Elle dut continuer sa route à genoux.

« Tu n'y gagneras rien, et si je te rencontre tu me payeras tout cela. »

La voûte était si près de terre qu'elle fut obligée de se traîner.

« S'il y a place pour une souris, je passerai, tiens-toi-le pour dit. »

Elle vit alors avec joie une lueur à quelques pas d'elle; cette faible clarté doubla son courage. Elle fit si bien des ongles, des genoux et des pieds, qu'elle franchit en quelques secondes la distance qui la séparait de la sortie; elle allait enfin renaître, respirer, vivre, courir. Un dernier effort, et elle était libre. Elle s'aperçut qu'un grillage bizarre fermait l'issue du souterrain.

« Diantre!... voilà qui complique la situation, et je serais curieuse de savoir ce que ferait mon parrain à la barbe fleurie, s'il était ici à quatre pattes dans ce trou de taupes, devant ce grillage! Monseigneur saint Jacques, vous que nous aimons tant, faites-moi sortir d'ici; cela vous vaudra une bien belle prière! »

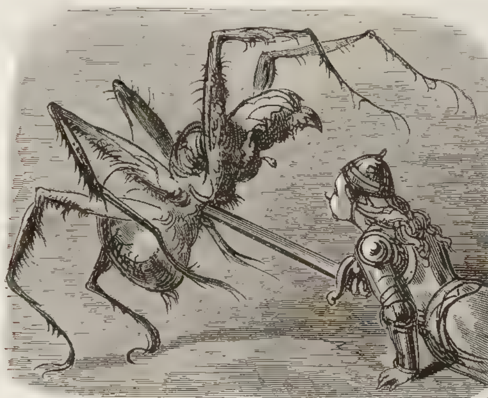
Mitaine fit un dernier mouvement pour se rapprocher encore de la grille; elle allait porter la main sur les barreaux, quand elle s'aperçut qu'elle n'avait devant elle qu'une toile d'araignée.

« Hourra! pour vous, mon doux apôtre, vous m'avez sauvée d'un grand danger. »

Mais l'araignée descendit au milieu de sa toile pour la défendre, et ce n'était pas avec un insecte vulgaire que l'enfant allait être aux prises! Représentez-vous un corps gros comme vos deux poings, gras et velu, des pattes par douzaines plus agiles et plus souples les unes que les autres; par devant, deux pinces comme en ont les scorpions, et des yeux qui brillaient dans la nuit. Si Mitaine eût été libre de ses mouvements, elle ne se fût pas préoccupée de si peu; mais vous vous rappelez qu'elle était à plat ventre, serrée de tous côtés comme un mort au cercueil, et il lui fallait combattre à coups de tête. L'araignée, profitant de l'hésitation de son ennemie, se mit à renforcer sa toile; les mailles s'ajoutaient aux mailles avec une rapidité effrayante.

« Ce serait bien la peine d'être la filleule d'un empereur, la fille d'un preux, l'amie d'un héros, et par-dessus tout cela la protégée de saint Jacques, pour reculer devant une araignée, se dit la petite; Mont-joie saint Denis! sus à l'ennemi! »

Mitaine baissa la tête, ferma les yeux et avança. La toile se déchira, et elle



sentit son ennemie se glisser sur son cou, puis sur son dos; alors elle s'appuya avec force contre la voûte, entendit un bruit comme ferait un œuf dont on écraserait la coquille, et, maîtresse de la place, elle passa.

Avec quelle joie elle se retrouva au grand air! qu'elle aimait cette pluie qui lui fouettait le visage, ce vent qui faisait tourbillonner jusqu'aux cailloux du chemin! — Devant elle se dressait le château de la Peur.



Devant elle se dressait le château de la Peur. (Page 218.)



Le château de la Peur ne s'aperçoit que la nuit.

CHAPITRE IX.

UNE NUIT AU CHATEAU DE LA PEUR.

J'aurais bonne envie, mes enfants, de vous faire une description horrible effroyable, hideuse, du château de la Peur; le sujet prête assurément; mais je suis esclave de la vérité, et d'ailleurs l'*Imagination* l'a construit de telle sorte, que chacun le voit sous un aspect différent. Je puis cependant vous en dire quelques mots.

Le château de la Peur ne s'aperçoit que la nuit; c'est à grand'peine que sa silhouette se fait plus noire que le ciel. Si la lune se montre, ce n'est qu'avec de méchants desseins, et afin de faire mieux ressortir quelque hideuse combinaison de lignes. Les pierres ont la lèpre, et les serpents qui les habitent ont l'air de vers qui les rongent. La vie est représentée là par le rebut de la création : orfraies, couleuvres, scolopendres, rats, scorpions, crapauds, cloportes et hiboux. On se demande cependant comment cette sale engeance daigne habiter un pareil cloaque. Ceux qui pour leur malheur ont cette vision sinistre, distinguent une rangée de tourelles dépareillées, en partie détruites par le temps, et assez sem-

blables à la mâchoire en ruine de quelque ogresse sept fois centenaire. Le châ-



La vie est représentée là par le rebut de la création. (Page 221.)

teau de la Peur est le plus vieux de tous les châteaux. S'il est debout, c'est un miracle; la brise même est de force à l'abattre, et cependant il est éternel. Chacun

de nous a dans sa vie une heure à laquelle il lui est apparu ; les plus braves avouent lui avoir rendu visite.

Mitaine découvrit sous le lierre une petite porte basse. Le bois était vermoulu, les ferrures étaient rouillées, une limace bavait sur le heurtoir. Le fronton circulaire abritait plusieurs couvées d'oiseaux de nuit, qui délogèrent en manifestant leur mauvaise humeur par des croassements funèbres. L'enfant poussa la porte qui résista; elle frappa du pommeau de son épée, et des gémissements lui répondirent; pendant plus de dix minutes elle s'épuisa en vain pour forcer l'entrée. Alors, perdant patience, Mitaine donna un vigoureux coup de pied qui fit craquer le bois, brisa la serrure, descella les gonds et renversa l'obstacle à l'intérieur; puis elle entendit un grand bruit et ressentit une vive douleur. Les pierres du fronton s'écroulaient, lui meurtrissant les épaules au passage. Bien lui en prit de n'avoir pas eu peur; elle eût été broyée si elle avait reculé. Un formidable amas de décombres barrait la porte. Quand le temps se met à démolir et que le hasard l'aide à faire quelque barricade, ils s'y prennent si bien tous deux que les plus habiles en cette matière n'ont qu'à s'incliner et à admirer.

— Ah çà! pour qui me prend-on ici? se dit la petite avec humeur, croit-on par hasard que je veux fuir? Voilà de bien impertinentes précautions. »

Mitaine était au bas d'un escalier étroit qui montait en spirale jusqu'au sommet du château. Les murs, couverts d'une mousse spongieuse, filtraient une buée puante qui, coulant sur les degrés, y faisait germer des forêts vierges de cryptogames, de lycopodes, de lichens et de champignons vénéneux, dont les cloportes et les larves étaient les heureux habitants. Sur la première marche était assis un crapaud lumineux ; de lui venait une pâle clarté, la seule qui permît de se guider dans cet horrible passage. Il se leva comme eût fait un kanguroo ou une sarigue, et gravit l'escalier, laissant après lui sur chaque marche une ampoule visqueuse, qui crevait aussitôt en répandant une odeur fétide. Mitaine suivit ce guide phosphorescent. Elle entendit un bruit sourd qui accompagnait chacun de ses pas, et vit en se retournant crouler l'un après l'autre tous les degrés sur lesquels elle avait posé le pied. « On tient décidément à me garder ici ; j'avoue que j'aurai de la peine à m'y décider. » Le crapaud marchait toujours à l'avant-garde; à la soixantième marche il s'arrêta. Personne ne parut, et cependant une porte s'ouvrit. Le guide se remit en route, et Mitaine continua à le suivre. Elle se trouva dans une immense galerie éclairée par la lune. Ranimée par le grand air qui lui frappait le

visage, par l'aspect de la campagne qu'on entrevoyait au loin par-dessus le balcon, l'enfant crut sortir d'un tombeau. A sa gauche un mur blanc, et de distance en distance de larges portes ouvertes à deux battants; à sa droite, une longue suite de colonnes et d'arcades qui projetaient leur ombre sur le parquet et la muraille; et devant, le crapaud qui s'en allait toujours scintillant, sautillant, laissant après lui une traînée gluante et argentée. Quand Mitaine mit le pied près de la première colonne, la colonne s'écroula. Sur le piédestal elle vit un mort, debout, enveloppé dans son linceul, et tenant à la main un cierge allumé. Le mort descendit, la laissa passer, et vint prendre place à sa gauche. La seconde colonne s'écroula à son tour; un mort mit pied à terre et se plaça à sa droite, tenant aussi un cierge allumé. Il en fut de même jusqu'au bout de la galerie; seulement, l'attention de notre petit page fut distraite par ce qu'il aperçut en passant près de la première porte. Il vit une salle immense dont l'aspect lui donna le vertige. Tour à tour sombre ou lumineuse à l'excès, on eût dit qu'elle était éclairée par un gigantesque brasier, auquel un soufflet de forge donnait alternativement la vie et la mort. Cette clarté intermittente était insupportable, et Mitaine fut quelque temps comme aveuglée. Elle entendit des gémissements et finit par distinguer des milliers de malheureux, les mains attachées derrière le dos, les articulations brisées, pendus aux voûtes par les poignets. Son cœur fut rempli de pitié et de colère, et elle allait s'élancer pour leur porter secours, quand elle remarqua que la salle n'avait pas de plancher; un gouffre au fond duquel grondait un torrent, était béant sous les pieds des victimes. Elle détourna la tête, essuya une larme et continua son chemin. Chaque porte devant laquelle elle passait lui laissait voir de nouveaux supplices, et l'impuissance dans laquelle elle se trouvait de soulager ces douleurs, la mit dans un tel état de rage que, ne sachant à qui s'en prendre, elle s'élança l'épée haute sur le lugubre cortége qui l'environnait; mais elle ne rencontra partout que le vide. Les morts indifférents poursuivirent leur chemin, sans presser, sans ralentir le pas. Alors la fureur de Mitaine fut à son comble; elle courut au hasard à la recherche d'un adversaire. Le crapaud prit le galop et les morts, conservant leurs distances,



Le crapaud marchait à l'avant-garde. (Page 223.)



Le mort descendit. (Page 224.)

glissèrent sur les dalles sans faire un mouvement. Au bout de la galerie, une porte s'ouvrit en grinçant et se referma dès que l'enfant en eut franchi le seuil. L'obscurité était complète; il fallut s'arrêter. Les flammes mortes des cierges allaient et venaient dans la nuit sans répandre aucune lueur ; elles ne tardèrent pas à former un cercle immense au milieu duquel dansait le crapaud. L'animal fit un bond de dix pieds, pour le moins, et Mitaine remarqua qu'il se gonflait démesurément. Plus il grandissait plus la salle se remplissait de lumière. Le monstre commença alors à faire le beau, à se balancer avec des clignements d'yeux pleins de prétentions; puis, ces minauderies terminées, il entreprit sa toilette et se mit à se gratter, lançant à chaque coup de patte des gerbes de venin et d'étincelles.



Il entreprit sa toilette.

La salle dans laquelle Mitaine venait d'entrer était la plus grande du monde. On eût dit un carrefour auquel venaient aboutir de larges voies qui toutes se perdaient dans l'obscurité. Le plafond, assez bas, était soutenu par d'énormes cubes de granit, dont le sommet était orné de bas-reliefs, représentant les scènes les plus variées de la danse macabre. Au pied d'un des piliers, sur une colonne brisée reluisait le crapaud, effroyable soleil venimeux. En face, sous un dais de serge noire brodée d'argent, se tenaient le sire de la Peur et sa famille. Dans toutes les galeries des spectres immobiles attendaient les ordres du maître.

Le trône était en bois de tremble. Il n'était pas aisé d'en approcher ; des oubliettes, des trappes, des piéges en défendaient l'abord. Le seigneur de la Peur était debout; à ses côtés était assise noble dame Couarde de Sainte-Panique, son épouse; autour d'eux se tenaient leurs filles, la Crainte, la Frayeur, la Terreur, l'Alarme, l'Épouvante, l'Appréhension, la Faiblesse, la Timidité, la Pusillanimité, la Poltronnerie et la Lâcheté. Toutes étaient difformes, et l'habitude qu'elles avaient de chercher à regarder à la fois de tous les côtés de crainte de surprise, les faisait loucher à qui mieux mieux. Elles étaient laides et mises à faire peur.

Le seigneur était de grande taille, mais il se tenait voûté, la tête enfoncée entre les deux épaules. Ses cheveux hérissés avaient blanchi prématurément;

ses yeux creux ne restaient jamais une seconde en repos, scrutant toutes les ombres, toutes les profondeurs. Son visage osseux, pâle et mat comme la cire, était marbré de plaques verdâtres. Ses lèvres violettes, sans cesse agitées par un tressaillement nerveux, cherchaient en vain à siffloter un air de bravoure. Sa main inquiète palpait sa cuirasse, son épée, son poignard, pour s'assurer qu'ils ne lui feraient pas défaut en cas de besoin. Une sueur glacée inondait son front et ses tempes bien que la fièvre le brûlât; ses dents claquaient et, à chaque instant, un frisson terrible agitait sous son manteau couleur de muraille les armes défensives dont il était couvert. Chaque fois qu'elle entendait ce trémolo d'acier, dame Couarde bondissait effrayée et regardait de tous côtés si elle n'avait rien à craindre. Elle était assise sur le bord de son trône, ses deux mains posées sur les accoudoirs de façon à être toujours prête à s'élancer et à fuir. Ainsi que ses filles, elle était vêtue d'étoffes à reflets changeants; sur ses genoux un lièvre était couché.

« Ce petit page est gentil à croquer!... dit tout bas la Faiblesse à son père, ne le maltraitez pas trop.

— Vous voilà bien encore avec vos niaiseries, vous n'avez pas de caractère, interrompit l'Alarme; si l'on vous écoutait jamais, Dieu sait ce que nous deviendrions.

— Sans doute, reprit la Lâcheté, il faut à tout prix se débarrasser de cette petite virago, et je suis certaine qu'en l'attaquant par derrière....

— Je crains bien que notre dernière heure ne soit venue! dit en pleurant l'Appréhension.

— Vous êtes toujours la même, dit l'Alarme, vous jetez sans cesse le manche après la cognée.

— Ah çà! pourquoi ne dites-vous rien, ma sœur? dit la Lâcheté à la Timidité qui se tenait à l'écart; faites aussi connaître votre avis.

— Moi..., mais.... je ne sais.... pas...., balbutia la Timidité qui bégayait.

— Vous ne savez jamais rien!... » reprit la Lâcheté en se sauvant après avoir pincé sa sœur jusqu'au sang.

La pauvre Timidité poussa un cri qui fit bondir d'effroi toute sa famille. Le seigneur de la Peur recula de dix pas et tira son poignard du fourreau; dame Couarde se leva, laissant glisser son lièvre qui se blottit sous ses jupons.

« Taisez-vous, péronnelles, et revenez autour de moi. Cette sotte Timidité m'a fait une frayeur! La première que j'entends, je l'enferme dans le cabinet noir!!! »



En face se tenaient le sire de la Peur et sa famille. (Page 227.)

A cette épouvantable menace succéda un silence de mort.

« Ah çà! que viens-tu faire ici, petite? dit entre deux frissons le seigneur de la Peur.

— Par la châsse saint Landry! dit Mitaine en mettant les poings sur les hanches, il faut avouer que vous avez une singulière façon de recevoir les gens. Je n'ai reculé devant rien pour vous voir; ma persévérance méritait un meilleur accueil.

— Tu ne réponds pas à ma question; que viens-tu faire ici?

— T'en chasser! »

En entendant ces mots, le châtelain se fit si petit qu'on eût dit qu'il avait à moitié disparu sous terre; dame Couarde se perdit dans son fauteuil, derrière lequel ses filles se blottirent.

« Imprudent! balbutia la Peur, qui tremblait à perdre l'équilibre, oses-tu bien me braver ainsi?

— A en juger par ton attitude, reprit Mitaine en riant, je n'ai pas grand mérite à cela.

— Tu parais douter de ma puissance.... tu mériterais que je t'en fisse ressentir les terribles effets. »

Le seigneur ne prononça pas cette phrase sans quelque difficulté, sa langue était à moitié paralysée.

« Tu n'as aucun pouvoir sur moi, et tous les ridicules épouvantails que tu as fait lever sur mes pas depuis hier, mériteraient d'être hués, et rien autre.

— Mon nom fait trembler l'univers...

— Tu calomnies l'univers. Parce que quelques esprits débiles te permettent d'élever la voix, tu te crois maître du monde. Sors au grand jour de ta tanière et tu verras comme tu seras reçu.

— J'ai pour moi les femmes....

— Tu ne les as pas pour toi; quand elles t'entrevoient elles ne peuvent, à la vérité, réprimer un mouvement de dégoût bien naturel; un insecte, une ombre, un bruit inconnu les fera frissonner; mais qu'un danger sérieux se présente, qu'un grand sentiment les anime et, chrétiennes, elles iront à la mort comme les martyrs; épouses, elles suivront les guerriers au combat comme les Gauloises; mères, elles disputeront leur enfant au lion; elles iront enfin à l'immortalité comme Judith, comme Lucrèce, comme sainte Geneviève.

— J'ai du moins pour moi les enfants; ce petit peuple m'obéit....

— Et c'est à moi que tu oses dire cela !... Il faut avouer que tu élèves presque l'impudence au niveau du courage. Les enfants, moins que tous autres, t'obéiraient si des gouverneurs coupables, des parents maladroits ne te les livraient pas. On les menace du cabinet noir !... et l'on a soin de t'y enfermer avec eux. On les menace du loup !... Romulus et Rémus tremblaient-ils à l'approche de leur fauve nourrice ? Je ne suis qu'un enfant, mais je sais ce que tu vaux, et par la châsse saint Landry ! je te défie bien. »

Mitaine entendit de sourds murmures et elle remarqua une grande agitation parmi les morts. Au bout de chacune des innombrables galeries qui aboutissaient à la salle où ceci se passait, elle aperçut de pâles clartés qui paraissaient approcher. A mesure que ces lueurs devenaient plus distinctes, le crapaud perdait de son éclat et il commençait à s'agiter inquiet sur son piédestal. Le sire de la Peur paraissait plus tremblant qu'il ne l'avait encore été ; ses dents faisaient entendre un bruit de castagnettes, et il s'y reprit à trois fois pour prononcer deux paroles.

« Tu as tort de nier mon pouvoir, tous ceux qui m'entourent l'ont reconnu.

— Ils en ont honte aujourd'hui, s'écria Mitaine ; et, s'adressant à eux : Pouvez-vous bien accepter un pareil maître ? Il vous suffit d'avancer pour le faire rentrer sous terre, lui et son ignoble lignée. Vos cœurs ne sont pas morts, ils ne sont qu'engourdis ; faites un effort, lancez-vous sur ce monstre ; je vous montrerai le chemin. »

Les morts laissèrent tomber leurs linceuls et l'on vit des légions aux armures rouillées tirer l'épée du fourreau. L'Alarme poussa son cri, auquel répondirent le sire de la Peur, dame Couarde, la Crainte, la Frayeur, la Terreur, la Timidité, l'Épouvante, l'Appréhension, la Faiblesse, la Pusillanimité, la Poltronnerie et la Lâcheté. On vit et l'on entendit alors de bien étranges choses : les bas-reliefs se mirent en mouvement et commencèrent sur la surface des piliers leur danse macabre, accompagnée de clameurs effroyables ; le tonnerre se mit à gronder, et des crevasses profondes meurtrirent de tous côtés les murs et le plafond ; la terre s'ouvrit avec des craquements assourdissants ; les oiseaux de nuit effrayés se mirent à voler en tous sens, ne sachant que devenir ; le crapaud éclata avec un bruit épouvantable, et Mitaine se trouva dans l'obscurité. Elle n'y resta pas longtemps ; de seconde en seconde les galeries perdaient de leur profondeur, le jour approchait à grands pas ; ses premiers reflets argentèrent son armure, un formidable chant de coq se fit entendre et, comme s'ils n'attendaient que ce signal, les murs s'en allèrent en fumée.



L'Alarme poussa son cri. (Page 232.)

Mitaine demeura muette de surprise. Qu'elle lui parut belle, la campagne! qu'il lui parut beau, le soleil! et le vent du matin, comme il caressait doucement son visage! Elle tomba à genoux et dit de grand cœur sa prière, je vous assure. Les champs étaient tout bariolés, on eût dit la carte d'échantillon de la flore universelle. Les oiseaux étaient de la partie; jamais ils n'entonnèrent une plus joyeuse aubade. Il ne restait rien du château qu'un souvenir déjà confus. Quand Mitaine eut fini sa prière et qu'elle se fut relevée, elle vit auprès d'elle un vieillard et une jeune femme qui la contemplaient d'un air attendri. Ils étaient à quelques pas de l'enfant, et cependant elle les distinguait à peine; un brouillard léger les enveloppait.

« Qui êtes-vous? dit Mitaine.

— Des amis reconnaissants. Tu nous as délivrés de la Peur qui nous retenait ici. Voilà longtemps que nous avons cessé de vivre et grâce à toi nous allons pouvoir embrasser une fois encore ceux que nous avons quittés brusquement. Mon fils qui t'a donné hier l'hospitalité, est le mari de cette belle fille. C'est aujourd'hui la fête des Morts et le Dieu de bonté a permis que nous passions cette journée sur la terre. Tous ceux que tu as délivrés vont te faire escorte jusqu'au camp de Charlemagne et lui porteront témoignage de ton grand courage et de ta belle conduite. »

Mitaine vit arriver de tous côtés des chevaliers dont les armures étaient en partie rongées par la rouille. Il y en avait de tous les âges et de tous les pays, le plus grand nombre à cheval. Des femmes, des enfants suivaient ce cortége; leurs pas ne faisaient aucun bruit, ne laissaient aucune empreinte. Ils étaient diaphanes et comme perdus dans une vapeur à laquelle le soleil prêtait des effets d'opale. S'étant rangés en colonne, ils se mirent en marche. Mitaine traversa les sites qui lui avaient paru si effrayants la nuit : le pont de pierre jeté sur le torrent; la muraille couverte de lianes et cachée à demi par le feuillage des acacias, la forêt de bouleau, tout, maintenant que le soleil brillait, lui semblait gai à miracle. Elle appela près d'elle le vieillard qui lui avait parlé et lui demanda quelles étaient les tortures qui l'avaient si fort indignée.

« Ce sont les salles des cauchemars, mon enfant, lui répondit le mort. Le seigneur de la Peur ne laisse aucun répit à ses victimes; il s'entend avec le Sommeil qui les lui livre sans défense. Les incubes, les succubes, les vampires, les éphialtes, les goules, composent son redoutable état-major et président aux supplices. Tu les as vus à l'œuvre, je n'ai pas besoin de te faire leurs portraits.

— Qui peut nous mettre à l'abri de leurs attaques?

— Une conscience pure et un bon estomac. »

Au bout d'une heure de marche, Mitaine aperçut la cabane où elle s'était arrêtée la veille; le paysan était sur le seuil entouré de ses enfants.

« Béni soit Dieu! dit-elle. Pauvre vieillard, ta vue affaiblie ne te permet sans doute pas de distinguer encore ton fils; mais toi, femme, tu le vois, n'est-ce pas?

— Nous ne l'avons pas perdu de vue depuis notre départ, dit l'épouse; il n'y a pas de distance, il n'y a pas d'obstacle, pour le regard des morts. »

Le laboureur tourna la tête, vit le cortége qui s'approchait et reconnaissant Mitaine, il poussa un cri de surprise, se leva et se mit à courir au-devant d'elle. A moitié chemin son regard rencontra son père et sa femme et foudroyé par la joie il tomba à genoux, tendant les bras vers eux. Il voulait parler et ne trouvait dans le langage terrestre aucune expression qui fût digne de rendre la joie infinie qu'il éprouvait. Il n'osait plus faire un mouvement, de peur de mettre en fuite ce groupe aimé qui lui apparaissait. Quand il eut acquis la certitude qu'il n'était pas victime d'une illusion, de douces larmes remplirent ses yeux, et joignant les mains il toucha la terre de son front en murmurant :

« Seigneur, Seigneur, que vous êtes bon et que je vous aime! »

Je renonce à vous décrire la joie de ces trois êtres que la mort était, pendant quelques heures, impuissante à séparer. La mère dévorait ses enfants de caresses; le laboureur aussi chargé d'années que son père, ne pouvait pas s'arracher de ses bras. Leurs barbes blanches se confondaient à chaque embrassement. Ce premier élan de tendresse apaisé, tous trois se retournèrent vers Mitaine et lui baisèrent les mains.

« Qui vous en pourrait dire plus que le spectacle de cette joie que nous vous devons, chère enfant? ajouta le père.

— Et puis, vous ne savez pas, reprit le laboureur; mon pauvre petit qui avait perdu la raison, est depuis l'aube le plus avisé de la bande; aussi, il n'y a ni saints ni saintes dans le calendrier pour lesquels j'aie plus de dévotion que pour vous. »

Mitaine ne s'arracha pas sans efforts aux démonstrations de reconnaissance dont elle était l'objet. Elle demanda son cheval que la veille elle avait confié à son hôte, et partit au galop, suivie de son fantastique cortége.

Il était six heures environ, quand Mitaine aperçut au loin le camp de Charlemagne. Les sentinelles de grand'garde voyant à l'horizon une nuée de fervêtus qui arrivait à toute bride, se replièrent et donnèrent l'alarme.

« Qu'est-ce que cela? dit l'empereur, quels gens nous tombent sur les bras? Miton, montez à cheval, faites-vous escorter et allez reconnaître ces nouveaux venus. »

En un instant le camp fut sur pied; chacun de vêtir le haubert, lacer le heaume, prendre la lance et se mettre en selle. Miton choisit trente chevaliers montés sur chevaux couverts et il partit avec eux.

« Par la Pâque! se disait-il, voilà de singulières gens. A en juger par leur taille, ils ne doivent pas être loin et cependant j'ai peine à les distinguer. Les vois-tu mieux que moi, Jean le Rouge?

— Ma foi, non; ma surprise était la même que la tienne. Mais, ne voilà-t-il pas un page aux couleurs impériales qui chevauche à leur tête?

— Mort de ma vie!... mais c'est Mitaine qui nous vient là! »

Et Miton joua si bien de l'éperon, qu'il fut en trois minutes dans les bras de sa fille.

Les morts firent halte.

Étonnés, les trente chevaliers s'arrêtèrent aussi, cherchant à calmer leurs chevaux qui flairaient la terre, soufflaient à naseaux dilatés, battaient le sol du sabot, hennissaient comme s'ils allaient mourir.

« Quels sont ceux-ci que tu nous amènes?

— Ceux que j'ai délivrés, dit la petite.

— Délivrés! comment cela?

— Je vous le dirai devant l'empereur; le soleil est bien bas déjà; nous n'avons pas de temps à perdre. »

Miton et ses trente chevaliers, Mitaine et sa fantastique escorte se dirigèrent vers le camp. Charlemagne entouré de ses pairs vint au-devant d'eux.

« Par saint Jacques!... voilà des gens qui n'ont pas l'air d'être de ce monde. Si je ne suis pas fou, c'est ma filleule qui les commande. »

Mitaine mit pied à terre et attendit que son royal parrain l'interrogeât.

« Ah çà ! te voilà, petite, quelle folle équipée ! Sais-tu bien que j'aurais sujet de te faire mauvais accueil? mais, je l'avoue, je n'ai pas la force de te gronder, tant je suis aise de te revoir, et tant j'ai hâte de te demander quels sont ces étrangers qui t'accompagnent.

— Parrain, ce sont mes prisonniers. »

Et les morts inclinèrent jusqu'à terre la pointe de leurs armes pour rendre hommage à l'enfant.

« Mais enfin, d'où viennent-ils? Es-tu allé les chercher dans l'autre monde?

— Ma foi, sire, je crois bien y avoir passé la nuit dernière. »

Alors Mitaine conta son voyage en peu de mots à Charlemagne, ainsi qu'aux évêques, pairs et barons qui l'entouraient.

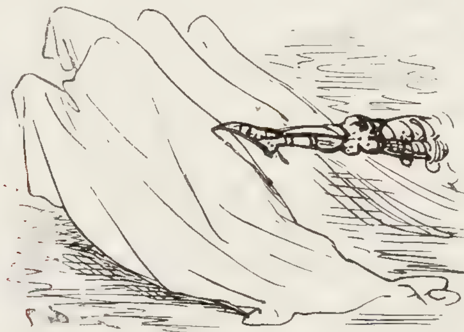
« Viens çà que je t'embrasse, douce-jolie, je t'ai promis quelque chose, ce me semble; qu'est-ce que c'était donc?

— Vous m'avez promis, mon parrain, de demander à Roland de m'accepter pour écuyer.

— C'est Roland que je récompense en lui faisant un pareil cadeau, qu'en pensez-vous, mon neveu? »

Pour toute réponse, le preux prit Mitaine dans ses bras et l'embrassa. La petite, rouge de plaisir, se tourna du côté de son escorte pour la remercier; les morts avaient disparu. Charlemagne alors mit un genou en terre, tout le monde l'imita et Turpin dit à haute voix les prières des trépassés.

Ainsi se termina l'expédition que Mitaine avait entreprise. Je voudrais vous dire que le château de la Peur fut détruit pour toujours; mais, historien fidèle, je dois avouer qu'il était reconstruit le même soir. Vous rencontrerez certainement un jour ou l'autre le seigneur de la Peur, mes chers enfants, évoquez alors le souvenir de Mitaine et n'oubliez pas que le monstre n'a d'autres armes que celles que vous lui abandonnez, d'autre puissance que celle que vous lui attribuez, d'autre courage que celui que vous perdez.



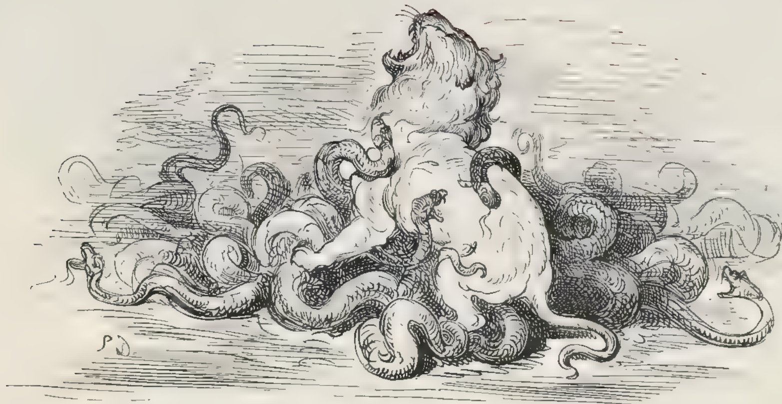
Ainsi se termina l'expédition.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

ÉPILOGUE

RONCEVAUX!...

778



RONCEVAUX!...

778

Vous n'avez sans doute pas oublié, mes enfants, que Charlemagne avait envoyé Ganelon en Aquitaine; pour la honte et le malheur de la France, le comte de Mayence a mis ce voyage à profit. Le traître s'est entendu à merveille avec Lupus, notre ancienne et mauvaise connaissance ; la mort de Roland et des pairs de Charlemagne est décidée. A les attaquer en face, il ne faut pas songer.

« Je me charge de les attirer dans les montagnes, dit Gane ; envoyez seulement vingt mille Navarrais et Gascons sur les hauteurs que je vous indiquerai, et là, à l'abri, ils écraseront sous les rochers cette engeance orgueilleuse. »

A cette même époque, Marsille assemble ses guerriers. Étendu à l'ombre, sur son perron de marbre blanc, il s'entretient avec eux.

« Seigneurs, depuis que ce Charles maudit a mis le pied sur le sol d'Espagne, nous n'avons pas eu un seul instant de répit. Quelque vaillance dont nous ayons fait preuve, partout nous avons été écrasés. Nous ne pouvons faire davantage,

aucun de nous ne s'est épargné. Vous ne voulez pas plus que moi, je suppose, céder cette tant douce Espagne aux gens du Nord ; aidez-moi donc par vos avis à prendre revanche de tant de désastres. »

Blancandrin, le plus sage et le plus subtil des païens, prend la parole :

« Là où le lion ne peut passer, souvent passe le renard ; eh bien, puisque lions nous sommes arrêtés, agissons en renards et ne perdons ni notre temps en lamentations, ni nos ressources en efforts inutiles. Charles est orgueilleux, et quand elle a l'orgueil pour sentinelle, la place est mal défendue. Assurez de votre respectueuse amitié ce vantard couronné, dites-lui votre désir de recevoir le baptême et donnez-lui rendez-vous dans son pays de France. Promettez de l'y rejoindre devers la Saint-Michel avec les principaux d'entre nous, lui jurant soumission et obéissance à la foi chrétienne. Ajoutez que vous lui ferez présent de trois cents mulets chargés de fins besants d'or et d'argent ; de cinquante chariots comblés de même sans compter de riches étoffes, des chevaux de bataille, trois cents autours mués, des lions et des lévriers dressés pour la chasse, plus cinq cents belles Sarrasines, si tel est son bon plaisir. Les envahisseurs sont depuis longtemps hors de chez eux ; ils ont laissé leurs domaines à la seule garde de leur femme épousée, et il n'en est pas un seul qui ne désire le repos. Une fois le butin partagé, ils presseront leur roi de partir et lorsqu'ils seront rentrés, ce sera le diable pour les faire sortir.

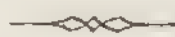
— Ce conseil peut être bon, mais Charles n'est pas homme à se fier à de simples paroles.

— Envoyez-lui des otages, dix, vingt, trente, s'il les demande. Ne vaut-il pas mieux perdre quelques femmes et enfants que notre Espagne ? J'offre de livrer mon fils au péril de sa vie. »

Ce conseil parut sage et fut goûté de tous.

« Partez donc, dit Marsille à Blancandrin, je vous promets brillante escorte au départ et largesses au retour. Remplacez l'épée par la branche d'olive, et n'épargnez pas les promesses. »

Les messagers montent sur de blanches mules aux harnais d'or et d'argent carillonnant, et les voilà partis pour le camp de Charlemagne.





Ils écraseront sous les rochers cette engeance orgueilleuse. (Page 241.)

Il y eut grand'presse sur leur passage lorsque les envoyés de Marsille arrivèrent ; ils furent aussitôt introduits. L'empereur à la barbe de neige est dans son verger, entouré de ses plus vaillants ; les jeunes se perfectionnent au jeu des armes ; les vieux devisent ou se divertissent au jeu d'échecs. Blancandrin après avoir salué avec une noble bienséance, s'acquitte de son message si cauteleusement que les pairs de s'écrier : « Voilà qui nous assure un prompt retour ; » mais Charlemagne reste pensif. Ce n'est pas plus son habitude de s'émerveiller que de se désespérer dès les premières minutes. Il se lève enfin :

« La nouvelle que vous m'apportez a lieu de me réjouir. Si véritablement le roi Marsille veut faire son salut, qu'il vienne me rejoindre à Aix-la-Chapelle et je l'y recevrai comme un frère. »

Une tente est dressée pour Blancandrin et sa suite ; les soins et les cadeaux ne leur sont pas ménagés.

Le lendemain, après messe et matines, le sage empereur rassemble ses barons à cette fin de savoir d'eux comment leur plaît le discours de l'envoyé du roi de Saragosse.

Naymes, chevalier de grand renom et des plus avisés, se lève :

« Sire, vous avez battu vos ennemis partout où ils ont accepté le combat ; — de leurs forteresses il ne reste pas une pierre, leurs villes sont brûlées, et leurs troupes ont reçu la mort ou le baptême. Vous avez relevé la croix partout où elle avait été renversée ; que pouvez-vous désirer de plus ? On vous offre la rançon d'un royaume dont vous gardez la suzeraineté ; — un peuple de mécréants vous demande le salut et vous offre des otages pour garantie ; — ce serait pécher que de continuer une guerre désormais sans but. Tel est mon sentiment. »

Roland ne fut pas long à se lever après ce discours.

« Est-ce bien vous, Naymes, que j'entends là, et pouvez-vous donner de tels avis ! Marsille est fort votre ennemi, sire, et vous ne l'avez pas traité de façon à lui faire venir les baisers aux lèvres. Ne tournez pas le dos à l'Espagne avant que votre tâche ne soit achevée ; nous sommes ici plus qu'il n'en faut pour la parfaire. Renvoyez à leurs foyers ces guerriers las avant d'avoir vaincu, et je vous jure qu'avec ceux qui resteront vous irez planter la croix en vue de l'Afrique, si tel est votre bon plaisir. Comment pouvez-vous avoir foi dans la parole

des païens? Avez-vous donc oublié déjà le sort que Marsille fit subir à deux de vos comtes : Basan et Basille? Ils portaient votre parole au roi de Saragosse, et ils furent décapités sur la montagne de Hautille. C'est votre honneur, sire, qui est tombé ce jour-là sous le couteau des infidèles; le laisserez-vous fouler aux pieds parce qu'il sourit à quelques chevaliers prudents de quitter la partie? Fuyez, mais dussé-je demeurer seul ici, j'y resterai, m'efforçant de rendre ma mort si glorieuse qu'elle vous fasse envie à tous. »



Charlemagne pendant ce discours fronce le sourcil.

Charlemagne pendant ce discours fronce le sourcil et tourmente sa moustache; ce voyant, Ganelon se lève à son tour :

« Que voilà bien le langage de l'orgueil! Je me demandais, en l'écoutant, si

nous vivions sous le règne de Roland ou sous celui de Charlemagne. Voilà qui est bientôt dit et qui sonne à merveille comme toutes choses creuses. On nous engage à fuir!... Est-ce donc dans nos habitudes, et ne semble-t-il pas que ce Roland ait pris l'Espagne pendant que nous le suivions de loin? Sire, pardonnez à mon indignation, mais je ne puis m'empêcher de parler franc. Ne prenez conseil que de vous-même et vous vous en trouverez bien. »

Alors Charlemagne demande à ses barons lequel d'entre eux il convient d'envoyer au roi Marsille. Tous se lèvent et s'offrent à partir. Roland insiste plus que tous les autres.

« C'est assez me rompre la tête, mon neveu, dit l'empereur; je ne vous enverrai certes pas remplir une mission que vous désapprouviez tout à l'heure. Mon compère Gane portera notre volonté au roi de Saragosse; c'est à lui que je destine le bâton et le gant.

— C'est choisir sagement en effet, dit Roland en éclatant de rire; vous ne trouverez nulle part un envoyé plus prudent.

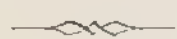
— Assez, mon neveu; par ma barbe! vous commencez à m'irriter par trop; asseyez-vous, et attendez pour parler que je vous l'ordonne.

— Sire, dit Ganelon, d'un tel voyage on ne revient guère; je vous confie Baudouin, mon fils, qui sera un jour un brave chevalier. »

Charlemagne lui tend le gant; le comte de Mayence le laisse tomber à terre.

« Ceci est de mauvais présage, disent les Français en se regardant; Roland pourrait bien avoir raison.

— Seigneurs, vous aurez avant peu de mes nouvelles, » ajoute Gane avec un méchant sourire. Puis, muni du bâton et de la lettre, il se dispose à partir.



Ganelon et Blancandrin, suivis de l'escorte sarrasine, ont voyagé côte à côte pendant trois jours. Le mécréant est trop habile pour n'avoir pas deviné dès le premier instant la haine du comte de Mayence pour Roland, et il s'en est fort réjoui. Écoutez-les deviser entre eux de choses de guerre :

« D'où vient, dit Blancandrin, qu'au lieu de rechercher notre alliance, votre empereur nous a fait si rude guerre?

— C'est Roland qui l'y a toujours poussé; sans lui, il y a longtemps que nous serions de retour en France. »

On arrive au camp de Marsille; quinze mille Sarrasins entourent le roi de Saragosse; mais pas un ne tinte une parole, de peur de perdre une syllabe de ce qui va se dire.

« Que Mahom et Apollon vous sauvent, cher sire; nous avons accompli votre message, et je vous conduis un des plus nobles barons de la cour de France qui décidera avec vous de la paix ou de la guerre.

— Je suis prêt à l'entendre. »

Marsille et Ganelon sont demeurés enfermés pendant deux heures; deux heures qui préparent des siècles de regrets. La tente est ouverte de nouveau, et le roi de Saragosse en sort, appuyé sur le bras de l'envoyé du roi des Francs. Il n'en eût pas été de même si Roland fût venu au lieu et place du comte de Mayence.



Marsille et Ganelon sont demeurés ensemble pendant deux heures.

« Seigneurs, dit Marsille aux preux qui l'entourent, saluez le sauveur de l'Espagne. Ce baron, quoique chrétien, est fort de nos amis, et j'entends qu'il soit traité comme tel. »

Un païen s'avance, tire son épée du fourreau et la présente à Ganelon :

« Cette arme est la meilleure du monde, dit-il; la poignée est estimée mille besants pour le moins, et cependant la lame vaut plus encore; accepte-la, et puisse-t-elle te servir heureusement contre Roland!

— J'y tâcherai,» dit simplement le comte de Mayence, et le traître et le païen s'embrassent sur la bouche.

La reine passait; Marsille l'arrête, la fait descendre de palanquin et lui dit :

« Voici notre meilleur ami; vous lui devrez de rester sous le ciel de l'Espagne que vous aimez tant. Embrassez-le pour l'amour de nous tous.

— De grand cœur, dit la sultane. Je veux aussi, seigneur Ganelon, que vous portiez à votre femme ces bracelets qui sont les plus beaux que je possède. L'apostole ni l'empereur n'ont à Rome ni à Aix-la-Chapelle rien de pareil en leurs trésors. »

Chacun à l'envi entoure le comte de Mayence et lui offre ce qu'il a de plus précieux.

Le même soir voilà Gane qui retourne au camp escorté de présents et d'otages pour l'empereur.

Trois jours après, au plus petit de l'aube, Ganelon et son escorte arrivent aux quartiers de Charles.

« Vous voilà, dit l'empereur; avez-vous fait bonne ambassade?

— Sire, vous n'avez plus que faire ici; le brave roi Marsille est désormais votre homme-lige, et voici les trésors qu'il vous envoie en attendant mieux; là aussi sont des otages, au nombre de trente, choisis par moi et tous de la meilleure lignée. Dans un mois le roi païen vous aura rejoint à la cour de France, et il y aura reçu le baptême, avec ses barons et ses preux.

— Vous ne pouviez m'apporter plus heureuses nouvelles, et je me réjouis fort du choix que j'ai fait de vous. Avant peu vous aurez lieu de vous réjouir aussi. »

Ayant reçu congé, Gane s'éloigne avec Pinabel, son neveu, auquel il désire apprendre la vérité. Voilà que Mitaine les a précédés dans une écurie vers laquelle le traître se dirigeait; l'enfant, qui sait la haine que le comte de Mayence porte à son ami Roland, est curieuse de l'entendre jaser à cœur ouvert. Elle



Gane et Pinabel jasaient à cœur ouvert.

escalade la mangeoire et se cache dans le foin du râtelier. Voici ce que le nouveau Judas disait, lorsqu'il s'approcha de son cheval :

« Marsille, qui m'avait assez malmené le matin, me fit le soir des excuses et me donna en gage de réparation des fourrures de martre d'une grande valeur. Je lui fis comprendre le triste sort qui l'attendait, et lui assurai que seul Roland mettait obstacle à notre retour en France.

— N'espérez aucune merci du vivant de Roland, ai-je ajouté.

— Par quels moyens peut-on l'occire?

— De ceci je me charge, si vous m'y voulez aider.

— Que faut-il faire pour cela?

— Sire, voici ce que j'ai imaginé : Avant peu nous serons en route pour France; le poste le plus dangereux est à l'arrière-garde, Roland le réclamera. Quand il sera dans les défilés de Roncevaux, entouré de la fleur de notre chevalerie, vingt mille Navarrais et Gascons, postés par moi, feront pleuvoir les quartiers de roche; profitez de la surprise générale et avec deux cent mille hommes, attaquez par derrière. Je ne vous garantis pas la vie des vôtres, mais qu'un combat succède à l'autre, et assurément Roland perdra la vie à ce jeu.

— C'est bien parler, me dit le roi, cet avis te vaudra dix mulets chargés de fins besants d'or, et je te servirai pareille rente tout le temps de ta vie. »

Ce récit achevé, Pinabel remarque que le cheval de Ganelon, bien qu'ayant fait longue route, souffle sur le râtelier sans toucher aux herbes, et voulant s'assurer que rien ne peut empêcher la bête de manger, il prend une fourche et l'enfonce dans le foin. Une des dents traverse la cuisse de Mitaine, qui cependant demeure muette, ne voulant pas perdre par un cri le profit de ce qu'elle vient d'entendre.

« Il n'y a rien, dit Pinabel.

— Que vouliez-vous qu'il y eût? Ne savez-vous donc pas que le bon cheval mange peu le matin? Ce n'est pas sans raison que le Sarrasin dit : « La nour-« riture du matin s'en va au fumier, celle du soir passe à la croupe. »

Et tous les deux sortent de l'écurie.

Mitaine a grand mal à regagner la tente de Miton. Elle frotte sa blessure avec un baume célèbre encore en usage, le fameux *baume Miton-Mitaine*, et le soir, elle peut se rendre auprès de Roland.



Le comte du Mans écoute le récit de son écuyer.

« C'est une heureuse nouvelle que tu m'apportes, petite, et je vais trouver là, Dieu aidant, l'occasion d'en finir avec ce Ganelon-Iscariote.

— Quoi! dit Mitaine surprise, vous ne changerez pas de route?

— Retiens ceci : Celui qui trouve un reptile sur son chemin a deux partis à prendre : se détourner et poursuivre, mais c'est laisser un ennemi derrière soi; marcher au monstre et l'écraser; voilà le plus sûr. Il y a bien encore la fuite, mais qui y songe? Je n'aurai garde de négliger la fortune qui m'est offerte. Jure-moi le silence sur tout ceci. »

Les trompettes sarrasines retentissent au camp de Marsille, les païens se sont embusqués sur le passage des Français. Ils les attendent à l'aube nouvelle.

Les clairons sonnent au camp de Charlemagne; l'heure du départ est venue; l'empereur chevauche fièrement au milieu de ses preux.

« Qui conduira l'arrière-garde aux défilés de Cisaire? demande-t-il à ses barons.

— Le comte Roland, sire, hasarde Ganelon; puisqu'il est le plus brave, n'est-ce pas à lui que revient le danger?

— C'est une vilaine pensée qui guide vos paroles, comte de Mayence.

— Pourquoi donc, sire, riposte Roland, le compère a raison; c'est mon droit, et je le réclame.

— Soit, dit l'empereur, mes pairs t'accompagneront et vingt cinq mille chevaliers aussi. »

Et Gane de se dire à part : « Les païens auront chaude journée! »

Les Sarrasins sont à l'affût dans les bois, à l'entrée des défilés; les Navarrais et les Gascons (honte à jamais sur eux!) sont embusqués sur les hauteurs, prêts à faire rouler la mort sur leurs frères chrétiens. L'avant-garde se présente, vingt mille hommes la composent, Ogier de Danemark la commande. — Ce n'est pas à eux qu'on en veut; ils passent. — Charlemagne vient ensuite, Ganelon ne le quitte pas. Pendant six heures défilent les armées, les chariots, le butin;

il y a là bien des richesses, mais qui donc oserait y toucher? Ils passent. Enfin arrive l'arrière-garde que commande Roland; alors les païens s'ébranlent, les Gascons se préparent, la grande tuerie va commencer.

Marsille est à cheval à la tête de son ost; Buriabel, roi d'Alexandrie, vient fanfaronner devant lui :

« Seigneur, je t'ai donné trente mille hommes bien équipés; je n'ai pas épargné ma vie à ton service; pour prix de cela, je te demande l'honneur du coup de Roland; si je le rencontre, c'est un homme mort.

— Vous oubliez, ce me semble, que je serai là aussi, reprend avec hauteur le roi de Saragosse, je n'ai pas pour habitude de céder un coup dangereux; Roland m'appartient donc. Vous avez tous assez à faire avec le reste. »

Les voilà partis, armés pour le mieux et chevauchant serrés.

Les Français entrent dans le défilé; Roland les arrête et prend la parole :

« Compagnons, nous allons avoir rude journée; bien peu d'entre nous reverront leur douce France; Ganelon le traître nous a mis en ce mauvais point : nous sommes tous vendus par lui aux Sarrasins. Dans quelques instants ces rochers vont s'ébranler et vous entendrez retentir les nacaires païennes; cent mille hommes fondront sur nous. On ignore que nous sommes prévenus et le bruit de nos fanfares doit servir de signal. Que ceux qui redoutent la rescousse partent donc, et rejoignent le gros de l'armée; que ceux qui veulent des blessures plus affreuses que la mort, que ceux-là seuls, qui sont prêts à faire le sacrifice de leur vie pour se venger de Ganelon, demeurent avec moi. »

Il ne sortit pas un chevalier des rangs.

« Si l'un de nous en réchappe, ajoute Olivier, sa vie sera vouée à l'extermination de Gane et de sa race; pour ma part, je le jure ici. »

Tout le monde fait le même serment. Roland entend derrière lui une voix plus aiguë que les autres crier :



Il ne sortit pas un chevalier des rangs. (Page 258.)

« Par la châsse saint Landri! mort au comte de Mayence! »

Il se retourne et aperçoit Mitaine.

« Ah çà! malheureuse enfant, qu'es-tu venue faire ici? Tu savais bien pourtant le sort qui t'attendait. Est-ce la place des nourrissons?

— Vous avez tort de faire fi de moi, monseigneur, vous en aurez peut-être regret avant le départ du soleil. »

Mitaine est au plus haut d'un pin; elle regarde de toutes parts et découvre facilement l'ennemi. Le soleil brille tant et plus, et fait reluire hauberts, heaumes, lances et gonfanons; le bruit des clairons arrive même à son oreille.

Du côté d'Espagne viennent les mécréants. Ils sont si nombreux qu'on a peine à comprendre qu'il en puisse rester assez pour la garde des villes. Si l'on devait avoir affaire à pareille armée chrétienne, ce serait à douter de vivre une heure de plus; mais ce sont des païens, et Dieu ne nous fera pas défaut.

« S'il en est ainsi, dit Olivier, Roland, mon camarade, embouchez donc votre oliphant, Charlemagne n'est pas loin encore, en l'entendant il reviendra sur ses pas nous porter aide.

— C'est l'épée et non le cor qui nous doit tirer d'ici; la route est libre et vous pouvez partir si la tâche vous semble trop rude.

— Compagnon, croyez-moi, dans quelques instants il sera trop tard; sonnez votre oliphant.

— C'est un vilain conseil que vous me donnez là; il ne sera jamais conté que Roland a lâché Durandal et corné pour des païens.

— Soit, dit Olivier, ce n'est point le cas de batailler entre nous. »

Roland avise Gautier de Luz, et lui dit :

« Descends de cheval et que deux mille des nôtres fassent de même; tu les

commanderas. Gravis cette montagne et surprends ces Gascons maudits dans leur repaire, avant que nous ne passions dans le défilé. Massacre-les sans réserve comme des chiens qu'ils sont, puis, ceci fait, sonne du cor. Nous attirerons alors les païens à notre pourchasse, et quand je t'en donnerai le signal, fais rouler sur les hordes sarrasines les rochers qui devaient nous donner la mort.

— Bien pensé, dit Hoël de Nantes, voilà qui s'égaye; pour rien dans le monde je ne céderais ma place ici. »

Deux mille hommes mettent pied à terre; à leur tête marche Gautier de Luz, et l'escalade commence. Mitaine plus agile, plus légère, a pris les devants pour reconnaître le terrain. Roland les suit des yeux; bientôt ils disparaissent dans les rochers.

Au bout d'une demi-heure qui paraît bien longue, je vous assure, on entend une grande clameur, et voilà que les masses navarraises et gasconnes apparaissent en désordre sur les cimes; elles ont l'épée aux reins, et ce qui n'a pas été massacré sur place roule jusque dans le ravin. Là s'amasse un obstacle de chair humaine presque infranchissable; pas un buisson qui n'en ait sa part. Puis on entend le cor qui annonce que la place est prise, et Roland suivi de quelques milliers de chevaliers court au-devant des Sarrasins.

« Qu'est-ce cela? dit Marsille en voyant les chrétiens sortir du défilé; m'est avis que voilà des gens qui hésitent à s'engager dans le passage; nous saurons bien les y forcer. Leur fosse est creusée là, ils y coucheront cette nuit, pas ailleurs. »

Trente mille cavaliers piquent des deux et sentent leur ardeur redoubler en voyant les Français tourner bride.

« Que nous disait-on du courage de ces gens? dit Aelroth, le neveu de Marsille; c'est plus une chasse qu'une bataille jusqu'ici, nous n'avions que faire d'être si nombreux.

— Tes paroles sont jeunes de sens, dit Turgis de Toulouse, prie le ciel qu'il laisse mûrir ta cervelle assez pour en comprendre l'imprudence. »

Les Sarrasins s'engagent dans le défilé, à la poursuite des Français; ceux-ci

ont franchi tous les obstacles, mais leurs ennemis s'arrêtent étonnés devant cette montagne humaine qui leur barre le passage. Roland profite de leur hésitation et donne le signal convenu. Gautier de Luz l'a entendu, et de toutes les hauteurs se détachent d'énormes blocs de rochers qui écrasent chevaux et cavaliers, morts, vivants et blessés, Sarrasins, Gascons et Navarrais. Le passage est fermé à jamais.

« En vérité, dit Roland, Ganelon avait bien imaginé ce piége; mais on ne peut tout prévoir en ce monde, et le gibier a pris le chasseur. »

Les païens qui reviennent auprès du roi de Saragosse ne sont plus que huit mille, et je compte les blessés qui ont pu échapper au massacre. Les bannières sont sur la route, avec les armes que l'on a jetées pour fuir plus aisément.

« Est-ce là ce qu'on nous a promis? s'écrient les vaincus en menaçant Marsille; nous venons de tomber dans un piége que Ganelon nous a tendu. Ah! lâche Roland! traître comte de Mayence, couard empereur; vous vous entendiez, larrons! par Mahom, il sera parlé de notre vengeance. »

Cent mille cavaliers piquent des deux et prennent un nouveau chemin qui leur permettra de couper toute retraite aux Français. — Pendant ce temps, Mitaine et Gautier de Luz sont redescendus auprès de Roland.



L'archevêque Turpin a poussé son cheval sur un tertre, les vingt mille preux sont agenouillés à ses pieds.

« Compagnons, appliquez-vous à bien mourir, leur dit-il; c'est au ciel que coucheront ce soir les braves qui ne s'épargneront pas. Chacune de vos fautes passées sera rachetée par un coup d'estoc ou de pointe. De ce moment je vous absous. »

Puis il les bénit et tous se relèvent plus légers. Alors on entend le galop pesant des chevaux ennemis, et les deux partis ne tardent pas à se rencontrer. Les lances se croisent, la terre se couvre de débris, la mort a déjà fait ample moisson et des chevaux sans cavaliers courent affolés de tous côtés; les blessés poussent des hurlements effroyables. Partout on échange la mort.

En tête des païens chevauche Aelroth, le neveu de Marsille :

« Par Apollon! Charlemagne est donc en enfance, qu'il a confié à Roland la garde dernière de ses osts? »

Le comte du Mans l'a entendu et, sans répondre, il se jette sur lui la lance en arrêt. Quel coup, mon Dieu!... et qui y eût résisté? Le comte brise l'écu du neveu du roi de Saragosse, lui partage en deux la poitrine, lui démonte l'échine et le cloue sur le sol.

Fauseron, un frère du roi Marsille, voit Miton et lui crie :

« Il est donc bien jaloux de la gloire de ses pairs, votre empereur Charlemagne, qu'il les envoie ainsi à la boucherie? »

Miton s'élance sur lui l'épée haute et lui fait trois blessures épouvantables; par la moindre des ouvertures, une perdrix passerait à l'aise.

« Tu as menti, félon, s'écrie le père de Mitaine, notre Charles est le preux des preux, et quiconque en doute mourra de la mort des chiens, qui est ton lot. »

Anséis pique son cheval sur Turgis de Toulouse et enfonce son épieu dans le corps du mécréant. La banderole entre blanche dans la blessure et en ressort rougie.

Je n'en finirais pas si je vous disais les coups merveilleux qui s'échangent. A la deuxième heure, la lance de Roland se brise : il tire Durandal et se précipite dans la mêlée, picorant les têtes de la pointe de l'épée, comme un ramier les grains de mil du bout du bec. La bataille redouble de furie; les Français font des miracles, mais les Sarrasins ne se lassent pas de mourir : trente mille païens ne sont pas plutôt à terre que trente mille autres viennent se faire tuer. Le fer s'use à frapper, avant que la force des preux ne s'épuise. Que de chrétiens ont reçu le martyre! ils sont là, foulés aux pieds des chevaux, et leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs, les attendent peut-être en chantant. Un moment vient cependant où il n'y a plus rien à tuer; de cent mille païens il n'en reste pas deux.

« Mont-joie la Royale, » crie-t-on de toute part; mais voilà que le roi Marsille arrive avec sa grande ost, on n'a eu affaire encore qu'à l'avant-garde.



« Compagnons, dit Turpin en montrant les Sarrasins du bout de sa massue, voilà notre agonie qui vient à nous; faisons-lui politesse, nous serons plus vite en paradis. »

Et il part aussi rapidement que s'il eût enfourché quelque hirondelle.

« Ah! le faux ami qui me devance! crie Roland en piquant Veillantif de l'éperon; évêque!... ne mourrez pas sans moi! »

La mêlée devient furieuse; Turpin avise Abyme, le plus mécréant des païens : « Quel Dieu sers-tu? lui dit-il.

— Aucun ne daigne, » répond l'hérétique.

Là-dessus Turpin broche trois coups de masse qui égrènent sur le chemin les améthystes, les topazes et les escarboucles dont est couvert l'écu du maudit; au quatrième horion Abyme entre en enfer. Climborin abat Angelier de Gascogne, mais il n'est vainqueur que dix secondes. Miton l'a vu, baisse sa lance et lui traverse le gosier.

« Voilà un chien qui n'aboiera pas sa victoire, » et il poursuit.

Olivier ne s'est guère reposé pendant ce temps; il s'en va de droite et de gauche, promenant Hauteclaire dans les rangs ennemis et fauchant comme gerbes les Sarrasins. Son écusson est d'or chargé d'une croix de gueule au bâton péri en bande de sinople.

« Voilà une méchante enseigne, dit Valdabron en frappant la croix de sa lance.

— Pourtant tu la salueras, » répond le frère de la belle Aude; et, d'un coup de revers, il décapite le païen.

Le duc Sanche est tué, c'est Maucuidant qui a porté ce coup. Gérin et Anséis, Béranger et Guy de Saint-Antoine ont déjà eu même sort. Mais Roland court sus au Sarrasin; du pommeau de Durandal il lui casse le visage et le jette mort à bas de son cheval; on ne le reconnaîtra plus.

« C'est douleur vraiment de ne pouvoir tuer qu'une fois qui a causé tant de deuils. »

Alors le preux se dresse sur ses étriers et regarde autour de lui. Quel spectacle, Dieu puissant! Il reste en tout soixante Français de vingt mille qu'ils sont venus.

« Par mon salut! dit Roland, je mourrais plus tranquille si j'emmenais Marsille au tombeau; mais comment le découvrir dans cette mêlée? »

Mitaine a entendu le comte du Mans.

« Je vous le montrerai, moi, si vous voulez me suivre. »

Et l'enfant commence à enlever son armure pièce à pièce. Roland la prend par le bras et l'arrête :

« Quelle preuve de folie nous donnes-tu là?

— Vous prenez sagesse pour folie, monseigneur; croyez-vous que je serais bien reçue avec vos couleurs? Ma mère me grondait quand je maltraitais mes hardes, on pourrait bien me les trouer tout à l'heure.

— Et tu crois que je vais te laisser tuer!

— Il serait plaisant que nous fissions les difficiles, ne sommes-nous pas là pour mourir? »

Mitaine s'échappe des mains de Roland et grimpe sur un cheval sarrasin abandonné auquel elle rend la main. Elle est nue jusqu'à la ceinture, ses cheveux flottent sur ses épaules. On dirait l'ange de la jeunesse, et devant tant de courage la mort s'écarte avec respect.

« Viens donc me chercher, couard de Croque-Mitaine, dit l'enfant, je suis ici bien gardée de toi. »

Roland la suit et des larmes lui viennent aux yeux.

« Mon Dieu que vous diront de moi tous ces morts! oserai-je bien me montrer en paradis ce soir? »

Mitaine a vu le roi de Saragosse et court droit à lui sans plus regarder autour d'elle. Miton, entraîné trop avant par son audace, est de ce côté, cerné par les païens. Il frappe au hasard sans se soucier du but, croyant ne meurtrir que de la chair païenne. Mitaine approche (double malheur!); du bout de l'épée, son père lui trace sur le dos une écharpe de sang. L'enfant se retourne, tous deux se reconnaissent :

« C'est vous, mon père? le coup est bon, mais c'est du bien perdu! »

Miton foudroyé par cette vision, néglige de se défendre.... Pauvre Mita! te voilà veuve.

Mitaine est près de Marsille, elle s'approche de lui, se dresse sur ses étriers pour être sûre que Roland la verra, et frappant du poing la figure du païen....

« Le voilà le roi de Saragosse! crie-t-elle de sa voix la plus forte. Mont-joie pour Charlemagne!... »

Elle n'en peut pas dire plus long; Marganice, le roi de Carthage, un oncle au roi Marsille, lui a porté dans la poitrine un coup qui n'avait pas besoin d'être si vigoureux. La petite roule sans connaissance sous les pieds des chevaux, le sang aux lèvres et aux narines.

Roland a vu cela et la rage le prend de plus belle. Il aborde Olivier et lui dit :

« Mon compagnon, ne serait-ce pas votre goût d'aller occire ce Marsille qui fanfaronne là-bas?

— Cela se peut faire, » répond le preux.

Et les voilà partis. Quelques Français les suivent qui restent en chemin, savoir : Beuve, sire de Beaune et de Dijon, une grande perte pour Charlemagne; Yve et Yvoire, Gérard de Roussillon aussi. Roland et Olivier ont



Ayant donné tout son sang, il ne lui reste plus que des larmes. (Page 264.)

pénétré au plus avant des rangs païens; ils sont enfin à quelques pas du roi de Saragosse.

« C'est donc toi, qu'on appelle le roi Marsille? crie Roland.

— C'est un nom que les Francs n'oublieront pas.

— Eh bien! moi, je me nomme Roland; si tu ne me connaissais pas d'aventure, tu me connaîtras de ce jour. »

Et il tranche la main droite que le roi levait pour le frapper. Lors les Sarrasins de crier :

« Mahomet, sauve-nous! »

Et de fuir comme les passereaux devant l'aigle. S'ils ont trouvé des jambes pour venir, ils ont trouvé des ailes pour s'en aller.

Il ne reste plus sur le champ que mille Éthiopiens : la gent de Marganice; ils sont à distance et n'avancent qu'en hésitant.

Roland alors embouche son oliphant et sonne une note puissante qui, d'échos en échos, va porter l'éveil à vingt lieues de là.

« Que faites-vous donc? dit Olivier, avez-vous perdu toute vergogne, et ne craignez-vous plus de corner pour des païens?

— Compagnon, voilà de dures paroles.

— A quoi bon déranger Charlemagne pour si peu? Nous sommes trois maintenant. Que n'avez-vous eu moins de vaillance, nous ne léguerions pas cette défaite à notre pays. Si c'est pour moi que vous cornez, n'en prenez peine, je n'ai que faire de vivre après ceci; est-ce pour Turpin? notre compagnon est debout par miracle et il aura passé avant que l'on arrive. Si vous appelez, c'est pour vous et par le vrai Dieu! je vous trouverais osé de regarder notre Charles en face.

— En vérité, interrompt Turpin, vous avez mieux à faire que de vous quereller. Sonnez du cor, Roland, non pour nous, mais pour l'honneur de France. Revanche sera prise et nous reposerons en terre bénite. Sonnez du cor, Roland. »

Le comte du Mans reprend son oliphant, souffle de telle force que ses tempes en sont fêlées, les veines de son cou se déchirent et le sang lui rougit les lèvres.

L'empereur arrête son cheval.

« N'avez-vous pas entendu comme moi le cor de Roland? »

Le comte de Mayence a tressailli; cependant il répond :

« C'est quelque pâtre perdu qui rassemble ses chèvres.

— Me croyez-vous donc tombé en enfance, que je prenne un cor pour un flutiau? C'est le cor de Roland à n'en point douter.

— Vous savez, sire, qu'il corne pour un rien; peut-être il chasse quelque bête fauve sur son chemin.

— Sauf votre avis, sire, ce cor a la voix triste, dit Naymes de Bavière, et vous devez bien à vos pairs d'aller voir un peu ce qui leur advient.

— Vous avez raison, compère, il nous faut tourner bride. Ganelon vous resterez ici. »

L'empereur demande Besgue son maître queux et lui confie la garde du comte de Mayence.

« C'est aux souillars de ta cuisine à me garder ce félon. As-tu quelque solide lien pour le mettre à la gêne?

— J'ai, sauf respect, sire, les cordes à pourceaux; celles qui me servent quand je les saigne.

— C'est bien ce qui convient. Maintenant, mes compagnons, au plus vite! »

Et Gane en riant :

« Vous n'avez que faire de vous tant hâter; Roland tinte après messe dite.

— Soit, renégat, dit l'empereur, nous arriverons pour vêpres et tant pis pour les païens. »



Dans les plaines de Roncevaux, Roland seul est debout. Aux cris, aux menaces, aux hurlements a succédé un silence cent fois plus terrible. Effrayés de leur triomphe, les Sarrasins ont pris la fuite; leur besogne est terminée, voici les vautours qui les remplacent. Parasites insatiables du roi de Saragosse, ces nouveaux venus ont rarement le temps de s'essuyer le bec entre deux repas.

Roland met pied à terre pour la première fois depuis vingt-quatre heures; le vaillant preux a peine à se soutenir. Debout, le front appuyé sur la selle de son cheval, il pleure comme un enfant; ayant donné tout son sang, il ne lui



Donnez-moi l'accolade, cher seigneur. (Page 267.)

reste plus que des larmes. Les blessures ne lui sont rien, c'est le désespoir qui le tue. Dans sa douleur, il s'agenouille et serre entre ses bras le corps d'Olivier; il l'étend sur le gazon, délasse son heaume, l'embrasse, le déshabille, le tourne en tous sens, ne pouvant se convaincre qu'il a perdu un tel compagnon. Il fait de même pour Turpin de Reims, pour Miton, pour Gautier de Luz; mais à quoi bon choyer ces corps inhabités? Les âmes sont au ciel en belle place.

Roland cependant relève la tête; il lui semble qu'une voix bien faible, bien douce a prononcé son nom. Quelle joie, si quelqu'un vivait encore près de lui!

« Et moi, cher seigneur, ne me reconnaissez-vous pas? Venez par ici me dire adieu. »

Pâle et couchée sur le gazon, au milieu des morts, c'est la filleule de Charlemagne.

« Ah! le Seigneur soit loué, chère mignonne; en te voyant vivante il me semble que Dieu me sourit. Tu ne mourras pas, je ne veux pas avoir causé ta mort; Charles va venir, il t'emportera vers notre tant douce France.

— Vous vous trompez, Roland, plus jamais je ne verrai le puissant empereur et sa contrée, j'aurai bientôt rejoint mon père. Mais dites-moi, les Sarrasins sont loin d'ici?

— Ils ont fui du côté d'Espagne.

— Alors le champ reste à nous deux? Par la châsse saint Landri! je m'en vais plus heureuse que je ne l'aurais pensé. »

Roland s'est agenouillé, il a retiré un de ses grands éperons d'or pur et veut l'ajuster au talon de Mitaine.

« Tiens, cher petit héros, dit-il, nul plus que toi n'a mérité le rang de chevalier. »

Et il la chausse; les deux pieds du page tiendraient à l'aise entre les deux dents de l'éperon. Folle de joie, l'enfant se redresse, jette ses bras autour du cou de Roland.

« Vite..... vite..... donnez-moi l'accolade, cher seigneur; je sens que je m'en vais mourir. »

Et, retombée sur le gazon, Mitaine fait un dernier effort, arrache deux brins d'herbe, les ajuste en croix, et, les baisant avec ferveur, les reçoit pour viatique.



Roland est bien seul cette fois. Sentant les ombres de la mort l'envahir, il s'approche en tâtonnant de Veillantif.

« Viens, mon bon cheval de combat, ta bouche n'est pas faite pour la bride sarrasine, tes flancs ne sont pas faits pour l'éperon des païens. »

Et Roland, ayant baisé son cheval aux naseaux, l'abat d'un coup de Durandal.

« A toi maintenant, précieuse Durandal; ta garde renferme une dent de saint Pierre et des cheveux de monsieur saint Denys; tu ne dois pas tomber, non plus, entre des mains infidèles. »

Roland rassemble toutes ses forces et frappe le granit d'un coup formidable; le rocher se fend et l'épée reste intacte. Trois fois il recommence sans plus réussir. Il n'y voit plus, le froid le gagne, près d'un pin il se couche étendu sur sa dague infrangible, pour qu'il soit bien reconnu qu'il meurt en conquérant.

Roland venait de passer, quand Charlemagne arriva.

Vous pensez bien, mes enfants, que l'empereur fit payer cher aux Sarrasins le massacre de ses preux. Ce n'est qu'après avoir écrasé toute l'armée des maudits que Charles consent à mettre le pied à Roncevaux. Hélas! cette tuerie de Sarrasins n'a pu rendre la vie à Roland ni à ses compagnons. Pauvre empereur! il arrache ses cheveux et sa barbe blanche; puis, faisant mettre à part les corps du comte du Mans, de Turpin, d'Olivier, de Miton et de Mitaine, il les rapporte en France en grand honneur, dans des cercueils de marbre blanc.

Comme on approchait d'Aix-la-Chapelle, l'empereur vit venir à son encontre une longue, longue litanie de femmes éplorées, toutes vêtues de noir : c'était la belle Aude, soutenue par sa sœur Mita et suivie de ses trois cents femmes. Charlemagne, ému de pitié devant tant d'infortunes, mit respectueusement pied à terre, et, pressant la belle Aude sur son cœur :

« Pauvre enfant, lui dit-il, te voilà veuve avant la noce. »



Pauvre enfant, te voilà veuve avant la noce. (Page 268.)

La belle Aude ouvrit la bouche pour répondre; mais elle n'en eut pas la force, et l'empereur, la sentant glisser dans ses bras, se retourna :

« Y a-t-il place pour deux, dans le cercueil de Roland? »



Quelques jours après, furent célébrées en grande pompe les funérailles de la fiancée du comte du Mans. A la même heure, traîné sur une claie entre deux valets de bourreau, s'en allait au charnier le cadavre écartelé du traître Ganelon.



« Et Croque-Mitaine, vous ne nous en parlez pas? » allez-vous me dire. Croque-Mitaine n'existe pas, mes enfants.



FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA PASSE D'ARMES DE FRONSAC.

DEUXIÈME PARTIE.

LE PARADIS DE MAHOMET.

TROISIÈME PARTIE.

LE CHATEAU DE LA PEUR.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
RUE DE FLEURUS, 9


LA LÉGENDE
DE
CROQUE-MI